LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1953

SOMMAIRE

FRANÇOIS MAURIAC :
L'Angoisse 9

JACQUES LAURENT :
Les premiers malentendus 22

PAUL E. HERRMANN :
Découvertes de l'Amérique 30

JEAN FOLLAIN :
Poèmes 83

MARCEL SCHNEIDER :
Le bouquet slovène 86

JOYCE CARY :
Sara (III) 107

LA RUBRIQUE DU MOIS

HISTOIRES DE CHASSE
par ROBERT KANTERS 141

LES ESSAIS :

GABRIEL MARCEL : Autour de la notion d'Histoire... 148
Notes par CHRISTIAN MURCIAUX, JACQUES NANTET 151

LES ROMANS :

FÉLICIEN MARCEAU : Bonne Nouvelle 153
Note par CLAUDE ELSEN 155

R.F. PÉRIODIQUES

ERUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Crabes érudits et modes spirituelles..... 156

L'HISTOIRE :

PHILIPPE ARIÈS : Lyautey l'Africain..... 157

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Le livre de Christophe Colomb et la nouvelle pièce d'Audiberti..... 159

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Autocritique..... 164

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : Jacques Lagrange et l'aquarelle. 166

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Où en est la musique contemporaine ?..... 169

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Aventure de rentrée..... 172

★

L'ORDRE
par PIERRE SIPRIOT..... 176

L'ANGOISSE

Ce n'est pas sans inquiétude, et même ce n'est pas sans quelque angoisse, que je viens le dernier, après tant d'orateurs éminents vous parler de l'angoisse (1). Et d'abord, comme je n'ai pas eu le bonheur de les entendre, je cours le risque de vous répéter beaucoup de choses qu'ils vous ont dites. Et puis, l'angoisse est le motif essentiel de la philosophie d'aujourd'hui ; or, je ne suis pas le moins du monde philosophe, ou, si je le suis, c'est sans le vouloir et sans m'en apercevoir. Je suis fort éloigné d'ailleurs d'accepter l'angoisse comme font ces penseurs, de la subir. Mais comment saurais-je disputer avec eux? Quelle malchance pour un simple écrivain que de vivre dans un temps où les philosophes règnent jusque dans le roman et au théâtre ! Il a l'air bien sot, lui qui parle le langage de tout le monde : le premier enfant venu est capable d'entendre ce qu'il dit.

Vous me pardonnerez donc si je vous avoue qu'avant de rédiger cette conférence je n'ai relu ni Kierkegaard, ni les philosophes existentialistes d'Allemagne et de France. Et quand je dis « relire »... vous entendez bien que je me vante et qu'il faut ici vous souvenir que je suis né en Gascogne. Mais vous me croirez si je vous assure que je voudrais oublier ce que je sais de ce que les philosophes ont écrit touchant l'angoisse pour vous en parler. Quand nous avons à traiter d'un sujet aussi rebattu que celui-là, je ne vois aucune manière de nous en tirer que d'imaginer qu'avant nous personne n'en a parlé et de ne demander qu'à nous-mêmes, à l'expérience d'une longue vie, ce que nous connaissons de l'angoisse, ce que fut notre angoisse particulière, celle que

(1) Texte de la conférence prononcée par François Mauriac aux Rencontres internationales de Genève. En raison de cette publication, celle du *Bloc-Notes* est reportée au prochain numéro.

R.F. PÉRIODIQUES

nous n'avons apprise de personne, qui nous a étreint le cœur dès que nous avons commencé à prendre conscience de ce qu'il y a de tragique dans le fait d'être un homme vivant, c'est-à-dire un condamné à mort qui bénéficie d'un sursis dont la durée lui est inconnue. Mais il se réduit d'année en année, ce sursis, et notre vie ressemble à cette peau de chagrin que le héros de Balzac regarde avec terreur se contracter jusqu'à n'être guère plus large qu'un écu dans sa main tremblante.

L'angoisse est tellement consubstantielle à la condition humaine qu'elle se manifeste dès l'enfance et avec quelle cruauté ! Si vous avez le don de repasser par tous les chemins de votre vie, depuis le commencement, si l'enfant que vous avez été vous demeure familier, vous vous rappelez jusqu'à les ressentir encore, jusqu'à les revivre, ces premières épouvantes dans la chambre sans veilleuse, vous entendez encore ces pas lents et pesants dans l'escalier, vous cachez encore votre tête sous le drap. Vous sentez ces larmes brûlantes sur vos joues lorsque depuis votre couche de pensionnaire vous regardiez la flamme du gaz dessiner des ombres vacillantes sur le mur du dortoir. Peut-être avez-vous été, vous aussi, un petit garçon un peu brimé qui se sentait moins vigoureux que les autres dans la cour pleine de cris et de disputes. Peut-être avez-vous frémi à la pensée d'être appelé au tableau par un professeur méprisant et habile à faire de vous aux yeux de la classe un enfant ridicule et idiot.

Peut-être enfin y avait-il aussi dans la maison de vos parents la chambre où quelqu'un était mort peu d'années ou peu de mois auparavant et dont les volets demeuraient à jamais clos sur un mystère horrible ; chaque objet semblait en avoir subi le sombre enchantement : le verre d'eau, la pendule arrêtée, le fauteuil encore affaissé près de la cheminée où le feu ne serait plus jamais allumé.

Oui, chez beaucoup d'enfants, l'angoisse est un état secret, permanent, qui exige pour ne pas aller jusqu'à la folie cette tendresse sans limites dont sa mère le baigne et le caresse à tous les instants du jour et même au sein de la grande terreur nocturne lorsque tout à coup nous sentions sur notre front la main chérie et ce souffle dans nos cheveux et qu'une voix doucement grondeuse murmurait : « Qu'y a-t-il petit sot?

De quoi as-tu peur? Je suis là, ferme les yeux, dors. »

De quoi donc avions-nous peur? Voici la première constatation que ces souvenirs nous aident à faire : l'angoisse ne nous vient pas du dehors, elle n'est aucunement liée aux catastrophes d'une époque donnée. L'enfant angoissé que je fus vivait dans un temps où la guerre que nous faisions ne concernait que le roi Béhanzin et où le refrain que chantait un aveugle dans la cour de la maison me rappelait que nous venions de planter le drapeau français à Madagascar. On se disputait beaucoup autour de nous à propos d'un certain Dreyfus ; mais ses malheurs ne nous attendrissaient pas le moins du monde, et presque toutes les grandes personnes que je voyais et qui n'eussent pas fait de mal à une mouche n'avaient qu'une peur : c'était que Dreyfus ne fût pas redégradé et recondamné. Mon angoisse d'homme existait chez cet enfant d'une famille aisée dans une IIIe République bourgeoise, puissante, riche, pacifique quoique conquérante à bon compte.

Et, certes, je ne prétends point que l'ère des calamités qui s'est ouverte en 1914 et dont les premiers grondements ont retenti beaucoup plus tôt, n'a pas nourri l'angoisse moderne, qu'il n'y ait pas un rapport de cause à effet entre le malheur des temps et l'angoisse existentielle devant « l'être dans le monde ». Mais les événements, si tragiques qu'ils aient été, s'ils nous ont obligé à confondre notre angoisse avec les péripéties de l'Histoire, ils ne l'ont pas créée. Disons qu'ils ne nous ont plus permis de nous en divertir, au sens pascalien, ni de la nier. Mais ce que je crois, c'est que même aux époques où l'Histoire ne fournissait rien à l'homme qui fût singulièrement tragique, aux époques paisibles et heureuses — paisibles et heureuses du moins pour les privilégiés — car pour la classe ouvrière il n'y a jamais eu d'époque heureuse — il n'en a pas moins été pris à la gorge par le malheur d'être un homme qui aime et qui n'est pas aimé, qui est aimé et qui n'aime pas, qui avait un fils et qui l'a perdu, qui a été jeune et qui ne l'est plus, qui a été fort et puissant et qui écoute un jour le médecin lui dire après un long examen : « On peut tenter peut-être une opération... » et qui écoute les autos dans la rue, une radio à l'étage au-dessus, un rire de femme, et qui sait que dans six mois, il sera mort.

Et même si cette épreuve lui est épargnée, il reste ce suffisant supplice, comme Michelet appelait la vieillesse, ces successives défaillances, ce déclin de la pensée, cette approche graduelle et feutrée de l'inéluctable dissolution.

Je me suis engagé en commençant à ne rien avancer sur ce sujet de l'angoisse qui ne fût le fruit de mon expérience personnelle. Voilà le point précis où je me sépare de l'expérience d'un Michelet et de beaucoup d'autres. C'est ici que le chemin bifurque et qu'après avoir tenu des propos si accablants je pourrais vous crier ce que le P. Lacordaire disait à son auditoire, je crois que c'était à Nancy : « Mes frères, je vous apporte le bonheur. »

Mais c'est un sermon qui débute ainsi et je tremble à l'idée que c'est une espèce de sermon que, simple laïc, je vais avoir le front de prononcer devant vous. Quel paradoxe, quand je songe à quel point je suis mauvais public moi-même pour entendre ceux de mon curé ! Mais nous sommes tous ainsi : nous prêchons les autres et nous n'aimons pas qu'on nous prêche. Paul Claudel, sortant d'avaler un prône, m'a dit un jour : « C'est tout de même incroyable que le christianisme se soit répandu par la prédication ! » Mais lui-même, qu'a-t-il fait d'autre toute sa vie, le cher et grand Claudel, que de répandre la parole de Dieu? Et qu'avons-nous d'autre à faire en ce monde, tous tant que nous sommes, si nous sommes du Christ? Veuillez donc me pardonner si j'ai l'audace de vous redire aujourd'hui, avec le P. Lacordaire : « Je vous apporte le bonheur. » Je sais bien qu'un grand nombre de mes auditeurs ce soir, ne sont pas des chrétiens. Mais même ceux-là n'attendent de moi rien d'autre, j'en suis assuré, qu'une parole chrétienne. Je les étonnerais, je les scandaliserais si pour des raisons de convenance, je me dérobais devant l'expression de ce qui demeure à mes yeux le seul bonheur, le seul qui ne m'ait pas déçu, qui ne m'ait pas trompé. Je vous apporte le bonheur, l'espèce de bonheur qu'un chrétien commence à découvrir à mon âge. A mesure que j'ai vieilli, c'est un fait que l'angoisse a desserré son étreinte. « L'homme qui vieillit prend davantage conscience de l'éternel, dit Romano Guardini. Il s'agite moins et ainsi les voix venant de l'au-delà

se font mieux entendre. L'éternité envahissante fait pâlir la réalité du temps. » Je connais une prière de sainte Gertrude qui devait être très vieille quand elle la récitait où elle appelle le Christ : « Amour du soir de ma vie, » où elle lui adresse cette invocation que je trouve si belle : « O mon Jésus du soir faites-moi m'endormir d'un sommeil tranquille... » Mais tout dans cet ordre avait déjà été exprimé à l'aube de l'ère chrétienne lorsque le vieillard Siméon pressa contre sa poitrine son Dieu enfant : *Nunc dimittis servum tuum, Domine...* René Bazin n'a rien écrit de mieux qu'une parole que j'ai lue sur son image mortuaire : « Quand on vieillit, tout nous quitte, mais Dieu vient. »

Il ne vient pas comme une défense que nous inventons contre l'angoisse, puisque c'est au contraire au long de notre orageuse jeunesse où l'angoisse était notre état permanent que nous n'avions pas recours à lui, que nous demeurions séparé de lui. Non, ce n'est pas notre angoisse qui crée Dieu, mais cet apaisement, ce silence sur notre destin finissant nous permet enfin d'être attentif à la réponse qui nous a été donnée inlassablement au long de notre vie tourmentée, mais nous préférions notre souffrance parce que nous préférions notre péché. Que sais-je aujourd'hui de plus que l'adolescent désespéré que je fus ne savait pas? Au vrai, il le savait, mais il n'aimait pas le bonheur, il n'aimait pas la paix. Il nous faut beaucoup de temps pour apprendre à l'aimer. Depuis le vieux Lucrèce il est entendu que c'est la peur qui crée les dieux et, sous une forme ou sous une autre, les philosophes ont repris ce vieux thème qui se retrouve encore au centre de l'offensive nietzschéenne et de l'offensive marxiste contre la foi en l'Être infini. Je vous ai dit en commençant qu'il n'y avait rien à attendre de moi sur ce sujet de l'angoisse qui ne fût de ma propre expérience. Eh bien, mon expérience est au contraire que j'aimais mon angoisse et que je la préférais à Dieu. Bien loin qu'elle m'ait incité à imaginer un Dieu pour me délivrer d'elle, je lui demandais au contraire des raisons et des excuses pour me dérober à cette présence en moi et autour de moi d'un amour auquel je préférais cette tristesse née de la convoitise.

Non, ce n'est pas l'angoisse qui crée le Père qui est au ciel que le Christ nous a appris à connaître et à aimer. C'est elle

au contraire, c'est cette sombre délectation qui durant notre interminable jeunesse — oui, interminable, car le cœur demeure jeune longtemps après que nous ne le sommes plus — c'est cette délectation de l'angoisse qui nous incline à nous détourner de Dieu et même à nier qu'il existe. Elle nous fournit d'arguments et de preuves contre sa bonté, contre son amour.

Et, sans doute, m'objecterez-vous que cela n'est pas vrai de tous les hommes, mais des écrivains, des poètes qui chérissent dans leur angoisse la source même de leur inspiration, et très précisément dans cette forme d'angoisse qui naît d'un attrait pour Dieu combattu par la chair et le sang. Oui, peut-être... J'ai souvent cité pour me l'appliquer cette image de Maurice de Guérin comparant sa pensée à un feu du ciel qui brûle à l'horizon entre deux mondes. C'est ce déchirement de l'être incapable de choisir entre le monde et Dieu qui constitue en effet le drame de beaucoup d'artistes et qui fait leur tourment et leurs délices.

« Si tu connaissais le don de Dieu... » disait le Christ à la femme de Samarie. Et quel est le don de Dieu? C'est précisément le contraire de l'angoisse : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, » répétait-il à ses amis dans cette dernière nuit, avant qu'il entrât en agonie. C'est très précisément de cette paix que nous ne voulons pas, c'est elle qui nous paraît redoutable parce qu'encore une fois nous n'aimons pas la paix. « Levez-vous, orages désirés ! » Ce cri de René à l'aube des temps romantiques révèle la vocation de tant de jeunes êtres pour le malheur. Les poètes maudits, c'est à eux d'abord que nous sommes allés, et cela d'abord nous attire dans le prince des ténèbres, son éternelle tristesse. Littérature? oui, bien sûr — mais c'est une étrange littérature que ce désespoir qui a été si souvent dans les milieux surréalistes authentifié par le suicide. Saint Jean la dénonce, cette haine de la paix, dès les premières lignes de son Évangile : il nous dit que la lumière est venue dans ce monde, et que les hommes l'ont refusée parce qu'ils préféraient les ténèbres. La créature cherche les ténèbres pour s'assouvir et pour n'être pas vue. La victoire du Christ dans une vie se ramène à cette difficile acceptation de la paix dans la lumière.

Et j'entends bien l'objection que vous avez tous dans l'esprit : le christianisme lui aussi est angoisse et ce n'est pas assez de dire qu'il existe une angoisse chrétienne. Tous ceux qui se sont dressés contre le christianisme au XIXe siècle l'ont accusé d'être contre nature, ils l'ont accusé d'avoir enténébré le monde, d'avoir calomnié la vie. Que répondre à cette accusation? Sa vérité ne crève-t-elle pas les yeux?

Je n'essaierai pas de m'y dérober : le nom de christianisme recouvre beaucoup de tendances qui s'affrontent et à propos desquelles les chrétiens se sont entre-déchirés. Et ceux qui avaient été appelés à s'aimer les uns les autres, se sont brûlés les uns les autres. Il existe beaucoup de demeures dans la maison du Père et l'une d'elles, de saint Augustin à Calvin et à Jansénius, s'est édifiée sous le signe du tremblement et de la crainte : de l'angoisse au sens le plus dur. Car il existe une angoisse qui est douce, celle de l'amour qui tient tout entière dans le regret d'avoir offensé l'être aimé, dans la peur de n'être plus aimé de lui ou de ne plus sentir nous-mêmes que nous l'aimons. L'amour de la créature pour son Créateur n'est pas plus exempt de ce que Marcel Proust appelait les intermittences du cœur que les affections humaines. Mais vous entendez bien que ce n'est pas de ce tourment-là qu'il s'agit quand nous parlons de tremblement et de crainte.

Je vous ai dit tout à l'heure que je ne suis pas philosophe. Je ne suis pas non plus théologien et je demande pardon à ceux, catholiques ou protestants, qui m'écoutent ce soir : qu'ils m'excusent si je me risque sur leur terrain et qu'ils se rassurent : je n'y ferai que quelques pas. Qu'il me suffise de rappeler que l'angoisse chrétienne dénoncée par Nietzsche est née tout entière de la hantise janséniste du salut individuel. Et quand je dis « janséniste », c'est que je n'oublie pas que je parle dans la ville de Calvin, et que pour un catholique de France il est plus facile de parler du jansénisme que du calvinisme ; d'autant que Port-Royal a été, si j'ose dire, ma paroisse. Je me hâte d'ajouter que je n'ai jamais cru à sa doctrine de la Grâce et que M. de Saint-Cyran m'a toujours paru être un théologien de l'espèce la plus sinistre. Disons qu'en France, et pour ne parler que de la France, Port-Royal

demeure la plus illustre source de cette angoisse centrée sur la hantise du salut individuel.

L'Être infini refuse ou donne sa Grâce selon un imprévisible dessein à la créature souillée dès sa naissance, totalement impuissante, sauf pour le mal ; car en ce qui concerne le mal, elle a le pouvoir d'un dieu. Ainsi sommes-nous livrés nus, tremblants, désarmés, à cet arbitraire infini. Telle est la racine de cette angoisse.

Rassurez-vous : je ne prétends pas faire tenir ici en quelques mots ce qui est la matière d'une œuvre immense à laquelle ont collaboré au long des siècles toute une lignée de penseurs chrétiens, et je ne puis en particulier marquer comment Pascal se sépare de Luther et de Calvin et de la justification par la foi seule. Je ne puis ici que vous indiquer cette source permanente d'angoisse et même de désespoir qu'une certaine théologie a fait jaillir du cœur ouvert par la lance. Elle a suscité cette famille innombrable et lamentable, terreur des confesseurs catholiques, les scrupuleux et les scrupuleuses, obsédés par des vétilles, adorateurs d'une divinité tatillonne et avec laquelle il faut ruser. C'est je crois le très irrévérencieux André Gide qui dénonçait chez les catholiques « la crampe du salut ». Crampe si douloureuse que beaucoup de garçons qui d'abord avaient suivi le Christ, s'en sont éloignés pour échapper à cette hantise, à cette obsession du compte à rendre de leur moindre désir, de leur moindre pensée. Ils jettent tout pardessus bord de l'héritage chrétien. « Ce qu'il y a de merveilleux dans le communisme, me disait un jour l'un d'eux devenu marxiste, c'est que mon salut personnel ne m'intéresse plus. »

Hé bien, ce que je veux vous proposer pour vous défendre de cette forme d'angoisse, c'est une autre angoisse, mais qui, elle, est génératrice de paix, de joie. Ce que je vous propose, c'est une sorte d'homéopathie spirituelle, c'est la délivrance de l'angoisse par l'angoisse.

La hantise du salut individuel ne sera dominée en nous et vaincue que si nous la transposons dans l'ordre de la charité. Non, il va sans dire, que nous ne devions en nourrir le désir et que toute la vie du chrétien ne doive tendre à la vie éternelle, à l'éternelle possession de son amour qui est le Christ. Le désir

passionné du salut, oui ! — mais non la hantise, l'obsession au sens pathologique du terme. Durant notre jeunesse, nous fûmes nombreux à nous enchanter de la parole que Pascal prête au Christ : « Je pensais à toi dans mon agonie. J'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » Oserai-je avouer qu'elle m'enchante moins aujourd'hui parce que je discerne dans ce désir de la goutte de sang versée pour nous en particulier le contentement de la créature qui se résigne à la réprobation éternelle de la plus grande part de l'espèce humaine et que ne tourmente pas la pensée d'être mis à part avec le petit troupeau des élus.

L'angoisse transmuée en charité, l'angoisse de l'autre nous délivre de l'épouvante ressentie par tant d'âmes chrétiennes devant le mystère de la prédestination et elle nous libère de l'obsession du salut personnel non dans ce qu'il a de nécessaire, mais dans ce qu'il a de morbide. Notre angoisse ne nous concerne plus seuls : elle s'élargit à la mesure de l'humanité, ou en tout cas de cette part de l'humanité qui est pour nous « le prochain » et qui peut s'étendre à une classe sociale, à des races entières. Pour un prêtre ouvrier, pour l'un de vos pasteurs d'une paroisse pauvre, le prochain, c'est toute la classe ouvrière, comme c'était pour nous toute la race juive au temps de la persécution nazie, — et je sais personnellement en ce moment même où je vous parle jusqu'où peut aller l'attachement et l'amour que nous inspire une race persécutée.

Pour certains de nos contemporains, l'enfer c'est les autres, mais pour nous, les autres c'est le Christ. Il nous a dit lui-même que le Fils de l'homme était venu chercher et sauver ce qui était perdu, — oui, tout ce qui était perdu, et non pas seulement tel ou tel à qui il aurait consacré en particulier une avare goutte de sang.

Comprenez-moi bien, je serais un étrange chrétien si je ne croyais que la vie chrétienne est d'abord un rapport personnel de chacun de nous avec Dieu, si je ne croyais pas à la parole : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisi, » si je ne comprenais ce que signifie le mot de Newman : « Moi et mon Créateur. » Il va sans dire que l'élargissement de notre angoisse à la mesure de la souffrance des hommes ne donnera tous ses fruits que si notre apostolat

s'enracine dans une vie d'étroite intimité avec le Christ. Je crois, j'ai toujours cru que la vie chrétienne est essentiellement une amitié, un amour, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus personnel, de plus individuel, et que chacun de nous a été appelé par son nom et qu'au départ de toute conversion, il y a cette rencontre au détour du chemin dont parle Lacordaire, cet Être adorable, exigeant, tenace, que rien ne décourage, à qui nous préférons tant de créatures que nous délaissons les unes après les autres ou qui nous délaissent ; et lui, il est là, il est toujours là, jamais si près de nous que lorsque nous le croyons très loin, attendant son heure qui pour tant d'hommes hélas, n'est que la toute dernière, alors qu'il ne leur reste plus aucune possibilité de trahison.

Mais qu'a fait notre amour, qu'a fait ce Christ que chaque fidèle s'efforce d'imiter, sinon d'assumer l'angoisse humaine? Nous devons donc l'assumer nous aussi. Les saints l'ont assumée à la lettre jusqu'à s'identifier au Fils abandonné par le Père dans l'horreur de la nuit. Ce secret de la sainte agonie, Bernanos l'avait profondément pénétré. Et c'est ce qui donne aux prêtres qu'il a créés et en particulier à son curé de campagne leur mystérieuse densité. Pour nous, simples fidèles, qu'il nous suffise de nous unir à l'angoisse de nos frères telle que le Seigneur l'a ressentie. C'est l'honneur des Églises chrétiennes d'aujourd'hui de l'avoir mieux compris, il me semble, que ne l'avaient fait les générations qui nous ont précédés. L'Église de France en particulier donne dans cet ordre d'admirables exemples dont quelques-uns sont très connus, comme la Mission de Paris et les prêtres ouvriers. Mais il existe aussi les Dominicains des campagnes et des ordres nouveaux comme les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus du P. de Foucauld, qui dans les usines, sur les bateaux de pêche, dans les ports, dans les léproseries, dans les médinas de l'Orient, accomplissent le vœu de pauvreté ouvrière absolue que le P. de Foucauld n'avait pu obtenir de personne de son vivant : trente ans après sa mort, c'est notre génération qui aura répondu à son appel.

Voilà donc, mesdames et messieurs l'étrange remède à l'angoisse que je vous propose : la paix, la joie sont le fruit de notre angoisse : « Je vous laisse la paix, je vous donne MA

paix, ce n'est pas comme le monde la donne que je vous la donne... » Nous comprenons maintenant le sens profond de cette dernière promesse que le Fils de l'homme nous ait faite avant d'entrer en agonie : la paix, la joie dans ce comble d'angoisse qui consiste à épouser, chacun selon notre vocation, la souffrance des affamés, des persécutés, des prisonniers, des torturés, des exploités : tel est le paradoxe chrétien.

Un scrupule me vient au moment de terminer, c'est que vous puissiez croire que dans mon esprit cette immense part de l'humanité qui échappe à l'espérance chrétienne se trouve, par le fait même, vouée au désespoir. Non, bien sûr, je ne le crois pas. Mais je vous avais avertis en commençant que je vous exposerais ce qu'est ma défense personnelle contre l'angoisse, la seule que je connaisse. Je n'ignore pas que d'innombrables humains suivent d'autres routes. Le fait pour eux de ne croire qu'à la matière ne les détourne pas de travailler de toutes leurs forces, dans l'espérance et dans la joie, à l'avènement d'une nouvelle humanité.

Je voudrais pourtant, à leur propos, corriger ce que je disais au début de cette causerie touchant les événements de l'Histoire et ses catastrophes qui seraient sans influence réelle sur l'angoisse humaine. A la réflexion je pense qu'il n'en est pas ainsi pour les hommes qui ont mis toute leur espérance dans le progrès des lumières, comme on disait au dix-huitième siècle, dans l'avenir de la science, et dans l'avènement de la justice sociale. Comment nier que l'espérance humaine telle qu'elle se manifestait en France en 1789, puis au début de l'ère industrielle, a reçu et continue de subir depuis 1914, et à mesure que nous avançons dans l'ère atomique, les démentis les plus sanglants? La maîtrise de l'homme sur la matière, la possession de ses plus secrètes lois, nous savons de quel prix il a fallu le payer : sur ce sujet, Hiroshima est un nom qui dit tout, et à jamais.

De même, la révolution communiste sur une part importante de la planète est un fait accompli ; elle a déjà derrière elle une longue histoire. Je ne veux pas ici développer ma pensée. Mais j'en ai dit assez pour que vous compreniez que l'angoisse humaine est liée aux événements de l'Histoire dans la mesure où ces événements détruisent l'objet

même de notre espérance : la bombe atomique dans l'ordre de la recherche scientifique, le régime concentrationnaire dans l'ordre de la révolution sociale, il y a là de quoi, il me semble, ébranler la foi des hommes qui ont cru passionnément et uniquement au progrès humain.

Pour nous, chrétiens, nous savons que l'espoir n'est pas l'espérance, que l'on pourrait avoir perdu tout espoir dans le salut temporel de l'humanité, et attendre tout de même le royaume de Dieu : au sein même de l'ère atomique et concentrationnaire, nous l'attendons avec confiance. Mais j'ai hâte d'ajouter que notre espérance ne concerne pas seulement l'éternité, qu'elle concerne aussi le sombre monde des vivants. Car les crimes de la volonté de puissance à quoi se ramène l'Histoire visible, n'empêchent pas que le levain dont parle le Christ travaille inlassablement la masse humaine. Le feu qu'il est venu jeter sur la terre y couve toujours et les plus sanglantes années de l'Histoire sont tout de même des ans de Grâce.

« Que votre règne arrive, » nous le demandons dans le *Pater*, nous sommes des millions et des millions d'êtres humains à le demander depuis près de deux mille ans que cette prière nous a été enseignée, dans une certitude absolue d'être un jour exaucés. Mais nous le sommes déjà, mais le Royaume est déjà venu, il est au milieu de nous, il est au-dedans de nous, de sorte que nous ne sommes jamais battus qu'en apparence ; et comme notre angoisse est la condition même de notre paix, notre défaite est la condition même de notre victoire. « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde. » Celui qui a jeté ce défi au monde l'a fait à l'heure même où il allait être trahi, outragé, tourné en dérision, cloué au gibet de l'esclave.

Saint Paul nous dit que la création tout entière gémit et souffre des douleurs de l'enfantement. Notre angoisse est celle qu'inspire un enfantement qui semble interminable à la créature éphémère que nous sommes. Mais nous savons, nous qui avons gardé la foi, quel en sera le terme. A ceux de nos contemporains qui succombent à l'angoisse et qui seraient au moment de perdre cœur, nous ne pouvons qu'opposer ce que sait Paul affirmait aux fidèles de Rome : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou

l'épée? Mais dans toutes ses épreuves nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. »

De quel droit, à quel titre vous parler ainsi? Je sens le besoin de me le demander une dernière fois, car j'ai le sentiment très vif de mon indiscrétion et, si j'ose dire, de mon impudeur. Et puis un scrupule m'est venu, à lire une lettre que j'ai trouvée au bureau de l'hôtel, le soir de mon arrivée. Un jeune Suisse m'y exprime son indignation de ce que j'ose paraître à cette tribune, moi qui suis, à l'entendre, un des grands responsables de l'angoisse moderne.

Sans doute ce garçon genevois me fait-il trop d'honneur. Si je n'avais jamais écrit, je ne crois pas que l'angoisse humaine en eût été le moins du monde allégée. Mais enfin il est très vrai que tout écrivain, tout artiste, est un fauteur de trouble. Il démoralise au sens très élevé où André Gide disait qu'il voulait être un démoralisateur. Il oblige l'homme à se voir, à se connaître tel qu'il est réellement, et non tel qu'il convient qu'il paraisse : d'un mot, il l'oblige à perdre la pose.

Vous l'avouerai-je? plus je vieillis et moins je ressens le scrupule d'avoir troublé de cette manière-là. Car ce qu'il y a de triste, au fond, nous pouvons bien en convenir entre nous à la fin de cette causerie, ce n'est pas que tant de gens soient angoissés, c'est au contraire que tant de gens ne le soient pas, ou qu'ils ne le soient que pour eux-mêmes et que les attentats contre la personne humaine dont ils sont les témoins et trop souvent les complices, ne les troublent pas dans la possession tranquille de leurs privilèges ni dans l'exercice de leur volonté de puissance.

Si une angoisse existe qui doit être surmontée et vaincue, il en est une autre qui est la manifestation de l'âme en nous, sa respiration même, si j'ose dire. Celle-là, c'est la bonne angoisse dont il ne faut pas guérir, non, dont il ne faut guérir à aucun prix parce qu'elle est le signe que votre âme est vivante au-dedans de vous, cette âme qui vous a été donnée, et à qui il sera demandé compte de la part d'angoisse humaine que Dieu connaît et qu'elle aurait dû assumer. Tel est le sensde la parole redoutable de saint Jean de la Croix : « Au dernier jour, c'est sur l'amour que vous serez jugé. »

FRANÇOIS MAURIAC.

LES PREMIERS MALENTENDUS

De toutes les plaines d'Europe au IIIe siècle, l'histoire ne retient que les champs catalauniques. Elle choisit le chêne de saint Louis entre tous les végétaux du XIIIe siècle et entre toutes les chutes de neige du XIe, elle choisit celle de Canossa. C'est que l'histoire a le choix.

Au contraire, tout est bon pour la préhistoire. D'abord parce que tout est signe, ensuite parce qu'il n'y a pas le choix. Un sillon glaiseux garde-t-il la trace d'un pied, ou la paroi d'une grotte, le brouillon distrait d'un animalier, voici célèbres le pied, l'argile, l'animal et la grotte. Ils prouvent que l'homme était là.

Je suis là, assis sur la marche d'un escalier aérien suspendu à un balcon. La mer se fait entendre. La maison s'appelle *Les Terrasses*. La tradition orale veut que mes parents aient loué cette maison à Préfailles en 1922. Age : trois ans.

Tout en fabricant à l'infini de la boue avec du sable et de l'eau, je raconte à un autre enfant assis auprès de moi une histoire. L'argile ne prétend pas que l'homme soit passé seul ni qu'il ne soit passé qu'une fois. Elle a retenu l'empreinte par hasard et le préhistorien peut seulement, de la nature du sol et de la foulée, tirer le droit de situer un peu cet homme dans le temps et de lui octroyer une silhouette.

De même, je sais qu'à trois ans on me racontait des histoires et que j'en racontais à l'occasion. On m'assure que, cette année-là, je manquai m'électrocuter. C'est bien possible, mais seul le balcon a laissé sa marque.

Un peu plus tard, j'imite mon père téléphonant à son ami Cabirol. Je ne m'étonne pas qu'on puisse s'entretenir à distance par le truchement d'une jeune fille emmurée. En appli-

quant sur mes trop petites oreilles les écouteurs d'un poste de T. S. F. à galène, on ne m'intrigue pas plus : cette demoiselle du téléphone fait du piano comme ma mère.

C'est le vent qui me préoccupe ; des explications lointaines de ma mère, il ressort que le vent est un courant d'air et aussi qu'on provoque les courants d'air en ouvrant les fenêtres. Quand le vent souffle sur le square de la Trinité, je lui assigne sa source au troisième étage d'un immeuble riverain dont les fenêtres sont toujours entrouvertes. Début de cosmogonie.

Quand le chirurgien a voulu me faire béer tranquille, il m'a proposé de me raconter *le Petit Chaperon rouge*. A peine eus-je ouvert une bouche attentive qu'il en tira des amygdales. J'ai su, depuis, que cette ruse était de mise chez les premiers peuples du bassin méditerranéen.

Je suis d'ailleurs leur parent germain. Non seulement le feu n'est pas encore inventé, mais il est interdit. J'ignore le travail de la poterie comme ces tribus que des universitaires vont admirer dans les terrains vagues du Chili. Et je sais par cœur *le Petit Chaperon rouge* tout en souhaitant l'entendre de nouveau raconter. Je montre le poing au loup et je pense à lui et au vent, indifférent au siècle.

A quatre ans, je trahis le Chaperon rouge pour le Petit Poucet. De l'un comme de l'autre, on me donnait une version édulcorée. Je crois qu'à la fin c'était le petit Chaperon rouge qui mangeait le loup. Dans *le Petit Poucet*, le même mot revenait sans cesse : la forêt. En fait de forêt, je n'avais vu que les quinconces des Champs-Élysées et des orées de parc à travers des grilles ; mais quand les enfants étaient perdus dans ce « la forêt » j'en sentais l'immensité immobile et j'attendais avec une joie frénétique qu'ils voient au loin la petite lumière — pareille à cette raie jaune qui me rassurait au bout du couloir obscur. Pour m'aider à faire circuler le Petit Poucet et le Petit Chaperon rouge dans leur forêt, je recourais à la première image qui m'ait fasciné : la tapisserie du salon. C'était une verdure patiente avec cours d'eau, petit pont, sentier compliqué, frondaison minutieuse, sombres lointains avec nuages ronds et jeux d'oiseaux et d'écureuils en premier plan.

Quand on résolut, fort des amygdales, de me supprimer

l'appendice, le chirurgien me passa les tragiques bottes de laine comme des bottes de sept lieues puis il appliqua le masque et je me noyai dans le ruisseau de la tapisserie.

On se décida à me faire apprendre un morceau par cœur. C'était une mort de Jeanne d'Arc qui se terminait par : « Alors les Anglais s'écrièrent, nous avons brûlé une sainte. » Ces mots, je les prononce comme à quatre ans, sur un ton d'évidente satisfaction. Car dans ce coma, j'avais appris d'une mère fille d'officier de marine et d'un père qui, tirailleur marocain, les avait vus boire du thé en campagne, à ne pas aimer les Anglais. C'étaient des gens qui brûlaient tout ce qui leur tombait sous la main et se sentaient particulièrement fiers quand ce qu'ils avaient brûlé en valait la peine.

Ayant mis à leur compte Jeanne d'Arc et Napoléon (je connaissais bien Napoléon grâce aux premiers soldats de plomb, au tableau de Caran d'Ache accroché dans la salle à manger et au gaillard en jupon juché sur la colonne Vendôme, et Jeanne d'Arc grâce à la statue dorée des Pyramides) j'avais conclu que l'ogre était Anglais et Anglais aussi les meurtriers du petit Jésus. Il était dans les habitudes de ces gens-là de régler leur compte aux héros.

Le petit Jésus, lui, était visible sur des images que ma mère m'offrait et dans la crèche de l'église de la Trinité. Je contemplai cette crèche pour la première fois au Noël de mes cinq ans. Probe catholique, et encline seulement aux mythes de poids, ma mère souffrait mal que je fisse du petit Jésus un enfant du père Noël. Sans doute redoutait-elle une association entre une légende pour enfants qui devait tomber avec les dents de lait et une légende pour hommes assez solide pour durer toute une existence. Malgré qu'elle en eût, mon petit Jésus resta légèrement bâtard. D'abord ma sympathie pour lui venait de ce qu'il était fils unique comme moi (1). Il était en même temps un jouet que le père Noël laissait derrière lui avec des santons et de la paille et cela ne l'empêchait pas, muni de petites ailes, d'être le petit Noël qui escorte son papa

(1) Je lis dans le *Journal* de Julien Green que la meilleure preuve de l'importance de nos âmes c'est que « Dieu a envoyé son fils unique parmi les hommes ». A cinq ans, j'aurais admis en effet que si Dieu avait été père d'une famille nombreuse son geste aurait été moins réussi.

dans les cheminées. Si l'on veut bien se rappeler que le père Noël est barbu comme Dieu, on conviendra que ces confusions étaient inévitables. Le père Noël était plus frappant que Dieu parce qu'il faisait des cadeaux, qu'il était coiffé d'un capuchon de fourrure, nanti d'ailes puissantes, d'une botte débordante et qu'il volait, botté et enroulé dans une inquiétante houppelande. Dieu, sur les images, vaquait les épaules nues, l'air un peu fâché, sans chaussures, et drapé dans des voiles indistincts. L'attirail nordique du premier m'excitait plus que le négligé méditerranéen du second.

Je ne les associais d'ailleurs ni l'un ni l'autre au personnage auquel je m'adressais en récitant le « Notre Père qui êtes aux cieux ». C'était une invocation à un grand-père marin péri dans l'Atlantique dont la photographie dominait mon lit. En uniforme de lieutenant de vaisseau avec bacchantes, bicorne et panache, petite épée, il était irrésistible et ma mère, embarrassée par sa piété filiale, n'osait pas me déconseiller formellement de la mettre en course dans cette prière.

Agacée tout de même par des mélanges où elle flairait de l'hérésie, elle me rabattait au « Je vous salue Marie pleine de grâce ». Je montrais les plus franches dispositions à aimer la Sainte Vierge ; seule une expression me faisait buter dans la récitation de cette prière, l'allusion à « Jésus fruit de vos entrailles ». C'était la seule observation solide et réaliste du morceau : ma mère tâcha de rendre ce fruit d'entrailles par une fleur de rhétorique et m'assura qu'il s'agissait d'une façon de parler.

— Ça veut bien dire quelque chose?

— Non, c'est pour faire joli.

J'étais déjà habitué aux signes qui ne signifient rien. Pour mon Noël j'avais reçu mon premier livre, qui était de toile peinte d'images vives accompagnée de textes courts que l'on me lisait. L'expression « pomme d'api » m'avait frappé.

— C'est une pomme, me répondit-on.

— Oui. Mais pourquoi d'api? insistai-je désespérément. Qui est-ce, api?

Il m'avait été sensible que ce mot api, que les grandes personnes écrivaient sur les livres de toile et qu'elles prononçaient avec aisance leur était mystérieux.

*

On me donna un alphabet qui était d'un carton aussi résistant que de la toile et abondamment imagé. Chaque lettre était présentée par une bête. Comme presque tous les alphabets, c'était une arche de Noé.

Pour A, on avait droit à l'âne broutant et à l'autruche myope. Le K n'offrait qu'une seule bête, mais une bête avec une poche. Parlez à un enfant du kangourou, il s'animera. On le renseigne sur le kangourou comme si sa vie devait s'écouler dans la société des kangourous.

Grâce à N, je connus le nilgeant, que j'ai bien oublié ainsi que ses voisins, la vigogne, le wapuli, et l'urubu. Si ce dernier n'existait pas, il eût fallu l'inventer pour la gloire de la lettre U. En revanche le yack rentra dans mon horizon quand je lus, plus tard, les *Cinq sous de Lavarède;* la sarcelle me resta familière grâce à la fable de Florian ; je l'ai perdue de vue mais je la retrouve de temps en temps grâce à un vendredi saint chez Lapérouse. Il me semble aussi qu'il y a une chasse à la sarcelle dans *Dominique,* ou bien cet oiseau figure-t-il dans les armes d'une maîtresse de François Ier dont un guide m'aura vanté les mérites sur les bords de la Loire.

Et puis, le zèbre. Comme son nom l'indique, quand on connaît le zèbre, c'est qu'on connaît l'alphabet. J'en ai vu un pour la première fois au cirque Médrano l'année dernière, avec cette émotion embarrassée qu'on éprouve en rencontrant en chair et en os quelqu'un avec qui l'on a longtemps correspondu par lettres.

On a remplacé cet alphabet giralducien par les méthodes dites actives de Mme Montessori. Les enfants fabriquent aujourd'hui leurs lettres avec de la paille de fer. En un temps où triomphent le *Devenez cultivé en cinq semaines* et *la Peinture par le fou rire,* cette méthode ennemie de l'abstrait et de l'inutile a le vent dans les voiles. On finit même par oublier qu'elle a été conçue à l'usage des enfants arriérés.

Les lettres connues, je me mis à épeler dans un large livre aux caractères énormes et aux gravures sombres et compliquées. Deux textes me ravirent. L'un traitait d'un lapin.

Le graveur le représentait touffu et l'œil langoureux. Il se levait à l'aurore, se rafraîchissait de rosée, enfin s'enivrait de thym, de laurier et de serpolet. L'étrangeté de ces mots sans doute scandaleux pour l'école Montessori — m'enivrait tout comme le lapin.

— Ce sont des herbes, m'expliquait ma mère. Des fines herbes.

Mais je ne les cherchais pas au square de la Trinité, les devinant livresques, complices de cultes plus précieux que celui de la nature. Ignorant le sens de s'enivrer, je traduisais : se frictionner. Les galipettes de mon lapin parmi les fines herbes me massaient et me purifiaient comme une douche. L'aurore m'affectait aussi vivement. Je savais que c'était l'état rose et vaporeux du monde au lever du soleil mais je n'avais jamais été le témoin de ce spectacle. Émerveillé, je croyais à l'aurore sur parole.

Le second texte racontait la matinée du fermier Pierre. J'aimais beaucoup son cheval et son chien, nommé Médor. Les chiens de l'univers des enfants s'appellent tous Médor ; aucun de ceux qu'ils rencontrent ne s'appelle plus Médor. Cette contradiction ne me gênait pas. Quant au cheval, il était dit qu'à peine levé Pierre commençait par le soigner. J'eus beaucoup de peine pour le cheval, que je crus malade. En apprenant le sens plus large de soigner, je sautai de joie. Voici au moins un cas où l'instruction apporte le bonheur.

Pierre, comme son cheval et son chien, se levait « de bon matin ». La bonté de ce matin m'allait droit au cœur, me donnait faim.

A mesure que je lisais mieux, les façades des maisons s'étaient mises à parler. Des tentures de café dirent *Café* et vantèrent des bières. Les rues se présentèrent. L'étage d'où naissait le vent, place de la Trinité, m'étonna en déclarant *Sage-femme*. Les autobus, qui à cette époque portaient des lettres et non des chiffres, concurencèrent tumultueusement l'alphabet. Le ciel prit sa part dans ce bavardage, grâce à un avion au bout duquel un nuage blanc se tortillait en prétendant se nommer Citroën.

Dans les compartiments des trains, des plaques, en invitant les enfants à ne pas jouer avec les portières, m'enseignaient

un nouveau jeu. Les ascenseurs s'intitulaient « Heurtebise » ou « Roux-Combaluzier ». La maison de mes parents n'en comportant pas, je les redoutais quand on me menait en visite, non que je craignisse une chute de la nacelle mais au contraire que, continuant de s'élever, elle défonçât le plafond. Cette crainte était encore plus marquée quand la cage de l'ascenseur était dominé par une verrière, facile à briser. J'appris que les adultes partageaient mes angoisses en lisant, sur la pointe des pieds, l'avis placardé par Roux-Combaluzier dans la cabine : « Si l'ascenseur ne s'arrête pas à l'étage désiré, le laisser continuer sa marche : il s'arrêtera automatiquement à la fin de sa course. » Un plein ciel n'était donc plus à craindre. L'écriture triomphait de l'obscurantisme.

Cette recommandation se terminait par un interdit : « Il est défendu de se servir de l'ascenseur pour descendre. » Mon père le commenta et m'expliqua que si l'on ne suivait pas cette recommandation on s'exposait à des accidents. Il était inutile de renchérir car ayant appris qu'ascenseur signifiait « qui monte », je jugeais naturel qu'on perdît la vie pour une faute de français. Entre les lois écrites, les lois non écrites, et les règles de grammaire ou de bon usage, j'ignorais qu'il y eût des différence de nature.

Aussi les affiches effaraient-elles mon univers réglé. Sur le kiosque indou qui abritait les w. c., au square de la Trinité, il y avait un lion noir qui faisait le pendant aux lions de Frémiet des Tuileries. Or, ce Lion noir était un cirage. Le petit chat qui écarquillait les yeux et dardait sa moustache, sous les voûtes du métro, j'apprenais que c'était un savon. Le zèbre jaune et noir se révélait un Cinzano, le barbu hirsute, le pneu Hutchinson, le diable tricolore, un cataplasme, la petite fille à nattes et en chemise de nuit, le chocolat Menier.

Je m'entêtais à raisonner. Lion et cirage se rapprochaient du moins par la couleur. Il était normal qu'en enfer, le diable brûlât sous un cataplasme. On pouvait admettre qu'une petite fille aime le chocolat. Mais aucune parenté entre un zèbre et une boisson, aucune métaphore qui rapprochât un savon d'un petit chat. Je cherchais, mais on ne pouvait dire d'un savon qu'il lave aussi bien qu'un petit chat. Encore en ce moment, le souvenir de l'expérience imaginaire à laquelle

je me livrai pour savoir si un petit chat peut laver me donne le frisson et des sentiments mélangés où se mêle la douceur de la fourrure et le froid lacèrement des griffes.

Ainsi la lecture créait de nouvelles zones d'ombres. Il est vrai qu'elle en nettoyait d'autres. Ayant lu, je cessai de redouter Saint-Jean-de-Maurienne. Il me suffit d'épeler pour que s'évanouît la menace de ce singe et de cette hyène associés avec la mort.

Je fus, de même, libéré de l'appareil, cette mécanique chirurgicale que La Fontaine brandissait au bout de deux vers connus jusque-là phonétiquement :

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

Les enfants qui écoutent écoutent à leur façon. On peut les empêcher de lire le journal, ils ont eu le temps d'épeler un lambeau de titre. Et puis leurs parents commentent les nouvelles pendant qu'ils jouent sous la table. Ils lisent, entendent, apprennent par cœur, des noms prestigieux qu'ils n'oublient jamais. C'est en général des syllabes séduisantes de consonance étrangère, bonnes pour faire peur et mettre l'eau à la bouche, ou des expressions bénignes mais, on ne s'y trompe pas, gonflées de mauvaises intentions.

Sous les tables, depuis l'affaire Fualdès et le Ralliement, les enfants collectionnent des mots-clefs, rouges comme la clef de Barbe-Bleue, qu'on leur jette comme des miettes. Quel profil de mante religieuse a bien pu prendre la Triplice dans le cœur de mes aînés? J'ai eu à combattre et à défier le Bloc, le Cartel des Gauches, le Vampire de Dusseldorf, Nestorino et Almazian.

JACQUES LAURENT.

DÉCOUVERTES DE L'AMÉRIQUE

I

Une vieille légende courait à Temixtitan, la magnifique ville de l'empereur Montézuma dans la vallée de Mexico. Elle existait déjà du temps des Toltèques, jadis maîtres du pays, devenus de pauvres pêcheurs et paysans, elle subsistait sous les puissants barons d'Aztlan qui dominaient désormais l'empire. Les prêtres n'avaient pu la déraciner malgré tous les cœurs humains encore palpitants qu'ils avaient offerts sur les autels d'Uitzilopochtli au cours des siècles écoulés depuis que les Aztèques, partis d'Aztlan, avaient établi leur domination sur cette région fertile et florissante. Ce que les sages clairvoyants avaient prédit, ce qu'on lisait dans les livres sacrés, s'était produit : très loin à l'est, Quetzalcoatl, dieu de la lumière, né d'une vierge, avait surgi pour reprendre la terre que les dieux des Aztèques lui avaient naguère ravie. La blanche divinité du jour et de l'air pur était accompagnée d'une troupe d'êtres célestes, rayonnants, montés sur des dragons à quatre pattes, aux naseaux fumants, rapides comme l'ouragan, dont la crinière et la queue se déployaient comme les panaches de fumée sortant de l'Iztaccihuatl, le volcan au sommet cuirassé de glace. Les dieux blancs, portaient dans leurs mains l'éclair et le tonnerre, disaient les messagers, et ils déclaraient avoir vu, de leurs yeux, d'innombrables braves succomber sous le feu lancé par de longs tubes que ces dieux blancs apportaient avec eux. Et rien ne pouvait être tenté contre eux si l'on ne parvenait pas à se les rendre bienveillants.

Dans tout le pays circulait le pressentiment d'une fin prochaine. Les poètes chantaient :

O tristesse! O douleur!
C'est la fin, je le sais, de notre royaume,
Les étoiles jument,
La ville des livres et des fleurs
Bientôt ne sera plus!

Partout on signalait de terrifiants présages. De sinistres comètes sillonnaient le ciel de leurs traits de feu, des temples croulaient sous les flammes, le lac sacré de Tezcuco débordait, écumant, de ses rives, l'air était rempli de murmures apeurés et de lamentations.

L'homme auquel se rapportent tous ces signes : Fernando Cortez, le chef des « dieux blancs », ignore tout, à cette époque, de l'alarme semée par sa présence au Mexique. C'est un hobereau espagnol, de bonne maison, mais pauvre comme Job. Il vient de recevoir du gouverneur de Cuba — nous sommes au 18 novembre 1518 — l'ordre de reconnaître le Yukatan et la côte de l'Amérique centrale. La discipline lui commande d'obéir, bien qu'il se trouve parfaitement bien dans l'île enchantée, parmi les señoritas au cœur chaud. C'est d'humeur chagrine qu'il part, qu'il laisse tomber l'ancre de ses navires à l'embouchure du Tabasco, au Yukatan, qu'il donne les ordres nécessaires pour le débarquement du lendemain.

Quelques douzaines de flèches indiennes s'abattent en sifflant sur la flotte au cours de la nuit. Cortez s'en réjouit presque. Il va falloir combattre ! Mais c'est un massacre qui se produit. Lorsque les dix canons de bronze et les quatre couleuvrines des Espagnols commencent à cracher leurs boulets, les Indiens sont paralysés d'épouvante. Le soir même le cacique de Cintla envoie sa soumission. En témoignage de celle-ci vingt jeunes princesses indiennes, d'une admirable beauté, couvertes de lourds bijoux d'or et accompagnées d'esclaves, viennent se présenter au vainqueur.

Parmi elles se trouve une jeune femme altière, à la peau claire. C'est une princesse aztèque, membre de la famille impériale, bannie par Montézuma. Elle s'avance vers Cortez avec l'assurance que lui donne sa haute origine. Sans timidité elle regarde l'élégant cavalier espagnol droit dans les yeux. Puis elle se voile le visage de ses mains et, arrivée à quelques pas, se laisse tomber à genoux. Avec une ferveur religieuse elle se prosterne devant l'Espagnol, comme devant un dieu incarné.

Cortez est surpris, ému, touché. Holà, l'interprète !

Deux Indiens qui ont appris, on ne sait trop comment, à parler quelques mots de castillan, approchent à genoux sur la dunette. La nuit est tombée, des chandelles placées dans des torchères sur le bastingage, éclairent la scène de leur lumière tremblotante, les étoiles scintillent dans la voûte sombre qui surplombe la mâture. Le capitaine est entouré de ses officiers, des matelots se pressent un peu en arrière. Silencieux, interdits, bouleversés, tous écoutent l'étrange

histoire que conte la princesse et que les interprètes traduisent en cherchant leurs mots.

Il y a longtemps, bien longtemps, dit l'Aztèque, de nombreux navires avaient paru sur la côte du Yucatan, au même endroit où les fils des dieux blancs sont revenus jeter l'ancre, et il en était descendu de grands hommes blonds aux yeux bleus. Les carènes de ces navires brillaient comme des écailles de serpent et ils ressemblaient effectivement à de grands reptiles argentés en approchant lentement de la côte. Ces étrangers portaient des vêtements inconnus et, sur le front, un ornement qui représentait manifestement un serpent enroulé. Or, le serpent est une des divinités les plus anciennement adorées par les Mayas du Yucatan. Aussi avaient-ils cru en voyant ces hommes à peau blanche, porteurs de l'ornement sacré, venus dans des bateaux aux écailles brillantes, qu'ils étaient les fils du Dieu serpent, des dieux eux-mêmes.

L'Aztèque a donné à son récit la forme d'une étrange mélopée. Toujours agenouillée la voilà qui meut rythmiquement son corps en avant et en arrière, comme si elle entendait des tambours lointains. Les Espagnols n'apprendront que trop à connaître ces tambours par la suite, en des nuits d'épouvante. Mais ils ne se doutent encore de rien, jamais encore ils n'ont entendu ces roulements sinistres ni le son strident des trompettes aztèques, jamais encore ils n'ont respiré la fade odeur de sang qui monte des autels mexicains.

La sueur perle au front de la princesse. Toute l'angoisse de la créature, tout son abandon à Dieu, tout son espoir dans la grâce divine s'expriment dans les mouvements suppliants de son corps. Cortez, remué, défait l'agrafe d'or de sa cape, enveloppe la jeune femme de son velours, et la conduit silencieusement dans sa cabine. L'Aztèque sera dès lors, sous le nom fameux de doña Marina, son amie la plus fidèle et la compagne la plus sûre de sa vie triomphale.

Aucun des biographes de Cortez ne rapporte comment s'effectua la rencontre entre le conquistador et la seule femme qu'il paraît avoir réellement aimée au cours de son existence mouvementée. Le récit que nous venons de faire peut ne pas être exact dans tous ses détails, il paraît du moins certain que c'est par doña Marina que le grand Espagnol apprit pour la première fois avec quelle angoisse les Aztèques attendaient sa venue.

La jeune femme commença très certainement par lui rapporter la tradition maya précitée, devenue célèbre sous le nom de « légende de Votan » des indigènes du Yucatan, car, à l'époque où elle vivait, cette légende n'était vieille que de peu de siècles. Les Mayas primitivement installés dans les

forêts vierges du Guatemala étaient venus s'établir dans la presqu'île du Yucatan vers l'an 1000. Quand ils parlaient de navires étrangers qui avaient fait leur apparition devant leur nouveau pays, la tradition devait être relativement jeune. Elle naquit manifestement à l'époque où les Vikings, débarqués au Groenland, entreprirent leurs premiers essais de colonisation en Amérique.

Cette tradition « de Votan » est connue depuis assez longtemps. Elle a été citée pour la dernière fois par l'écrivain américain Anne Terry White dans son livre si intéressant : *Civilisations disparues*. En la lisant, on évoque aussitôt les drakars normands dont la proue se redressait, en forme de tête de dragon et au flanc desquels étaient accrochés les boucliers des guerriers semblables à des écailles de serpent. Et de ces longs bateaux aux formes de reptile descendaient des hommes portant au front des diadèmes ou peut-être de ces fibules qu'aimaient les Germains et qui avaient la forme de serpents enroulés — emblème qui devait, naturellement, attirer particulièrement l'attention des Mayas. Anne Terry White raconte encore que les étrangers blonds, aux yeux bleus, de la légende de Votan, s'installèrent au Yucatan, qu'ils vécurent parmi les Mayas et devinrent leurs chefs et leurs éducateurs. Elle dit encore que de curieux rameaux de cette immigration passèrent dans le Mexique voisin.

Un jour, au XII^e^ ou XIII^e^ siècle de notre ère, parut dans ce Mexique un vieil homme que personne ne connaissait. Il était venu du lointain Orient et se mit à prêcher une religion et des règles morales nouvelles. Sa sagesse était grande, il avait le cœur bon et témoignait à tous la plus grande douceur. Il abhorrait le meurtre et la violence et se bouchait les oreilles quand on parlait de guerre. Il avait la peau blanche et portait une longue barbe — alors que les Indiens, on le sait, sont presque complètement imberbes. On l'appela Quetzalcoatl d'après le quetzal, l'oiseau au brillant plumage. Les habitants lui avaient été longtemps soumis puis s'étaient soulevés contre lui, l'obligeant à regagner son pays, dans le lointain Orient, par-delà la grande mer. Mais avant de disparaître il avait prophétisé que ses frères blancs viendraient un jour faire la conquête du Mexique.

Cette légende, on le comprend, parut extrêmement favorable à Cortez, il ne fit rien pour la démentir. Après son débarquement au Mexique, un des envoyés de Montézuma déclara en voyant les casques des Espagnols que ses ancêtres avaient porté des coiffures semblables à l'époque de Quetzalcoatl et qu'il en existait encore une, suspendue dans le temple du dieu de la guerre. Peut-être le conquistador en vint-il à

penser alors qu'il pouvait avoir eu un lointain prédécesseur blanc. En tout cas les Aztèques nourrissaient la ferme conviction que les Espagnols étaient les fils et les frères du dieu de la lumière, venant de l'Orient.

On ne peut cependant passer sous silence que, dans les légendes indiennes, nées bien longtemps avant l'apparition des Aztèques, Quetzalcoatl n'était pas dépeint sous les traits d'un dieu blanc. L'américaniste allemand Walter Krickeberg, a attiré l'attention sur ce fait dans son livre intitulé : *Contes des Aztèques, des Incas, des Mayas et des Mouiskas*. Il dit :

« Il arrive fréquemment que le zèle religieux ou de fausses interprétations prétendent découvrir des traces de la doctrine chrétienne dans l'histoire ancienne des Indiens et les revêtent arbitrairement de toute sorte de significations chrétiennes... Il faut cependant se garder d'écarter complètement comme des inventions espagnoles, sous prétexte qu'elles présentent quelques caractères chrétiens, certaines traditions, par exemple lorsque des héros d'une civilisation comme Quetzalcoatl, Bochica ou Viracocha sont associés à quelque caractère d'apôtre... Là, le chroniqueur rapporte des traits qui existaient incontestablement dans la tradition primitive et qui dérivent de la nature même du mythe, en se contentant d'y ajouter quelques enjolivements. Les parallèles frappants avec le christianisme ancien qu'on rencontre dans les traditions américaines primitives, répondent pour la plupart à ces coïncidences qui existent également en d'autres domaines entre les civilisations de l'ancien et du nouveau monde et que les recherches futures expliqueront peut-être un jour. »

Ainsi s'exprime Walter Krickeberg que nous avons cité parce que, on le sait, il est l'ennemi de toute chimère. Malgré sa réserve il n'en souligne pas moins que les parallèles « frappants » entre les mythes américains et chrétiens correspondent « au grand nombre de coïncidences » existant entre les civilisations du nouveau et de l'ancien monde. Il met également en garde contre une acceptation sans critique des légendes indiennes que les chroniqueurs nous ont rapportées en leur apportant toutes sortes d' « enjolivements » chrétiens.

Cette remarque s'applique-t-elle également au personnage de Quetzalcoatl? Autrement dit, les Espagnols qui entreprirent, peu après la conquête du Mexique, de raconter les mythes et les légendes de cet étrange pays, lui ont-ils prêté les traits qu'ils attribuaient au Rédempteur en tant que fils de leur époque et de leur patrie? Ont-ils donné au « Sauveur blanc » du Mexique des cheveux et des yeux de couleur foncée parce qu'ils se représentaient ainsi le Christ et les apôtres, en possédaient alors eux-mêmes comme les Espagnols en

possèdent encore aujourd'hui? Ont-ils habillé leur Quetzalcoatl des vêtements traditionnellement portés à l'époque du Christ, c'est-à-dire d'une sorte de chlamyde, ce manteau grec taillé dans une étoffe lourde, se drapant artistement et qui, serré aux hanches d'une manière lâche, retombait en larges plis jusqu'aux pieds?

Absolument pas! Ils nous dépeignent Quetzalcoatl d'une tout autre façon, ce n'est pas un homme aux cheveux et aux yeux foncés, il est blond et ses prunelles sont bleues. N'est-ce pas là quelque chose de singulier? Et il ne porte pas de chlamyde grecque. Il est habillé d'un vêtement courant dans toute l'Europe au début du moyen âge, mais qui avait complètement disparu au temps de la *conquista* et n'était plus porté que par les Wikings du Groenland, descendants de ce Leif l'Heureux qui découvrit l'Amérique vers l'an 1000. Chose remarquable : le tissu de ce vêtement nous est dépeint comme grossier, semblable à de la toile à sac, exactement comme celui que, cinq cents ans plus tard, des archéologues danois ont découvert en dégageant une ferme normande dans le sol éternellement glacé du Groenland.

Mais voyons ce que dit notre source principale au sujet de Quetzalcoatl, la chronique de l'Espagnol Juan de Torquemada, d'après la traduction de Krickeberg :

« Quelques années après la colonisation de la province de Tollan, certaines peuplades vinrent du nord et débarquèrent dans la région de Panuco. Ces gens étaient bien habillés, ils portaient de longs vêtements analogues à ceux des Turcs ou semblables aux soutanes des prêtres. Ces vêtements étaient ouverts par devant, sans capuchon, coupés en rond autour du cou, munis de manches larges et courtes ne tombant pas jusqu'aux coudes. Aujourd'hui encore les indigènes les emploient dans leurs danses quand ils veulent représenter ces peuplades. Ces hommes avancèrent à partir de Panuco sans rencontrer la moindre hostilité et, quand ils parvinrent à Tollan au bout d'un certain temps, y furent très amicalement accueillis parce que c'étaient des hommes expérimentés et habiles, très industrieux et à l'esprit fort inventif. Ils connaissaient le travail de l'or et de l'argent, étaient passés maîtres dans tous les arts, notamment dans celui de la taille des pierres. Ils possédaient des talents étonnants, non seulement dans ce domaine, mais dans d'autres se rapportant plus directement à la subsistance, dans le travail de la terre en particulier. Bref, l'excellence de leur comportement, leurs capacités et leurs talents les firent tellement apprécier partout où ils se rendirent, qu'on leur accorda beaucoup de considération et de grands honneurs...

« Lorsque les nouveaux arrivés constatèrent qu'ils ne pouvaient s'établir à Tollan parce que le pays était déjà trop peuplé, ils continuèrent leur route et s'installèrent à Cholula où ils furent également reçus de façon très amicale ; il y eut même des mariages entre eux et les indigènes, à ce qu'on sait. Ils demeurèrent en ce lieu pendant très longtemps et y firent souche. Incidemmment, on raconte ici l'histoire suivante : quand ces hommes étaient arrivés à Tollan, ils étaient accompagnés d'un personnage remarquable qui était leur chef et les gouvernait. On l'appelle Quetzalcoatl ; ceux de Cholula le vénérèrent plus tard comme un dieu. Il est établi qu'il était d'un aspect fort agréable : *peau blanche, cheveux blonds, barbu, d'une grande prestance.*

« ... On affirme que Quetzalcoatl vécut pendant vingt ans à Cholula et qu'au bout de ce délai il reprit le chemin par lequel il était venu. Il emmena alors quatre jeunes hommes vertueux de cette ville, mais les renvoya ultérieurement de Coatzalcoalco (province éloignée de 150 lieues en direction de la mer) après leur avoir donné d'excellentes leçons et les avoir chargés de porter aux habitants de Cholula le message suivant : il leur fallait savoir que des hommes blancs à longue barbe, semblables à lui-même, viendraient un jour de l'est à travers la mer. Ces hommes, ses frères, deviendraient les maîtres des terres du Mexique. Les Indiens attendirent dès lors la réalisation de cette prophétie et lorsque les Chrétiens arrivèrent, ils virent en eux des dieux, les fils et les frères de Quetzalcoatl, bien que, lorsqu'ils eurent fait plus ample connaissance avec eux et vu la façon dont ils se conduisaient, ils ne pussent plus leur attribuer rien de divin. »

Ce passage de la chronique de Torquemada est digne d'attention. Si ce mythe de Quetzalcoatl était, comme on l'a prétendu, une invention des Espagnols destinée à faciliter la conquête du Mexique et la victoire du christianisme, il faudrait s'étonner de sa maladresse, de sa faible valeur de propagande pour la cause castillane. Quand des vainqueurs, supérieurs du point de vue militaire et culturel, veulent imposer leurs dieux aux peuples soumis par eux, ils présentent évidemment ces dieux comme des images agrandies d'eux-mêmes. Ce n'est pas le cas ici. Bien au contraire ! La description de Quetzalcoatl devait conduire les Aztèques à constater que les Espagnols n'étaient pas blonds et n'avaient pas les yeux bleus, qu'ils différaient grandement du dieu de la lumière, qu'ils ne pouvaient donc être ses fils !

Si les conquistadors n'ont pas dépeint le Messie blanc des Indiens sous leurs propres traits, c'est que celui-ci ne doit pas être d'invention espagnole, le mythe doit forcément

avoir une origine indienne. Une question se pose dès lors : comment les Aztèques pouvaient-ils savoir qu'il existait des hommes aux cheveux blonds et aux yeux bleus? Comment connaissaient-ils des pièces de vêtement que personne ne portait plus en Europe au début du XVI^e siècle, mais qui, incontestablement, avait une provenance occidentale?

En y réfléchissant bien, on est conduit à la conclusion que Quetzalcoatl, le dieu de la lumière, a bien existé, que ce n'est ni une invention espagnole, ni un mythe indien, qu'à une certaine époque, au début du moyen âge, un homme blanc, originaire du monde chrétien, est venu au Mexique en passant par le Yukatan.

II

La tempête souffle du nord-est depuis une semaine, soulevant des vagues écumeuses qui évoquent les crinières argentées des chevaux d'Odin, des montagnes liquides dont les crêtes s'effrangent sous le fouet des rafales. Le ciel est uniformément sombre. Des nuages bas chassent à grande vitesse vers le sud-ouest, de grosses averses s'abattent. Les voiles sont ferlées à l'exception du foc triangulaire, à l'avant. Loin sur l'arrière, le grand panier de pêche utilisé comme ancre flottante danse furieusement sur les vagues.

Ils ont été surpris en revenant d'Irlande en Islande. Un commerce prospère s'est établi avec la verte Erin. Ils ont quitté celle-ci joyeusement. Le patron du bateau se frottait les mains, ses hommes aussi étaient satisfaits à la perspective des jours de liesse. Et ce maudit vent s'était levé pour les faire dériver vers l'ouest depuis déjà toute une semaine. Ils sont assurément déjà très loin de leur route habituelle. Mais où?

La bordée de tribord vient d'être relevée et se dispose à dormir lorsqu'un tumulte se déchaîne à bord. Un long piétinement, puis un cri : « Terre ! Terre ! » Les tribordais se précipitent à leur tour sur le pont. En effet ! Cette bande sombre, sur l'avant, ce ne peut être que la terre !

Mais ce n'est certainement pas l'Islande, sa côte escarpée, ses montagnes cuirassées de glace qu'on aperçoit au-dessus de l'horizon à une si grande distance en mer. C'est quelque autre pays.

Le vent les en rapproche rapidement. Ils distinguent des forêts silencieuses et sombres, à main droite un cap allongé avance dans la mer et, à son abri, l'eau est calme. A droite le

gouvernail ! Encore ! Là, comme ça ! Le bateau, en serrant le vent, s'incline plus fortement, les lames se brisent contre son bordé avec un fracas de tonnerre, soulevant d'énormes gerbes d'embrun qui forment comme une muraille liquide. Aussi aucun des marins n'a-t-il pu remarquer depuis combien de temps monte ce panache de fumée que tous distinguent maintenant, au-dessus des arbres, et qui n'a certainement rien d'accidentel. Il y a donc des hommes dans ces forêts, des hommes qui signalent que quelque chose d'inhabituel se passe sur la mer, qu'un bateau approche, un bateau étranger.

Les voici à l'intérieur de la baie. La houle a diminué. Ils sondent sur l'avant, par prudence. Les marins qui ne sont pas de quart se pressent près du cabestan. Ils ne sont plus qu'à quelques encablures de la petite plage qui borde la forêt. « Mouillez ! » La lourde pierre aux arêtes vives file vers le fond en déroulant sa chaîne à grand bruit. Le bateau casse rapidement son erre, le voici qui évite déjà au vent, le foc est hâtivement hâlé bas.

Nous sommes en l'an 1029 après la naissance de Jésus-Christ.

Gudleif Gudlaugson, propriétaire et capitaine du bateau, marchand islandais, descend à terre. Il comprend aussitôt que l'endroit n'a rien de rassurant, tire son épée et ordonne à ses hommes de demeurer groupés mais l'enfer s'est déjà déchaîné. Des hurlements jaillissent de la brousse à droite et à gauche, une nuée de flèches passent en sifflant au-dessus de leur tête. L'instant d'après ils sont assaillis par quelques centaines de créatures hurlantes.

En un rien de temps les marins sont ligotés, on les emporte un par un à travers la forêt, le long d'étroits sentiers. Le village se trouve dans une clairière. On les attache à des poteaux plantés en demi-cercle. Leurs vainqueurs s'accroupissent à terre pour se concerter, mais la brousse s'ouvre brusquement. Un géant, à la barbe et aux cheveux gris, monté sur un robuste cheval, fait son entrée dans la clairière. Il jette un regard pénétrant sur les captifs, descend de sa monture et se fait rendre compte des événements. Les voix s'élèvent et ce que Gudleif Gudlaugson soupçonnait déjà devient certitude pour lui. Ces gens parlent une sorte d'irlandais, un irlandais étrange, corrompu, assurément très ancien. Gudleif est allé fréquemment à Dublin, il sait que cette langue ne peut être autre chose.

Le vieillard s'approche. Il tire son poignard — une belle arme méridionale, pense encore Gudleif tout en s'attendant à recevoir le coup mortel sans faiblir — se penche, voici les

marins libres, leurs liens coupés, et leur sauveur parle maintenant dans un islandais très pur.

Gudleif Gudlaugson sait désormais où il se trouve et quel est ce chef gigantesque. Il se trouve au Hvitramannaland, le vieillard est Björn Asbrandson, le champion célèbre que Snorri Gode, roi sans couronne de Borgafjord, dans le Westiland, a contraint à l'exil en 999. Cette histoire était donc vraie, pense-t-il. Il existe bien un Björn Asbrandson qui, proscrit, s'est embarqué à Snaefellsnes, alors que le vent soufflait du nord-est, et a disparu sans laisser de traces dans le vaste océan, il ne s'agit pas d'une invention de barde. Kjartan, paysan de Frodo, en Islande, fils de la belle Thurid, est doncbien l'enfant de Björn Asbrandson, comme on l'a toujours murmuré.

Les Islandais sont encore devant leurs poteaux, massant leurs membres endoloris, faisant tous leurs efforts pour manifester le plus grand calme. Le vieux chef les interroge :

— D'où sont-ils originaires? — Ah ! D'Islande ! — De quelle région de l'Islande? — De Borgafjord ! Oui, il connaît. Snorri Gode vit-il toujours? — Non, il est mort depuis longtemps. Mais sa plus jeune sœur, Thurid, vit encore. C'est une femme forte et saine qui commence à prendre de l'âge, mais toujours fort belle. — Ah ! Thurid, oui, Thurid. Mais n'avait-elle pas un fils, s'il s'en souvient bien? — Certainement. Il s'appelle Kjartan, il est fermier à Frodo, un homme robuste, puissant et riche.

Le vieillard regarde les prisonniers d'un air pensif. D'un geste discret qui va au cœur de Gudleif, il attire le marchand islandais à l'écart, défait un bracelet d'or de son poignet : « Voici pour Thurid ! » et détache son glaive de sa ceinture : « Pour Kjartan ! » Puis il ajoute qu'il ne faut pas le rechercher. « Le pays est très grand, mais il possède peu de ports, et la mort y guette partout les étrangers. »

Les Islandais embarquent de l'eau. On leur apporte du gibier et du bois pour faire du feu, puis on les presse de partir. Au premier vent favorable ils hissent leurs voiles. La fin de l'été les retrouve dans leur pays...

Tel est le récit des vieilles chroniques, tel que l'a rapporté Rudolf Cronau dans sa grande histoire de la découverte de l'Amérique. Nous l'avons cité tel que le donnent les sources bien qu'il comporte certaines contradictions. Mais Gudleif Gudlaugson est indiscutablement un personnage historique. Les sagas islandaises l'ont peut-être un peu trop célébré, les faits n'en sont pas moins établis. Car ce Hvitramannaland énigmatique n'est pas le fruit de l'imagination de quelque moine, et plusieurs anciens témoins scandinaves sont garants de son existence.

Ces témoins rapportent même que Björn Asbrandson ne fut pas le premier à parvenir au Hvitramannaland. Un marin islandais, originaire de Reykjanes, Ari Marsson, aurait été poussé par le vent vers ce pays en 982, avant qu'il fût question en Scandinavie de l'existence d'une terre quelconque à l'ouest de l'océan. On ne sait rien de plus. Cette tradition ne peut, elle non plus, être considérée comme une simple légende. En tout cas, Hrafn, qui l'a rapportée, est un personnage bien connu. C'était un marchand islandais qui vivait au début du XI^e siècle, qui effectua de fréquents voyages commerciaux en Islande et fut, de ce fait, surnommé le « marin de Limerick ». Voici ce qu'il dit de son compatriote Ari :

« Ari fut déporté par le vent vers la terre des hommes blancs que certains appellent aussi Grande-Irlande. Elle se trouve à l'ouest, au Vinland-le-Bon, à six jours de traversée de l'Irlande. Ari ne put plus en revenir et il fut baptisé. »

C'est ce qu'on lit dans le *Landnamabok*, une des plus anciennes chroniques islandaises. Si les faits sont exacts on peut supposer que le Hvitramannaland, ce singulier « pays des visages pâles », fut une colonie irlandaise établie pendant très longtemps en Amérique du Nord, et que le nom de « Grande-Irlande » a été correctement transmis.

Hvitramannaland, pays des visages pâles, terre des hommes blancs. Aucun blanc n'aurait eu l'idée d'appeler ainsi la région dans laquelle il vivait. Quand les Normands découvrirent ultérieurement l'Amérique, en tout cas, ce n'est pas ce nom qu'ils lui attribuèrent, mais celui de Vinland, pays du vin, d'après les pieds de vigne qui existaient en grand nombre dans les régions plus méridionales. L'appellation de « pays des visages pâles » ne peut logiquement avoir été donnée que par les habitants américains au visage coloré, exactement comme les Indiens des grandes prairies baptisèrent du même nom les hommes blancs qui vinrent de l'Est, par l'océan, pour les chasser de leurs territoires.

Nous possédons effectivement une très vieille indication, d'où il ressort avec netteté que l'appellation de « pays des visages pâles » doit effectivement être attribuée aux autochtones américains. Quand le marchand islandais Thorfin Karlsefni entreprit vers 1010 de s'établir au Massachusetts, le Vinland des Vikings, ses gens et lui rencontrèrent un jour deux jeunes Indiens, aux dires desquels :

« Il existait de l'autre côté de leurs territoires un pays où les gens portaient des vêtements blancs, parlaient fort, et portaient devant eux des perches au haut desquelles étaient fixées des étoffes. Ce devait être, pensèrent les gens, le Hvi-

tramannaland, le pays des hommes blancs, qu'on appelle aussi Grande-Irlande. »

Il faut avouer que ce sont là des déclarations bien singulières, d'autant plus étonnantes qu'elles sont indiscutablement indépendantes les unes des autres. Elles parlent toutes d'un pays situé très loin à l'ouest de l'océan et appelé Hvitramannaland ou Grande-Irlande, noms qui lui étaient également donnés par les autochtones. C'est la preuve manifeste qu'elles correspondent, comme nous l'avons dit, à des faits réels. Il faut aussi remarquer que les Indiens en renseignant Thorfin Karlsefni avaient indiqué pour signes caractéristiques des hommes blancs du Hvitramannaland, qu'ils portaient des vêtements blancs, parlaient ou chantaient fort, et portaient des perches au haut desquelles pendaient des étoffes. Il ne peut s'agir que d'une procession où les participants vêtus de blanc chantaient des cantiques et portaient des bannières religieuses, fait qui avait frappé les indigènes au point de considérer ces faits comme caractéristiques des habitants du pays des visages pâles. Un récit aussi naïf ne peut manifestement provenir d'un Européen quand il s'agit d'une cérémonie chrétienne aussi courante. Seul un indigène peut l'avoir fait.

Cette conclusion ne repose évidemment que sur des indices, mais il est impossible d'écarter la probabilité qu'une colonie d'hommes blancs ait existé parmi des indigènes à peau foncée, sur le sol du Nouveau Monde, peut-être même au sud du futur Vinland des Vikings. Alexandre de Humboldt a précisé avec assez d'assurance, il y a environ un siècle, que ce « pays des visages pâles » se trouvait en Floride. La chose ne peut être prouvée, mais elle est très vraisemblable, car il surgit constamment de nouvelles indications selon lesquelles la Floride a dû connaître très anciennement une colonisation non-indienne. Le géographe américain J. Johnston déclarait encore en 1819 qu'une vieille tradition courante en Floride et en Caroline du Sud au milieu du XVIII^e^ siècle, voulait que des colons blancs, possédant des armes et des instruments de fer, avaient jadis habité ces régions. Dans son livre *Astronomie des Germains*, publié il y a quelques années, O. S. Reuter apporte des arguments convaincants pour montrer que les Normands, au cours de leurs voyages d'exploration, descendirent le long des côtes du Nouveau Monde jusqu'à la Floride.

Si tel fut bien le cas — et la légende « de Votan » des Mayas rend le fait encore plus probable — il devient plus facile de retrouver la trace de ces messages chrétiens dont on semble trouver des éléments dans l'ancienne mythologie américaine, comme nous l'avons dit. La distance n'était pas grande de la Floride à Cuba, ni de Cuba au Yucatan et au Mexique. Des

hommes originaires du nord de l'Europe sont-ils réellement parvenus jusqu'en Amérique centrale? On ne peut, pour le moment, ni le démontrer, ni l'exclure. Lorsque les vieilles sources espagnoles signalent que les Mayas possédaient, justement au Yucatan, un dogme analogue à celui de la Trinité et que, d'après les Aztèques, Quetzalcoatl était venu du Yucatan au Mexique, cela donne à réfléchir.

L'indication contenue dans le *Landnamabok* islandais sur le voyage du Viking Ari au Hvitramannaland, fait penser que cette colonie européenne devait exister bien avant 982 et que les Irlandais ont joué un certain rôle dans toute cette affaire. De nombreuses traditions populaires d'Irlande le confirment en parlant de terres extraordinairement fertiles situées au-delà de l'océan. Au centre de toutes ces traditions se trouve la légende du voyage de saint Brandan qu'une voix divine somma un jour d'abandonner tous ses biens pour aller porter la parole de Dieu dans un grand pays inconnu de l'autre côté de la mer. Brandan obéit et après une longue et périlleuse traversée aborda à une rive où la vigne sauvage poussait si merveilleusement que « tous les rameaux tombaient jusqu'au sol sous le poids des grappes ». Les Vikings nous ont également confirmé que la vigne sauvage poussait en abondance sur le sol du nouveau continent, d'où le nom de Vinland qu'ils lui donnèrent. Comme la vigne ne pousse nulle part au nord de l'Irlande, la mention ne peut se rapporter qu'à une région du Nouveau Monde effectivement atteinte.

Saint Brandan est lui aussi un personnage historique. Il vécut au VI^e^ siècle de notre ère. On peut cependant douter qu'il ait beaucoup voyagé sur mer personnellement. Manifestement il fut seulement le point autour duquel, pour une raison qui nous est inconnue, se cristallisèrent les innombrables récits de traversées maritimes qui circulaient parmi le peuple irlandais. La relation de ses prétendus voyages : *Navigatio Sancti Brandani*, constitue une accumulation de fables hautes en couleurs qui doivent cependant contenir un fond de vérité historique. Il est parfaitement possible que la légende de saint Brandan reflète le souvenir de la prise de possession du Hvitramannaland par des hommes blancs qu'on ne peut identifier avec plus de précision. Les récits de mer ayant eu cours dans la verte Érin parlant constamment d'épais bancs de brume, d'îles habitées par les oiseaux et couvertes de leurs œufs, situées à l'ouest de l'océan, il est permis de conclure qu'il s'agit de régions s'étendant entre le courant du Labrador et le Gulf-Stream pouvant avoir été atteintes par des marins irlandais.

Il ne faut pas oublier que chez d'autres peuples celtiques,

comme les Bretons et les Gallois, de nombreuses légendes parlent aussi d'un grand pays s'étendant fort loin à l'ouest, par-delà l'océan. Cette tradition était si forte qu'en 1480 encore une expédition partit de Bristol pour retrouver ce lointain continent. On se basait sur les renseignements contenus dans deux vieux manuscrits des abbayes de Stratford et de Conway. On y lisait que Madoc, roi des Galles du Nord, avait conduit une grande expédition en l'an 1170. Après avoir doublé l'Irlande par le sud, ses nombreux compagnons et lui avaient découvert un vaste pays de l'autre côté de la mer occidentale. Il y avait laissé, affirmaient les documents, 120 colons. Madoc lui-même était revenu au pays de Galles pour en recruter d'autres, puis il avait repris la mer avec dix navires emportant plusieurs centaines d'hommes. A partir de ce moment on n'avait plus jamais entendu parler de lui ni de ses compagnons. Cette absence de nouvelles n'exclut naturellement pas que Madoc ait une seconde fois atteint son but. Un franchissement de l'océan n'était nullement impossible à cette époque comme le démontrent les traversées des Normands effectuées 150 ans plus tôt.

Il convient de remarquer que ces rapports entre l'Ancien et le Nouveau Monde paraissent avoir abouti à un certain mélange des sangs. Incontestablement il existe en de nombreux endroits de l'Amérique des Indiens blancs que les découvreurs européens n'ont cessé de signaler en déclarant : « Ce ne sont pas des Indiens. » Toutefois, il est certain que la gamme des colorations pigmentaires est très étendue chez les indigènes américains. A côté de peaux nettement rougeâtres on en trouve qui ont une teinte jaune clair ou bronzée et les Dakota, les Menomini et les Zuñi sont presque blancs malgré des traits complètement indiens. A côté de ces « presque blancs » mais de nette origine indienne, il existe des populations possédant l'aspect européen : peau blanche, cheveux clairs, yeux bleus, forme du visage non américaine. Les chroniques des conquérants espagnols parlent des Indiens blancs du Venezuela qu'on rencontre encore aujourd'hui et les conquistadors connaissaient également les Boroanos du Rio Impérial, au Chili, qu'ils appelèrent « Indiens blancs ».

Des tribus à peau blanche existent également en Amérique du Nord. On croit en particulier que les Tuscarora proviennent d'un très ancien croisement avec du sang européen. Alexandre de Humboldt avait déjà attiré l'attention sur « la nation des Tuscarora à peau blanche et fréquemment aux yeux bleus ». Depuis on s'est plus spécialement occupé de la tribu des Mandans qui habitent le cours supérieur du Mississippi et qui donnent lieu aux observations les plus curieuses. Ils sont

dispersés sur toute la surface des États du Dakota, du Wisconsin et du Minnesota. Leurs territoires ne furent atteints qu'au milieu du siècle dernier par les fermiers blancs qui essaimaient vers l'ouest, la tribu venait d'être quasi anéantie par une épidémie de variole. Mais, environ 250 ans auparavant, les hardis coureurs des bois français qui commençaient à cette époque à s'enfoncer dans les énormes forêts en partant de Montréal et de Québec, avaient eu vent de l'existence, à un millier de milles plus à l'ouest, d'une tribu de Blancs. Champlain, le premier grand explorateur de ces régions, en parla dès 1615. En 1630, Jean Nicolet, autre coureur des bois réputé, embarqua un costume de cour chinois à l'avant de son canoë indien dans l'intention de le revêtir quand il parviendrait, plus à l'ouest, chez les « Blancs » qui ne pouvaient être que des Chinois et qui ne devaient pas être établis très loin du pays du grand khan. Deux ans plus tard, le père jésuite Lejeune, à Québec, notait dans son Journal les déclarations d'un Algonkin selon lesquelles, très loin à l'ouest, vivait une grande tribu indienne habitant dans des villes dont la description ressemblait à celle des cités européennes.

En 1738, sur la foi de ces bruits et dans le dessein principal d'atteindre le Pacifique, le gouverneur du Canada chargea le commerçant en fourrures et explorateur de la Verandrye, né au Canada, de monter une expédition pour trouver ce peuple remarquable. De la Verandrye fut le premier Blanc à connaître les Mandans et ses constatations étaient bien propres à causer une certaine sensation. Ces Mandans différaient tellement des autres tribus par leurs us et coutumes, par leur constitution et par leur aspect physique qu'on était conduit à leur attribuer une origine non indienne. Contrairement à la plupart des Peaux-Rouges qui avaient fui devant les Blancs pour redevenir nomades, ils étaient demeurés sédentaires et agriculteurs. Ils habitaient non seulement de nombreux villages solidement construits mais aussi, semblait-il, quelques grandes villes bien fortifiées. Un cinquième environ des membres de ce peuple étrange avaient la peau blanche et les yeux bleus. Les cheveux blonds n'étaient pas rares et presque tous les Mandans différaient du type indien courant par les traits du visage.

Les renseignements à leur sujet proviennent de sources très diverses. Nous en citons quelques-uns ci-dessous. Les plus dignes d'intérêt proviennent de George Catlin, explorateur et peintre des Indiens, qui étudia de près les Mandans au début du XIX^{e} siècle. Voici les plus importantes de ses observations :

« Les Mandans constituent un peuple extrêmement inté-

ressant et attachant. Ils se distinguent par leur aspect et par leurs coutumes de toutes les tribus que j'ai connues jusqu'ici. Ils ne sont pas nombreux et, par conséquent, ne se trouvent pas en mesure de livrer des batailles rangées aux Sioux et aux autres tribus nomades aux effectifs décuples des leurs. Aussi ont-ils construit un village fort habilement fortifié pour assurer leur sécurité, et atteint une dextérité dans les arts manuels que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs. Par le raffinement des coutumes — si le mot peut être employé en ce qui concerne les Indiens — ils sont très en avance sur tous les autres. Les trafiquants de fourrures et les voyageurs qui les ont visités parlent toujours, à juste titre, des Mandans courtois et amicaux.

« Leur aisance et leur élégance très particulières, la diversité de la coloration de leur visage, de leurs cheveux, de leurs yeux, les particularités de leur langage, leurs us et coutumes singuliers et inexplicables, constituent un ensemble de faits si frappants que j'en suis convaincu, ils ont une autre origine que les autres Indiens de l'Amérique du Nord, ou représentent un croisement des indigènes avec une autre race. Leur aspect physique, indépendamment de leurs mœurs et usages, suffit pour les classer à part.

« Dans un village mandan l'étranger est tellement frappé par la diversité de la coloration des visages et des chevelures, qu'il incline aussitôt à s'écrier : « Mais ce ne sont pas des Indiens ! »

« Beaucoup de membres de ce peuple ont la peau aussi claire que des métis indiens. Parmi les femmes, notamment, on en voit beaucoup qui ont la peau presque complètement blanche, un visage parfaitement régulier, des yeux clairs, gris ou bleus, et une expression extrêmement douce. »

En 1850, quelques années après Catlin, le Dr Mitchell, directeur des « Indian Affairs », déclarait :

« Autant que j'ai pu le constater les Mandans diffèrent de tous les autres Indiens de l'Amérique du Nord, et je connais fort bien la plupart des tribus existantes. Ils s'en distinguent non seulement par leur langue et leurs coutumes mais aussi par des particularités physiques. Beaucoup d'entre eux ont des cheveux tirant sur le roux et des yeux brun clair ou bleus. »

L'explorateur de la Verendrye dont nous avons parlé plus haut, soulignait dans son Journal à l'occasion de sa visite aux Mandans :

« ... Dans cette tribu la peau est tantôt blanche, tantôt rouge. Les femmes sont fort jolies, notamment les blanches qui ont des cheveux blonds vraiment magnifiques. Hommes

et femmes sont très actifs et travaillent volontiers. Ils possèdent de grandes maisons spacieuses divisées en plusieurs pièces par des cloisons de planches épaisses. Rien n'est laissé à l'abandon, tous les objets sont ramassés dans de grands sacs suspendus à des poteaux... Les hommes sont grands, robustes et courageux. Ils sont très diligents et possèdent des traits agréables. Leurs femmes n'ont pas du tout l'air d'Indiennes... »

Il faut avouer que toutes ces indications sont extrêmement curieuses. D'autre part la mythologie des Mandans déclare expressément que l'ancêtre de la race aurait été un homme blanc, venu dans une pirogue à une époque très lointaine. Bien longtemps avant qu'ils fussent atteints par les premiers missionnaires, ils parlaient, semble-t-il, d'un Dieu bienveillant et doux, de sa mort en sacrifice, de sa conception immaculée, d'un miracle paraissant correspondre à la multiplication des pains, d'une mère commune à tous les hommes qui aurait péché, d'un déluge, de l'arche, de la colombe portant dans son bec un rameau d'olivier ; ils croyaient à un diable qui s'efforçait de conquérir le monde et d'asservir les hommes. Ces constatations ne pouvaient manquer de produire une certaine sensation et de conduire les connaisseurs des Indiens à la conclusion que les Mandans provenaient d'un métissage avec des Européens. Catlin a lui-même exprimé cette opinion et suggéré que les Mandans étaient peut-être des descendants du chef irlandais Madoc dont nous avons parlé plus haut. Il dit à ce sujet :

« Les us et coutumes singuliers des Mandans, non moins que leur aspect physique, constituent à mon avis une preuve irréfutable qu'ils proviennent d'un croisement entre une race civilisée et les Indiens. Faut-il les considérer comme les descendants de la colonie gaélique des compagnons de Madoc? L'histoire nous apprend que celui-ci partit avec dix navires pour aller occuper une terre découverte par lui à l'ouest de l'océan. On suit son voyage jusqu'à l'embouchure du Mississippi ou à la côte de la Floride mais son sort ultérieur paraît entouré de ténèbres impénétrables. Je ne vois pas pourquoi on ne formulerait pas l'hypothèse selon laquelle ces colons auraient remonté le Mississippi et ensuite l'Ohio, rivière large et tranquille, avec leurs dix navires ou ce qu'il en subsistait, pour s'installer ultérieurement dans une contrée qui leur parut fertile. Ils y auraient pratiqué l'agriculture et connu la prospérité jusqu'à ce que des peuplades sauvages jalouses les aient attaqués et assiégés. Pour se protéger contre ces assauts, ils construisirent ces nombreux ouvrages de fortification, provenant manifestement d'hommes civilisés, dont

les ruines se voient encore au bord de l'Ohio et de la Muskingum, et où ils furent finalement exterminés. Seuls les descendants de mariages contractés avec des Indiennes furent épargnés. Ils constituèrent une petite tribu qui s'installa sur les bords du Missouri. Comme ils se trouvaient sur le territoire de leurs puissants ennemis, ils furent contraints de changer plusieurs fois de lieu de résidence et remontèrent le fleuve pour parvenir à l'endroit où je les ai découverts avec tous les caractères à peu près inexplicables dont j'ai parlé et qui demeurent inconciliables avec ceux des autres Indiens de l'Amérique du Nord. »

Ces déclarations de Catlin au sujet des rapports entre les Mandans et les compagnons du roi Madoc ne constituent, on le comprend bien, que des suppositions. On peut cependant admettre que ses indications sur les migrations des Mandans jusqu'au Missouri ont un caractère moins hypothétique — ce qui ne simplifie pas le problème. Entre temps, on a déterminé avec une probabilité touchant à la certitude, que 130 ans avant l'arrivée de Christophe Colomb, des Européens ont effectivement vécu sur les territoires habités par les Mandans, à 1 500 kilomètres de la côte atlantique. Ce n'étaient pas des Irlandais, mais des Vikings. Mais il ne s'agissait que d'une poignée d'hommes, biologiquement incapables d'européaniser tout une tribu indienne. Si les Mandans présentaient encore en 1750 les signes manifestes d'un héritage d'hommes blancs — le fait indiscutable est que ces Indiens différaient d'une façon extrêmement frappante de tous les autres — il ne pouvait s'agir d'un contact relativement fugitif avec ces Blancs. Que s'est-il passé jadis au cœur de l'Amérique du Nord? Quelle grandiose aventure? Quelle tragédie? Nous l'ignorons.

Beaucoup de savants, il ne faut pas le dissimuler, estiment que la théorie selon laquelle des rapports de culture auraient jadis existé entre l'Ancien et le Nouveau Monde, repose sur des bases extrêmement fragiles. Leur principale objection peut se résumer par cette question : pourquoi ces prétendus immigrants blancs auraient-ils apporté leurs dieux, mais pas la connaissance de la roue? L'Amérique précolombienne a ignoré la roue. A la vérité, les Indiens habitèrent en grande partie la forêt vierge, la haute montagne ou les marais, mais ils habitèrent aussi d'immenses steppes où la roue et la voiture eussent rendu les plus grands services si elles avaient été connues. Des immigrants blancs en auraient fatalement apporté la connaissance ; c'est là un fait absolument inexplicable.

L'argument paraît péremptoire au premier abord. Il n'est

cependant pas probant parce que les peuples de l'Islam sont demeurés également très longtemps sans faire usage de la roue et de la voiture bien qu'ils fussent en contact étroit et permanent avec l'Occident. Encore aujourd'hui ils se servent plus volontiers de montures et de bêtes de somme. Il faut ajouter que l'hypothèse selon laquelle les anciens peuples américains n'auraient pas connu la roue, est manifestement fausse. Les Indiens en ont si bien connu le principe qu'ils ont construit des jouets avec des roues. De récentes découvertes effectuées au Mexique, dont parle la *Natural History Magazine*, New-York (numéro d'octobre 1950), le démontrent clairement. Cependant, ni les Toltèques, ni les Aztèques, ni les Chimus, ni les Incas, ne semblent effectivement avoir connu la voiture ni le chariot. Il faut toutefois ajouter qu'ils manquaient d'animaux de trait. Il n'existait pas de chevaux dans l'Amérique précolombienne, comme on sait, et, ne pouvant résoudre le problème de la traction, on conserva naturellement l'antique moyen de transport constitué par les litières et les chaises à porteurs — d'autant plus que l'utilisation de voitures présupposait l'existence ou la construction de routes.

Nous le répétons : l'affirmation que les Indiens n'ont pas connu la roue et qu'il ne peut donc être question d'une arrivée des hommes blancs dans le Nouveau Monde avant Christophe Colomb, est devenue insoutenable. Les Indiens ont certainement connu la roue, mais, manifestement, ils n'en ont pas fait un usage aussi étendu que nous. Le fait peut nous demeurer incompréhensible, mais l'Histoire présente bien d'autres lacunes du même genre. Les Égyptiens et les Phéniciens, par exemple, possédaient plusieurs millénaires avant la naissance du Christ, une connaissance si poussée de la fabrication du verre qu'ils produisaient déjà de véritables objets d'art. Les Grecs qui se trouvaient pourtant en contact très étroit avec ces deux peuples, n'ont pas fait usage du verre. Ils ne s'y sont pas intéressés, sans que nous puissions en deviner la raison. Si nous ne connaissions pas de source certaine les rapports étendus que les Grecs ont eus avec les Égyptiens et les Phéniciens, le fait qu'ils n'ont pas utilisé le verre nous autoriserait à nier ces rapports. Ils ont certainement eu connaissance de ses procédés de fabrication. Les Romains nous fournissent une constatation analogue. Les Étrusques, leurs prédécesseurs et voisins, étaient des marins remarquables. En dépit des intermariages très nombreux, de l'adoption des dieux étrusques et de toute sorte d'instruments de la vie courante, les habitants de la ville du Tibre sont demeurés pendant un temps extrêmement long dans l'ignorance des

connaissances maritimes des Étrusques et étrangers à la mer. Voilà encore une « lacune » difficilement explicable !

Ce sont là des faits qu'il faut accepter sans les comprendre. Aussi l'objection d'après laquelle des hommes blancs n'ont pu s'installer au Nouveau Monde parce que les Indiens n'ont pas employé la roue, n'est-elle pas concluante. Car même à l'endroit où, indiscutablement, s'est trouvée une colonie européenne, bien avant Colomb, où se sont élevées des maisons en pierre et un grand temple, où l'on a très certainement employé des voitures pour le transport du bois, des pierres, etc., même là, on ignore si les Indiens qui assistèrent à ces travaux, qui y participèrent même souvent, ont fait usage de leur côté de cette découverte de la voiture. Par contre, ces Indiens ont donné des noms européens à leurs enfants pendant trois cents ans. Les voyageurs blancs furent extrêmement surpris, par la suite, d'entendre appeler « Magnus » de jeunes Indiens dans des régions de la côte orientale d'Amérique où, manifestement, aucun Blanc n'avait encore mis le pied. Mais nous aurons à reparler de ce fait.

III

Pedro de Candia descendit de sa barque : taille gigantesque, épaules puissantes, casque et cuirasse fraîchement polis étincelant au soleil, arquebuse au poing, épée à deux mains au côté. Les caravelles de Pizarre sont mouillées à quelques encâblures : le flanc tourné vers la terre, sabords ouverts, pièces chargées, les canonniers derrière elles tenant à la main leurs mèches allumées. En cas de besoin, Pedro de Candia disposera de tout l'appui d'artillerie qu'un conquistador pouvait désirer en l'an de grâce 1527.

Mais le besoin ne se fait pas sentir. Bien au contraire, Pedro de Candia, Crétois d'origine, mais chevalier de S. M. Très Catholique le roi d'Espagne, constate la vérité de ce qu'a déclaré son camarade Alonso de Molina qui a été le premier Espagnol, la veille, à fouler du pied le sol de l'empire sacré de l'Inca. Tumbez, riche port du Birù, le pays des merveilles, est ouvert aux Castillans. Ses habitants se prosternent dans la poussière comme si Dieu lui-même leur était apparu. Cela finit par être assommant, pense Pedro, et bien injustifié, car il n'est qu'un petit lieutenant dans l'armada de flibustiers de ce douteux seigneur Pizarre.

Il avance à travers une double rangée d'hommes prosternés à ses pieds et qui murmurent : « Viracocha, Viracocha. »

Pedro de Candia n'a pas la moindre idée de ce que ce mot peut signifier. Il éprouve un sentiment de gêne, d'irritation, d'inquiétude et, comme il est encore très jeune, il épaule soudain son arquebuse et tire un coup en l'air.

La foule, mortellement effrayée, se courbe encore plus profondément : « Illa Tiki, Illa Tiki ! (le Dieu de l'éclair !) » se répète-t-elle.

L'embarras de Predo de Candia ne cesse de croître. Il ignore que ces hommes bruns le prennent effectivement pour un Dieu vivant, que depuis des mois des comètes couleur de sang sillonnent le ciel nocturne au-dessus de l'empire de l'Inca, que la terre s'est fendue, ouvrant des failles épouvantablement béantes, dévoilant un brasier intérieur. Il ne sait pas que les observateurs du vol des oiseaux ont fait les prophéties les plus sinistres, que la lune a paru à l'horizon entourée d'un triple anneau, signe infaillible que la fin du monde est proche.

« Viracocha, Illa Tiki ! » Dans cette foule angoissée chacun se souvient que l'année précédente 4 000 hommes et femmes, serviteurs de l'Inca Huayna Capac, rappelé parmi les dieux, se sont jetés volontairement dans les flammes de son bûcher funéraire afin de mourir parce que Viracocha, assoiffé de vengeance, terrible, était à la frontière du pays.

Viracocha ! Aujourd'hui encore le mot signifie « seigneur » au Pérou, en Bolivie et dans l'Équateur. Pratiquement il s'applique à tous les Blancs. Aujourd'hui encore ceux-ci demeurent les fils et le peuple de Viracocha, le Tout-Puissant.

Qu'est-ce donc, que Viracocha?

C'est le mythe d'un dieu très, très ancien, que les Incas trouvèrent quand ils arrivèrent eux-mêmes au Pérou. Sans doute pourrait-on traduire le nom par : « L'homme sacré de la mer, » mais on ne saurait l'affirmer. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les Incas, quand ils découvrirent l'immense cité de Tiahuanaco, au bord du lac Titicaca, et surtout les temples grandioses de Pachacamac, en dessous de Lima, prétendument construits par Viracocha et ses suivants, baptisèrent ce dieu étranger des noms de Kon-Tiki, l'Éternel, et de Pachayachachi, créateur et maître du monde.

D'après leurs traditions, Viracocha aurait été un vieil homme barbu inconnu qui portait une croix et l'aurait dressée sur une hauteur. Il avait prêché, pleuré sur les péchés du monde, puis aurait fait, rapporte le chroniqueur indien Pachacuti, quelque chose de tout à fait extraordinaire : il aurait versé de l'eau sur la tête d'un des princes de ses disciples, pour le baptiser.

Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, aurait également été

fondée par Viracocha, de même que les célèbres temples de l'île du Soleil, sur le Titicaca. Là se serait trouvée la résidence principale du saint blanc. Là il aurait été attaqué et vaincu par le roi Cari du Coquimbotal. Là auraient été sacrifiés aux dieux les hommes blancs de Viracocha, tandis que les femmes et les enfants conservaient la vie sauve. C'est de là que le dieu blanc, avec certains de ses plus proches disciples, s'enfuit vers l'océan occidental. Il avait adressé un dernier sermon au monde et à ses créatures et parlé des événements futurs. Des faux prophètes paraîtraient, mais il ne faudrait pas leur prêter l'oreille. Quand le temps viendrait il enverrait lui-même des messagers : « Des hommes blancs, barbus ! » Puis Kon-Tiki avait « étalé son manteau sur la mer, » s'y était embarqué avec les siens et avait disparu.

Voici de nouveau une histoire bien étrange ! On pourrait la considérer uniquement comme une légende, sans aucun fait historique à la base, si nous ne savions pas que les premiers Espagnols débarquant au Pérou en 1527, furent salués de ce nom de « Viracocha » avec une terreur respectueuse. Comme Siegfried Huber l'a souligné dans son livre si intéressant, *Dans l'empire des Incas*, il est « tout à fait inexplicable, s'il ne s'agit pas d'une tradition, que des hommes blancs et barbus aient été connus dans l'antiquité et que leur retour ait été attendu ». Le mythe de Viracocha n'est donc certainement pas une invention des prêtres indiens ou espagnols et c'est lui qui donne sa signification au remarquable testament politique de Huayna Capac le Grand, dernier Inca qui régna avant l'arrivée des Espagnols, de même qu'à la célèbre abdication de Montezuma, empereur du Mexique, dont parlent les chroniqueurs castillans. De même que l'Aztèque, l'Inca remettait ses pouvoirs entre les mains des hommes blancs inconnus qui avaient fait leur apparition sur les côtes de l'immense empire théocratique américain. Étendu sur son lit de mort il fit appeler les chefs des aylus qui constituaient la classe dirigeante, et leur déclara :

« Il y a de nombreuses années, notre père le Soleil m'a révélé qu'après le gouvernement de douze de ses enfants royaux un peuple étranger viendrait, qu'on n'aurait jamais vu dans ces régions, qui soumettrait ce royaume et de nombreux autres. Je suppose qu'il s'agit des hommes qu'on a aperçus récemment devant nos côtes. Ce doit être une race puissante, qui nous est supérieure en tout. Nous savons que le douzième règne des Incas s'achève avec le mien. C'est pourquoi je vous dis : peu d'années après mon retour auprès de notre père ce peuple fort se présentera pour remplir les prophéties de notre père le Soleil, il soumettra notre royaume. Je vous ordonne

de lui obéir et de le servir, car il vous est supérieur en tout, parce que ses lois sont meilleures que les nôtres, ses armes puis puissantes et invincibles.

« Que la paix soit avec vous... je retourne maintenant vers mon père le Soleil qui me rappelle auprès de lui. »

Les Espagnols furent doublement stupéfaits, on le conçoit, en trouvant également en Amérique du Sud, des prophéties annonçant la venue d'hommes blancs et barbus. Ils apprirent encore qu'il existait chez les Incas une confession auriculaire, reçue par les prêtres sous le sceau du plus grand secret, et qui, exactement comme en Europe, comportait des pénitences et une absolution. Ils furent également frappés de découvrir le symbole de la Trinité devant les autels péruviens : les images du « Soleil maître », du « Fils du Soleil » et du « Frère du Soleil », symbole présentant de nombreuses analogies avec la Trinité chrétienne. Ils furent surpris de constater qu'il existait aussi des ordres religieux se soumettant à des mortifications sanglantes et à des jeûnes très durs, revenant à date fixe, ainsi que des ermites vivant dans la méditation et la prière en des lieux effroyablement solitaires. Mais ce qui les étonna sans doute le plus fut de rencontrer parmi les membres de la haute noblesse tant de gens à peau blanche et à cheveux blonds. Les « coyas », ou « femmes aimées », c'est-à-dire les épouses des nobles incas, ressemblaient très fréquemment à des Européennes. Dans sa *Relacion del descubrimiento y conquista del Perú*, Pedro Pizarro, cousin du conquérant, nous, a exprimé la stupeur qu'il en éprouva. Ces princesses, dit-il sont majestueuses et très belles. Elles se tiennent elles-mêmes pour bien faites ce qui est effectivement la vérité. « Ces gens sont blonds comme les blés, poursuit Pedro Pizarro. Certaines dames et certains seigneurs sont même plus blancs que les Espagnols. J'ai vu des enfants d'une blancheur extrêmement rare. Les Indiens disent que ce sont des enfants des « idolos », des dieux. »

L'américanisme ancien, particulièrement attaché à souligner les caractères indiscutablement mongols des Indiens, n'accorda qu'une croyance très réduite à ces déclarations étonnantes du cousin du conquistador, et, sentimentalement, on ne peut guère lui en vouloir. Les squaws, d'après toutes les autres descriptions, n'offrent pas un spectacle bien enchanteur. Mais ou bien on avait des idées très différentes des nôtres sur la beauté féminine à la cour de Charles-Quint et de Philippe II, ce qui serait bien étonnant, voire incompréhensible si l'on se réfère à la peinture espagnole contemporaine, ou bien les déclarations de Pizarro relatives aux « coyas » reposent sur un fonds de vérité et doivent être prises en considération.

En tout cas les orgueilleux Grands d'Espagne n'hésitèrent pas à épouser de très nombreuses princesses incas blondes et à les présenter à la cour de Castille sur le même pied que les dames de la plus haute noblesse. Deux générations plus tard, en 567, ils appuyèrent auprès de la couronne une demande d'exemption d'impôts signée par 567 représentants des vieilles familles incas. Ces faits parlent d'eux-mêmes et dans le même sens que Pedro Pizarro.

Les prêtres et religieux espagnols qui se rendirent au Pérou et qui connaissaient bien le latin, firent eux aussi des observations linguistiques qui les étonnèrent. Le *capac* des Indiens correspondait par le sens et la phonétique au *caput* des Latins : tête, chef. *Sumus*, le meilleur, équivalait semblablement à *suma*. *Unda* qui signifie la vague, le flot, avait pour doublet le mot inca *uno*. Ceux des religieux qui connaissaient l'histoire des Goths, maîtres pendant une époque de la marche ibérique, ne pouvaient manquer de remarquer que le mot inca *marca* (limites, frontières), répondait au mot germanique *mark* et que le *Hailla* sonore par lequel les guerriers péruviens saluaient leurs supérieurs avait sa contrepartie dans le *Heil* des peuples germaniques.

Mais ces choses superficielles, si frappantes qu'elles fussent soulevaient beaucoup moins d'intérêt chez les chapelains et les évêques occidentaux que les ressemblances constatées dans le domaine spirituel et religieux. Celles-ci ont, de nos jours, retenu l'attention d'ethnologues et d'américanistes principalement scandinaves, tel que le Norvégien Thor Heyerdahl, dont nous aurons à reparler, et le Finlandais Rafael Karsten. Ce dernier souligne que les Incas étaient polythéistes comme tous les autres Indiens. Mais au-dessus de cet Olympe de dieux à l'image de l'homme, s'en trouvait un supérieur, imaginé uniquement comme un être spirituel, selon une conception complètement étrangère aux Indiens : le dieu créateur Viracocha, que les Incas avaient emprunté à la civilisation du peuple inconnu de Tiahuanaco. Viracocha était même supérieur au soleil : « Le seigneur éternel, emblème du monde, sa cause permanente, son souverain et sa bannière. Il est le soleil des soleils. Il est le créateur de l'univers... » dit une vieille prière inca. Viracocha ne peut donc être un dieu solaire, ce qui rend caduque la supposition de certains américanistes qui expliquaient par cette origine « solaire », le fait qu'il portait la barbe, idée évidemment insolite chez une race imberbe. Les rayons du soleil, pensaient ces savants, constituaient une sorte d'auréole autour de la tête du dieu solaire et suggéraient la conception de la barbe. Cette hypothèse devient absolument sans valeur à partir du moment où

le soleil n'est plus qu'un corps céleste tandis que Viracocha, créateur barbu du monde, représente un être de beaucoup supérieur. Et il en est bien ainsi selon Karsten et Heyerdahl. Siegfried Huber, dont nous avons déjà parlé, confirme cette façon de voir.

Mais ces légendes relatives à la venue d'un fondateur de religion blanc, à longue barbe, arrivé jadis de l'Est, ne restent nullement confinées au Mexique et au Pérou. On les rencontre très fréquemment dans l'Amérique du Sud et centrale, et toutes déclarent que les créateurs retournèrent au bout d'un certain temps dans leur pays d'origine, situé très loin au-delà de l'océan. Autant qu'on le sache jusqu'ici, le nombre de ces fondateurs de religion paraît s'élever à six : Quetzalcoatl au Mexique, Zama au Yucatan, Viracocha au Pérou, Zume au Brésil et au Paraguay, le dieu Tupan dans la tribu des Tupi, et Bochica en Colombie.

Ce dernier est, avec Quetzalcoatl et Viracocha, un des plus intéressants parmi ces missionnaires blancs. Il fut le maître des Indiens Chibcha, en Colombie, et c'est peut-être à lui et à ses disciples ultérieurs qu'il faut rapporter l'étonnant degré de civilisation atteint par cette peuplade et dont les conquistadores parlèrent avec admiration. Il y a longtemps, très longtemps, dit la mythologie des Chibchas, les hommes avaient renié Dieu. Pour les punir, le Seigneur fit inonder la vallée de Bogota par deux torrents, et la plupart des pécheurs moururent. Les survivants, rassemblés au sommet des montagnes, supplièrent Dieu de leur faire grâce. Bochica était alors apparu sur un arc-en-ciel et avait fait reculer le flot.

Ne dirait-on pas que cette légende sort de la *Genèse?* Les premiers chroniqueurs qui s'occupèrent de l'histoire et de la mythologie des Indiens ayant été en règle générale des religieux espagnols, il est bien évident qu'ils accommodèrent fréquemment les légendes locales à la sauce chrétienne. Ce fut souvent en conséquence de quelque confusion mais aussi, non moins souvent, sciemment dans l'intention extrêmement louable de doter les Indiens d'une sorte de « passé chrétien » pour les protéger contre l'arbitraire et les brutalités des aventuriers espagnols. C'était très nécessaire, comme le démontre le fait que le pape Paul III dut, dès 1537, interdire la mise en esclavage des Indiens, sous peine d'excommunication : événement très remarquable qui aida beaucoup les missionnaires dans leur œuvre de conversion des populations du Nouveau Monde. Les altérations ne sont donc pas rares dans leurs chroniques. Mais le mythe de l'arc-en-ciel ne doit pas en constituer une, car au Pérou et aussi en Polynésie, comme nous le verrons ultérieurement, l'arc-en-ciel était

également un très ancien symbole mythique de la grâce divine — coïncidence tout à fait remarquable avec les conceptions occidentales.

Bochica, sa mission remplie, se retira dans une région inaccessible pour jeûner et pour prier en faveur de son peuple. Il y disparut. Par la suite, un prêtre arriva du très lointain Orient et se présenta aux Chibchas comme un envoyé de Bochica chargé de les remettre dans le droit chemin. C'est ce missionnaire âgé, à peau blanche et à longue barbe qui enseigna à la tribu l'agriculture, l'astronomie, la météorologie, et aussi le tissage des vêtements. Il mit également de l'ordre dans les affaires publiques, organisa l'État et plaça deux chefs à la tête, un religieux et un laïque subordonné au premier. La légende relative à Bochica s'exprime ainsi :

« Un homme, venant de l'Est, descendit dans la savane de Bacata. Ses cheveux étaient très longs et sa barbe tombait jusqu'à la ceinture. Il était riche d'années et ses pieds étaient nus. Un manteau se refermait autour de ses épaules, sa main tenait un bâton.

« Les Chibchas se prosternèrent devant lui et écoutèrent sa parole. Ils l'appelèrent Bochica, c'est-à-dire : le manteau royal de la lumière.

« Bochica était bon. Il leur apprit à croire que leur âme est immortelle. Il leur apprit à croire que, quelque jour, les bons sont récompensés et les méchants châtiés. Il leur apprit aussi à croire à la résurrection de la chair. Et il leur dit de faire l'aumône à ceux qui sont dans le besoin...

« Cependant, dans la principauté d'Iraca on disait de Bochica :

« Un homme blanc est venu de l'Est. Ses cheveux étaient longs et sa barbe tombait sur la massue qu'il portait en guise de bâton de pèlerin.

« A la tête et aux bras il portait le signe de la croix. Il était riche en années. Et le roi Nompanem l'adora. Et il écouta son enseignement, et il lui parut bon.

« Le prince ordonna alors d'appliquer dans tout le pays les leçons du maître.

« Et Nompanem demanda au maître : Quel châtiment mérite celui qui ne suit pas ton enseignement?

« Le maître répondit : Ce n'est pas avec les peines de ce monde que tu dois obliger à suivre mon enseignement. Dans l'autre monde il y a des châtiments pour les méchants et des récompenses pour ceux qui obéissent à la parole de Dieu. »

Telle est la légende de Bochica que nous restituent à peu près identiquement, toute une série de chroniques rédigées au

temps des conquistadors. Il n'y a pas à s'étonner qu'elle frappa les Espagnols, car elle diverge si considérablement des conceptions ordinaires des Indiens sur la divinité, qu'on est en droit de se demander si elle existait bien chez les Chibchas avant l'arrivée de Christophe Colomb. D'autre part ces Chibchas possédaient une civilisation surprenante. Non seulement les arts étaient très développés parmi eux mais ils employaient un système monétaire basé sur l'or et un calendrier tout à fait moderne, comptant 365 jours, répartis en 12 mois, l'année commençant au solstice d'hiver, le 22 décembre. Cette dernière constatation est particulièrement intéressante parce que, d'après de récentes découvertes, le calendrier des Toltèques qui vécurent au Mexique au XII^e siècle de notre ère et en furent chassés au XIII^e par les Aztèques, paraît avoir subi certaines influences venues de l'Ancien Monde. Si le fait est exact, des rapports assez étroits auraient existé auparavant avec l'Europe. Il est évident que les questions de calendrier, avec leurs bases astronomiques et mathématiques compliquées ne pouvaient se poser et se résoudre au cours d'un contact fugitif. Si des influences européennes s'exercèrent dans ce domaine, il a fallu que le contact entre l'Ancien et le Nouveau Monde ait été très étroit.

Notre connaissance de l'ancienne civilisation américaine est malheureusement fort incomplète. On n'ignore pas que les conquistadors rencontrèrent plusieurs foyers de culture très développée, mais on sait aussi que ce n'était manifestement plus que le reflet de périodes antérieures beaucoup plus brillantes. On découvre encore dans les immenses forêts vierges de l'Amérique méridionale et centrale, des ruines aux dimensions gigantesques et toujours majestueuses malgré leur destruction. On peut tenir pour à peu près certain que des civilisations de haut degré florissaient sur le sol du Nouveau Monde un ou deux millénaires avant le Christ, mais notre science se borne là.

Aucune source littéraire ne nous est en effet, parvenue de cette époque et nous ne pouvons que le déplorer. Quelques-uns de ces anciens peuples dont les constructions cyclopéennes nous emplissent aujourd'hui d'un étonnement admiratif, possédaient un mode d'écriture. Mais tous les témoignages écrits ont disparu avec le temps, soit qu'ils aient été détruits avant l'arrivée des Espagnols au cours des impitoyables guerres d'anéantissement que se livraient les peuplades entre elles, soit qu'ils aient été victimes de l'action destructrice de la nature et du climat. Mais la cause principale de leur disparition fut incontestablement le fanatisme des conquérants blancs dont les prêtres crurent faire œuvre pie en anéantissant toute

trace de la civilisation païenne. C'est ainsi que l'évêque de Merida détruisit à lui seul, dans un gigantesque autodafé, 224 manuscrits mayas, 35 actuels et 5 000 statues. De la littérature maya qui fut certainement considérable, il ne nous est parvenu que trois ouvrages dont seulement une très faible partie a pu être traduite jusqu'ici. Il n'est pas sûr que la lecture de ces ouvrages nous permette d'avoir une vue d'ensemble de la civilisation disparue.

Un très vaste champ demeure donc ouvert à l'imagination et, à plusieurs reprises, les fables les plus invraisemblables ont été mises en circulation au sujet de l'Amérique ancienne. La croyance naïve, dérivée des conceptions bibliques, à une origine commune de tous les hommes a conduit à voir dans les anciens habitants du Nouveau Monde uniquement des descendants de ceux de l'Ancien. Il est vrai qu'il existe entre les anciennes cultures de l'Europe et de l'Amérique, et pas seulement avec celles du Mexique et du Pérou, particulièrement dans le domaine de la religion, des analogies parfois si poussées qu'on n'a cessé de rechercher les influences qui ont pu s'exercer avant de tomber dans l'oubli. Les Espagnols eux-mêmes constatèrent avec un étonnement profond, dès la première reconnaissance effectuée dans les pays conquis par eux, les ressemblances surprenantes qui existaient dans les coutumes, les constructions, les légendes, les parures. Ils remarquèrent plus particulièrement au début, les analogies avec les symboles et les ornements chrétiens du fait qu'ils croyaient avoir reçu la mission divine de répandre la vraie foi parmi les « païens ». Ils furent extrêmement surpris de découvrir que les Aztèques et les Mayas faisaient un large usage religieux du symbole de la croix. Il s'agissait de représentations stylisées d'arbres sous lesquelles on apportait jadis les prémices de la récolte et où l'on sacrifiait des animaux. C'est également à cette époque lointaine que remontent les symboles représentant des oiseaux et des poissons qui étonnèrent énormément aussi les Espagnols sur les autels et dans les temples, ainsi qu'une sorte de baptême où une aspersion avec de l'eau suivait une bénédiction par le prêtre. L'idée même de la communion ne fut pas étrangère aux Aztèques, comme les américanistes l'ont découvert récemment. De petites statuettes en pâte, représentant des dieux et consacrés par le clergé, distribuées aux fidèles, particulièrement aux malades, possédaient la vertu de remettre les péchés. Ceux qui mangeaient ce pain divin au cours de communions solennelles obtenaient le pardon des puissances célestes courroucées. Des constatations analogues ont été faites au Pérou. Une étude plus approfondie aurait montré, comme le rapporte C. M. Kauf-

mann dans son livre *l'Amérique et le christianisme primitif*, une analogie certaine entre les objets trouvés et des motifs qu'on trouve seulement dans l'église copte.

La croix, constituant le plus simple des ornements, est certainement l'un des motifs les plus anciens de l'art humain, exactement comme la pyramide doit avoir été l'un des motifs les plus anciens de l'architecture. Mais il n'en est plus de même quand il s'agit de l'emploi religieux d'oiseaux et de poissons symboliques. Cet emploi, d'une façon générale, se limite aux régions où s'est exercée une influence chrétienne. Le fait qu'il ait été répandu en Amérique ne laisse naturellement pas d'étonner et fait naître l'hypothèse que des missionnaires chrétiens inconnus avaient trouvé le chemin du Nouveau Monde bien avant Christophe Colomb.

Mais quel fut le sort de ces fondateurs de religion? Les a-t-on mis à mort ou canonisés, ont-ils abjuré leur foi, ont-ils quitté le pays? Ont-ils été absorbés, ainsi que leurs disciples, par la puissance biologique de la masse dans laquelle ils vivaient? Nous l'ignorons. Il ne paraît exister de trace, et encore bien confuse, pouvant être suivie jusqu'à un certain point, que dans un seul cas, dans celui du dieu supérieur des Incas, Viracocha, qu'ils appelaient *Kon-Tiki*, l' « Éternel ». Par un phénomène extrêmement curieux les habitants de la Polynésie, à 4 000 kilomètres plus à l'ouest, appellent leur ancêtre et leur dieu le plus ancien par ce même nom.

Est-ce un hasard?

On sait depuis longtemps que d'immenses étendues marines ont été franchies, au cours des migrations humaines, par des peuplades entières et pas seulement par quelques équipages aventureux. L'exemple le plus frappant est celui de Madagascar, séparée de l'Afrique par un détroit de 400 kilomètres seulement, et qui a été peuplée non pas par des nègres africains mais par des Malais venus de Java.

La distance entre Java et Madagascar est de 6 500 kilomètres et l'océan Indien peut à bon droit être qualifié de très dur. Aussi, à cause de ces deux faits : l'énormité de la distance et l'existence de fréquentes tempêtes sous ces latitudes, les savants se sont-ils longtemps demandé s'il fallait vraiment ajouter foi aux sources arabes à qui nous devons la connaissance de la colonisation de Madagascar par des peuplades malaises. Les recherches françaises dirigées par le savant parisien Gabriel Ferrand et les travaux presque contemporains de l'ethnologue de Leipzig Karl Weule, ont définitivement démontré, au tournant du siècle, que les anciens géographes arabes avaient raison et que les premiers habitants de Madagascar sont bien venus de Java à travers l'océan.

Comment cela s'est-il produit? Personne ne saurait le dire. Il est presque aussi impossible de dire à quel moment. Les premières vagues de ces immigrants marins peuvent être arrivées à Madagascar peu de temps après la naissance du Christ, mais aussi bien mille ans plus tard. La chose certaine, c'est que les Hovas dont le nombre s'élève à plus de 750 000, sont des Malais. Il est également certain que le franchissement de cette immense étendue marine n'a été rendu possible que par la mousson et l'existence de courants océaniques qui facilitèrent la navigation des embarcations primitives.

Ces faits, pourrait-on supposer, sont suffisants pour laisser entrevoir d'autres possibilités de migrations, tout au moins théoriques, qui se seraient effectuées dans le sens de la mousson et des alizés. On n'avait pas manqué de s'engager dans cette voie mais on n'était jamais sorti du domaine des hypothèses prudentes. Il était réservé au jeune ethnologue norvégien Thor Heyerdahl de trancher le nœud gordien des si et des mais scientifiques par une expédition hardie. Poussé par l'alizé et les courants il a traversé le Pacifique en 1947 à bord d'un radeau construit d'après un ancien modèle indien. Tous les problèmes ne sont pas résolus, mais il est extrêmement intéressant d'étudier de près les hypothèses qui servirent de point de départ à son entreprise et les conséquences de sa réussite, exposées par lui dans son livre remarquable : *l'Expédition du Kon-Tiki*.

On savait déjà depuis plusieurs dizaines d'années que les menhirs péruviens, analogues à ceux de l'Europe de l'âge de pierre, et auxquels des sculpteurs ont fréquemment donné une apparence humaine, possédaient de curieuses répliques dans l'île de Pâques, à des milliers de milles nautiques plus à l'ouest. On y trouve des têtes gigantesques, taillées dans un même bloc, hautes comme une maison à quatre étages et qui regardent de leurs yeux vides l'immensité de la mer par-dessus les ondulations de terrain de l'île sans arbres. Ces statues, pesant plusieurs tonnes, frappèrent évidemment les premiers Blancs qui les virent. Jacob Roggeveen, le capitaine hollandais qui découvrit l'île perdue le jour de Pâques 1722, en parla aussitôt. James Cook et ses deux compagnons allemands, les savants Johann Reinhold Forster et Georg Forster, son fils, les décrivirent en détail cinquante ans plus tard. On n'a cessé, depuis cette époque, de se poser des questions : Que veuvent signifier ces têtes gigantesques? Qui les a érigées? Quand et comment les premiers hommes sont-ils parvenus à l'île de Pâques?

Elle est séparée du continent par 4 000 kilomètres de mer et l'atoll polynésien le plus proche en est à 1 600. Elle se trouve

donc complètement perdue dans l'immensité de l'océan. Faut-il supposer que des hommes ayant appartenu à une civilisation occidentale, y aient été *jetés* par les vents et les courants? Cette hypothèse paraît à exclure parce que, d'une façon générale, les vents et les courants portent depuis toujours à l'ouest. Peut-on penser que des colons vinrent sciemment, selon un plan préconçu, s'installer dans ce minuscule îlot volcanique? Cette hypothèse ne serait-elle pas encore plus absurde?

C'est pourtant en l'acceptant, et uniquement elle, qu'on peut s'expliquer comment ces énormes rochers à figure humaine ont pu être taillés dans le cratère du volcan qui constitue l'île et transportés à leurs emplacements actuels à travers un terrain vallonné et accidenté, sur plusieurs kilomètres. Il a fallu, de toute évidence, une main-d'œuvre considérable ; même les plus petites de ces statues pèsent plus de 5 tonnes — leur poids moyen est de 10 à 12, et les plus lourdes atteignent 50 tonnes — autrement dit : le nombre d'hommes indispensables pour manipuler de si énormes fardeaux n'a pu être réalisé que par une migration ordonnée, il ne peut être question d'embarcations jetées sur l'île par une tempête.

On peut aussi se poser une autre question : L'île de Pâques est-elle l'ultime vestige d'un énorme continent englouti? N'a-t-il pas existé autrefois, dans cette région, des villes populeuses, des villages prospères, des champs bien cultivés, des forêts ombreuses? Ne s'agit-il pas des restes d'une « Atlantide » qui repose aujourd'hui à plusieurs milliers de mètres sous la surface de l'océan? Beaucoup de théosophes, s'appuyant sur des révélations occultes, l'affirment avec force. Les gigantesques idoles de l'île de Pâques, disent-ils, n'ont pas été construites par des hommes de notre espèce, mais par les géants qui habitaient le très ancien continent de « Lémuria », qui occupa aux temps primitifs l'emplacement des océans Pacifique et Indien, et dont il ne subsiste plus que l'île de Pâques. Mais on y voit des routes artificielles qui descendent des hauteurs jusqu'aux points de débarquement du rivage, ainsi que des ports encore parfaitement utilisables de nos jours et dont la structure ne s'est pas modifiée. Ces constatations rendent inacceptable la théorie d'une catastrophe. Pour aboutir à des conclusions précises des géologues spécialisés ont été envoyés à l'île de Pâques. Ils ont pratiqué des fouilles et étudié attentivement chaque pierre, pour ainsi dire. La conclusion est formelle : il ne peut être question d'un cataclysme géant. L'île de Pâques n'est pas le reste d'un continent submergé, sa civilisation ne fut pas autochtone, elle a été certainement colonisée.

Les savants se retrouvèrent donc devant des énigmes. En 1864, on découvrit au pied des statues de nombreuses tablettes de bois ayant la largeur de la main et la longueur d'un empan, couvertes de figures et de « signes d'écriture ». Ce sont les *kohau rongo-rongo*, ou tablettes de renseignements. On supposa du moins qu'il s'agissait d'une sorte d'écriture. Mais aucun des indigènes ne put fournir d'indication satisfaisante sur la nature de ces tablettes. D'après les déclarations des découvreurs blancs on avait manifestement affaire à des objets religieux. Entre temps, les chrétiens de l'île de Pâques ont détruit les *kohau rongo-rongo* auxquels ils attribuaient une origine diabolique. Il n'en reste que 19, préservés par hasard, et le problème est devenu quasi insoluble.

Un peu après 1920 on crut pendant un moment être sur le point de déchiffrer l'énigme de ces tablettes. L'archéologue anglais John Marshall ayant entrepris, en 1922, de déblayer les ruines de deux anciens établissements, florissants il y a quelque cinq mille ans aux bords de l'Indus : les villes de Mohenjo-daro et de Harappa, dans le sud-ouest du Pendjab, découvrit des inscriptions dont les signes paraissaient correspondre à ceux de la lointaine île de Pâques. L'ethnologue Alfred Métraux démontra en 1938, après une étude plus approfondie des phénomènes de cette île, que les suppositions de Marshall étaient erronées ; mais quand on examine les tablettes trouvées en 1934 par Stephen-Chauvet, on ne peut qu'être surpris et conduit à supposer qu'il dut effectivement exister des rapports entre la civilisation de la vallée supérieure de l'Indus et celle de l'île de Pâques, pourtant séparées par presque la moitié du globe.

Les recherches de Métraux nous ont heureusement préservés de formuler d'étourdissantes hypothèses pour essayer d'expliquer la possibilité de relations aussi invraisemblables. A son propre étonnement il a constaté que les fameuses tablettes d' « écriture » de l'île de Pâques dataient d'à peine deux siècles et qu'elles avaient été gravées, en règle générale, dans du bois flotté remontant au début du XVIII^e siècle. Il ne peut donc être question de rapports avec la civilisation du haut Indus.

Il n'en reste pas moins que les tableaux comparatifs entre l'écriture de Mohenjo-daro et celle de l'île de Pâques, dressés par les savants, révèlent de curieuses analogies. Le fait est incontestable. D'autre part, les recherches préhistoriques effectuées dans l'Asie du sud-est et en Océanie semblent avoir montré, comme le dit le préhistorien viennois Robert Heine-Geldern, que « l'origine de la civilisation polynésienne ou tout au moins de ses éléments constitutifs les plus importants

est à chercher dans la région de Formose, des Philippines et du nord de Célèbes, c'est-à-dire dans un mélange des cultures ostro-nésienne et ostro-asiatique ». Autrement dit, la colonisation de certaines îles de la Polynésie s'est tout d'abord effectuée par l'ouest à une époque très ancienne.

Cette hypothèse est naturellement tout à fait acceptable pour des temps très reculés. Les conditions climatiques et météorologiques ont vraisemblablement été très différentes à l'époque glaciaire, et longtemps encore après sa disparition, dans l'océan Pacifique, avec ses énormes précipitations et l'accroissement considérable des calottes glaciaires. Peut-être la configuration des vents dominants et des courants était-elle complètement différente et a-t-elle permis même à des embarcations très primitives d'avancer vers l'Est.

Mais elle ne vaut plus pour l'époque historique, même à ses débuts. Il suffit de feuilleter un atlas du Pacifique pour être profondément impressionné par l'extraordinaire solitude qui règne sur ses eaux. Comment les indigènes sur leurs fragiles pirogues monoxyles ou sur leurs radeaux primitifs, auraient-ils pu remonter les vents et les courants? En entendant formuler des théories d'après lesquelles ces anciens hommes auraient atteint non seulement l'île de Pâques, mais même l'Amérique du Sud, on est conduit à se demander pourquoi les Européens de l'âge de pierre n'auraient pu semblablement franchir en foule l'espace océanique beaucoup plus réduit qui sépare l'Ancien du Nouveau Monde.

Mais ce n'est pas la seule énigme. Quand les premiers Européens abordèrent à l'île de Pâques au début du XVIII^e siècle, ils y trouvèrent de nombreux hommes presque blancs. Une partie d'entre eux portaient de longues barbes — qui sont inconnues dans les mers du sud comme parmi les Indiens — et ils racontèrent que beaucoup de leurs ancêtres avaient la peau blanche tandis que d'autres l'avaient brune. Ainsi que l'écrivit dans un rapport officiel le commissaire William E. Thomson, du navire de guerre américain *Mohican*, qui fit un séjour dans l'île en 1886, une tradition orale, soigneusement transmise de génération en génération, déclarait que leurs ancêtres blancs étaient jadis venus de l'Est, « d'un pays de montagnes, desséché par le soleil, » dans de grandes embarcations, « en gouvernant toujours sur le soleil couchant. » C'est une expérience semblable que firent les premiers Européens arrivés en Polynésie. Ils rencontrèrent, particulièrement parmi les chefs et la noblesse, de nombreux indigènes à peau blanche, avec des cheveux dont la nuance s'étageait du roux au blond, des yeux gris-bleu et un nez aquilin à la forme harmonieuse. Là aussi de vieilles légendes situaient à

l'Est la patrie des ancêtres et racontaient que le fils du soleil, Tiki, avait jadis amené son peuple en Polynésie sur de grands radeaux. A côté de ces indigènes à peau claire, très semblables à des Européens, il en existait d'autres à peau foncée, avec des yeux très noirs et ce nez camus qui est de règle dans les mers du Sud. La tradition polynésienne avait également conservé le nom de tous les chefs jusqu'à l'époque de la colonisation.

Ces observations furent naturellement accueillies avec une incrédulité totale ou bien — ce qui était pis — on les déforma dans le sens des théories de Jean-Jacques Rousseau. Lorsque Cook et les Forster revinrent en Europe, celle-ci était entièrement sous l'impression de la philosophie de la Nature. Les récits parlant de sauvages en partie blancs et en partie noirs, amicaux et aimables, furent accueillis comme une confirmation éclatante de ces théories. Mais lorsque les beaux rêves sur l'innocence de l'homme primitif et sur les bergeries furent tournés en dérision, la science ne se préoccupa pas de savoir si les faits avaient été déformés, elle les rejeta purement et simplement. Il fallut attendre cent cinquante ans pour revenir au cœur des choses.

Le mérite en revient principalement Peter H. Buck, directeur du Bernice-H.-Bishop-Museum des Hawaï, anthropologue et ethnographe éminent, qui entreprit vers 1920 d'effectuer des mensurations parmi les Polynésiens sur une vaste échelle. Sa mère était une Polynésienne. Les milliers de mesures qu'il a fait prendre lui ont permis d'affirmer que les habitants de la Polynésie étaient des europoïdes. Voici la phrase culminante de ses conclusions :

« Le résultat des enquêtes effectuées par moi dans toutes les régions de la Polynésie est que les vainqueurs du Pacifique doivent manifestement avoir été des Européens. On ne trouve chez eux ni les cheveux crépus, ni la peau sombre, ni le bas de la cuisse aminci des Nègres, ni le visage plat, la petite taille, ni les yeux légèrement bridés des Mongols. »

Cela coïncide entièrement avec l'impression qu'eut James Cook, en 1773, lors de son deuxième voyage dans les mers du Sud. « Nous rencontrâmes des centaines de visages vraiment européens, écrit-il, et beaucoup de nez romains. » Georg Forster dit au sujet des habitants des îles Marquises : « Beaucoup d'entre eux eussent pu être comparés avantageusement aux chefs-d'œuvre de l'art antique, ils n'y eussent certainement rien perdu. » Il déclare sur O-Aheatua, roi de Tahiti-iti : « Il avait une complexion plus claire que celle de n'importe lequel de ses sujets, et des cheveux lisses, longs, brun clair, qui prenaient une nuance rouge et jaune aux extrémités. »

Les sceptiques penseront peut-être que Cook et ses savants compagnons exagérèrent un peu dans la joie de leur découverte. Mais les Polynésiens eux-mêmes remarquèrent leur ressemblance avec les étrangers. En tout cas, Georg Forster raconte avec amusement que le Polynésien Porea embarqué à Tahiti, demanda de lui-même à s'habiller à l'européenne pour descendre dans les autres îles.

« Il alla à terre avec nous, habillé d'une tunique de toile et d'un pantalon de matelot. Il portait la poire à poudre et le sac du capitaine Cook et désirait manifestement être pris pour un des nôtres. Évitant de parler dans sa langue maternelle, il murmurait des paroles incompréhensibles et parvint effectivement à tromper les indigènes. Pour faciliter encore la confusion il nous demanda de ne plus l'appeler par son nom tahitien, mais de lui en donner un anglais... »

C'est extrêmement significatif. Il en ressort que Porea se savait tellement ressemblant à ses nouveaux amis que, lorsqu'il était vêtu à l'européenne, seuls son nom polynésien et son incapacité de parler anglais pouvaient trahir son origine. Ses compatriotes le prirent en effet pour un Blanc, comme le confirme Georg Forster.

Je ne connais pas de preuve plus convaincante que les Polynésiens aient dans leur ascendance de forts éléments blancs. Il devient difficile de douter qu'à une époque indéterminée, un groupe très important d'hommes blancs soit parvenu dans le monde insulaire du Pacifique. N'y a-t-il pas là quelque chose d'absolument extraordinaire? D'où ces Blancs peuvent-ils être venus?

On sait naturellement de façon certaine que les habitants de l'Inde furent soumis par des Indo-Germains à une époque très reculée. Certaines tribus indo-germaniques ont dû assurément s'enfoncer plus avant en Asie. Mais il est non moins certain que l'océan Pacifique a imposé un terme à leur avance, tout au moins aux époques historiques où les conditions nautiques étaient les mêmes qu'aujourd'hui sur la plus vaste étendue marine du globe. D'autre part, on ne peut douter que ces pénétrations blanches dans les mers du Sud ne remontent pas à une époque excessivement éloignée. A l'île de Pâques comme en Polynésie, les indigènes racontaient que leurs ancêtres étaient arrivés cinquante ou soixante générations auparavant c'est-à-dire, si l'on prend leurs dires à à la lettre, 1 200 ans plus tôt. Le chiffre peut naturellement être faux dans un sens ou dans l'autre. Mais les migrations polynésiennes n'ont pu s'effectuer qu'au moyen âge comme le démontre le fait que tous les Polynésiens parlent la même langue entre 20° de latitude nord et 40° de lati-

tude sud. Cook et les Forster s'étonnèrent de voir le Tahitien Porea se faire comprendre dans toutes les îles où ils abordèrent. Peter H. Buck, qui parle un dialecte du sud de la Polynésie, a également confirmé de nos jours que des Hawaï à Tahiti, sur des milliers de kilomètres, et même dans des îles complètement perdues ou des atolls isolés où les navires ne touchent que très rarement, on parle une seule et même langue. C'est aussi la même généalogie qu'indiquent partout les chroniqueurs indigènes. Buck dit à ce sujet :

« Les noms des ancêtres (colonisateurs des îles polynésiennes) sont partout les mêmes, que ce soit dans des archipels aussi éloignés que la Nouvelle-Zélande, les îles Cook, les îles de la Société, le groupe des Touamotou, les îles Australes et Marquises, les Gambier et les Hawaï. Cela prouve que toutes les peuplades polynésiennes ont eu des ancêtres communs à l'époque historique. »

Le fait démontre irréfutablement que les migrations *doivent* s'être produites au cours des temps historiques et fournit un puissant argument pour soutenir qu'elles ne vinrent pas de l'Indonésie où il n'existait plus, au moyen âge, de peuple demeuré à la civilisation de l'âge de pierre, mais de l'Est, c'est-à-dire d'Amérique où cette civilisation prévalut jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Une telle proposition paraît extrêmement hardie. Mais si les citations que nous avons données doivent être prises avec leur plein sens, on ne peut formuler d'autre conclusion. Il faut ajouter que la civilisation matérielle aussi bien que spirituelle des Polynésiens présente de très vastes ressemblances avec celles de l'Amérique du Sud. L'attention du monde savant a souvent été attirée sur ce fait et récemment encore par l'ethnographe scandinave Erland Nordenskiold qui a dressé en 1931 la liste de toutes les identités qu'on découvre en comparant les civilisations matérielles du Pérou et de la Polynésie. Les armes sont les mêmes, notamment la sarbacane et de curieux casse-têtes en forme de glaive, les objets de parure et de toilette, par exemple de larges bracelets en métal, en écaille et en nacre, ainsi qu'une sorte de combinaison de peigne et de brosse qu'on ne rencontre qu'au Pérou et en Polynésie, les pirogues doubles avec les voiles triangulaires si caractéristiques, et les hameçons. Toutes ces choses suffisent pour démontrer que les contacts n'ont pas été seulement fugitifs, mais la liste comporte encore des connaissances beaucoup plus compliquées. On peut citer parmi elles : l'irrigation des champs en terrasse, cultivés au flanc des montagnes, l'adoption de la conque comme instrument musical, dont il est si difficile de se servir, la coutume extrê-

mement rare de la trépanation qui est aussi répandue en Amérique du Sud qu'en Polynésie, l'emploi de sièges en bois, celui d'un masque de danse religieux et plus particulièrement l'invention des célèbres cordelettes à nœuds, les « quipus », genre d' « écriture » qui fut utilisé aussi bien par les Incas que par les Polynésiens.

Le lecteur à l'esprit non prévenu aura vraisemblablement l'impression, après ces quelques exemples empruntés à la liste beaucoup plus longue de Nordenskiöld, qu'il ne peut plus s'agir de coïncidences fortuites. En particulier le fait qu'on ait essayé à la fois en Amérique du Sud et en Polynésie de se servir d'un arrangement judicieux de nœuds de formes et de grosseurs différentes comme aide-mémoire et pour ainsi dire comme « écriture », ne peut résulter d'une « convergence », celle-ci expliquerait pourquoi cette tentative fut faite des deux côtés du Pacifique alors qu'elle ne l'était en aucun autre endroit du globe. L'identité des procédés implique un contact étroit entre les deux civilisations.

Un autre argument possède aussi beaucoup de force. Lorsque les premiers Européens débarquèrent en Polynésie, ils constatèrent à leur grand étonnement qu'une plante qu'ils apportaient aux indigènes était connue d'eux depuis longtemps : à savoir la pomme de terre. Elle poussait dans les îles sous la forme de patate douce, était inconnue à l'ouest de la Polynésie et demeurait confinée à l'aire de dispersion du peuple polynésien. Elle était, par contre, très courante à l'île de Pâques et en Amérique du Sud où cette « Hipomaea-Batates » était cultivée depuis la plus haute antiquité dans certaines régions. La patate se montrant extrêmement sensible à l'eau qui la fait pourrir, ne peut avoir été apportée par la mer dans les îles, elle *doit* y être arrivée par un transport humain. L'ethnographe américain R. B. Dixon qui a étudié plus spécialement cette question aux environs de 1930, dit : Cette plante ne peut avoir été apportée que par la main de l'homme d'Amérique en Polynésie, » et Peter H. Buck affirme expressément que la patate fit son apparition aux Hawaï au plus tard vers 1250 de notre ère et cent ans plus tard en Nouvelle-Zélande. Il signale en outre que la patate est appelée *kumar* dans le dialecte des Quichas du Pérou, et *kumara* en Polynésie. Cette observation est d'autant plus importante qu'elle permet de déterminer le point de départ de l'appellation. Le mot *kumar* est inconnu dans le sud du Pérou. Les rapports entre le Pérou et la Polynésie, du moins en ce qui concerne la patate, ont donc dû prendre leur origine dans le nord du premier pays.

D'autres identités linguistiques signalent aussi que c'est au

nord du Pérou qu'il faut chercher le point de départ des mystérieux rapports qui existèrent entre l'Amérique du Sud et l'Océanie. En voici un certain nombre :

Ile de Pâques.	*Nord du Pérou.*	
unu	unu	eau
hapay	apay	porter
kiri	kiri	peau
toki	toki	hache
ariki	awki	chef
tuu	tunu	poteau
karu	koroa	loin
poko-poko	ponko	puits, trou profond
rarako	raku	clair, neige
kimi	kimi	calebasse

Ces identités de vocables importants ne sont naturellement pas le fait du hasard, en particulier la dernière de la liste précédente concernant la calebasse ou *Lagenaria vulgaris*. Le calebassier — comme toutes les espèces de courges — provient d'Amérique, c'est même une des plantes spécifiquement américaines. En Polynésie comme au Pérou on utilisa, non seulement le fruit, mais aussi l'écorce de celui-ci. Séchée au feu elle constitue un parfait récipient à eau. Les marins et les pêcheurs polynésiens, de même que les habitants de la côte péruvienne, l'employaient à cet usage plusieurs siècles avant l'arrivée des conquistadors. Les courges, à quelque espèce qu'elles appartiennent, ne supportent pas le contact de l'eau salée, même un contact très bref. Le fruit du calebassier et le turban, ou tout autre genre de courge utilisé en Polynésie, ne peuvent donc être venus dans les mers du Sud qu'à bord d'embarcations conduites par des hommes. Le fait que la *Lagenaria vulgaris* est appelée *kimi* d'un côté comme de l'autre, fournit une nouvelle indication sur l'origine américaine de cette plante. Dans la liste des identités de termes on trouve également le *Sapindus saponaria*, plante médicinale provenant de l'Amérique tropicale, qui a des propriétés astringentes et est également utilisée comme savon. Il croit aussi en Polynésie et, fait remarquable, les habitants de l'île de Pâques lui donnent le même nom qu'en Amérique : *parapara*.

Les analogies sont aussi frappantes dans le domaine spirituel et religieux. Si le mythe péruvien de Viracocha raconte que le blanc fondateur de religion étendit un jour son manteau sur la mer occidentale et y étant monté, disparut à l'horizon de celle-ci, une vieille légende des îles Tonga, au

sud-ouest de la Polynésie, parle de la disparition magique de Polynésiens dans un pays très éloigné, à l'est, de l'autre côté de l'océan. Après avoir permis aux énormes masses d'eau du déluge de se retirer, Tangaloa, le Dieu suprême, désigna deux de ses fils pour s'installer en Polynésie avec leur famille. Mais l'un d'eux, envieux et mauvais, tua son frère, ingénieux et travailleur. Tangaloa en conçut du courroux. Il transporta disent les gens de Tonga, la famille du tué dans un très lointain pays, situé à l'est, au-delà de la mer, il donna à tous ses membres une peau blanche, de nombreux talents, de grandes richesses et la capacité de construire de grands navires. Puis il leur déclara : « Le vent soufflera de votre terre vers Tonga. Les autres seront contraints de rester dans les îles, ils auront la peau foncée et demeureront pauvres. Leurs frères blancs leur apporteront la prospérité en commerçant avec eux. »

Cela fut noté en 1818 par l'Anglais F. Merian, un des premiers qui explorèrent systématiquement la Polynésie et prirent, systématiquement aussi, des notes. Il était certain qu'il s'agissait là d'une très ancienne tradition. Cent ans plus tard, le savant allemand Georg Gerland qui recherchait les légendes relatives au déluge, étudia le mythe de Tonga, et déclara : « Il y a là un mythe certainement très ancien, concernant la terre des dieux Pu-Lotu et ses habitants à peau claire, qui venaient fréquemment à Tonga, et ce mythe s'est associé pragmatiquement par la suite à l'apparition des Blancs. »

Viracocha disparut à l'horizon ouest sur l'océan, le petit-fils de Tangaloa fut transporté vers l'est dans un pays situé au-delà du même océan, tous les deux avaient la peau blanche et se distinguaient de leurs frères à peau foncée par des talents variés et de grandes richesses : les deux rives du Pacifique se tendaient ainsi la main par l'intermédiaire de leurs enfants ! C'est pourquoi Kon-Tiki, le dieu péruvien fut adoré également en Polynésie — surtout dans les parties centrales et orientales. C'est pourquoi Tane qui, d'après Thor Heyerdahl, était un des jeunes suivants de Viracocha, devint un dieu secondaire dans le nord-est de la Polynésie, le dieu des artisans et des artistes — le dieu et l'ancêtre des Blancs comme l'a fait observer Peter H. Buck, longtemps avant Heyerdahl et indépendamment de lui.

Le fait prend une place remarquable dans le cadre général de nos considérations. Puisque des dieux comme Tiki et Tane sont connus sur les deux rives du Pacifique, c'est qu'il y eut entre celles-ci des rapports consistants. Si les armes et les bijoux se transportent facilement, les dieux émigrent avec beaucoup moins de facilité. Il faut pour cela qu'il existe des

ponts bien établis, des relations soutenues de peuple à peuple, et une certaine parenté de race ou consanguinité constitue ordinairement une condition nécessaire. Mais nous avons des indices tout à fait tangibles de ces relations étroites entre le Pérou et la Polynésie : ces énormes statues de l'île de Pâques que l'on trouve sous une forme analogue en Colombie, au Pérou et souvent aussi en Polynésie. Sur l'île de Pâques elles ont une apparence très européenne : un visage étroit, un nez proéminent, au profil très accusé, des lèvres fines, retroussées comme pour un sourire railleur, un menton très prononcé, portant un bouc. Pour tous ceux qui les ont vues, ne serait-ce que par des images, il est manifeste qu'elles n'ont pas été taillées sur des modèles mongoloïdes ou négroïdes. Si l'on se refuse à croire que ces statues soient sorties uniquement de l'imagination des sculpteurs et que leur ressemblance avec des hommes blancs soit entièrement fortuite, on est conduit à conclure qu'il s'agit de représentations analogues à des portraits ou tout au moins qu'elles constituent une image d'ancêtre d'après une généalogie vénérable. C'est bien la conclusion que tire Heyerdahl, le jeune ethnologue norvégien que nous avons déjà plusieurs fois cité.

D'après la généalogie de l'île de Pâques, nous dit-il encore, des hommes blancs, venant de l'Est, y seraient arrivés au v^e^ siècle de notre ère, avec de grandes embarcations, alors que la population à peau brune venait des îles polynésiennes. Peter H. Buck, qui fait autorité pour toutes ces questions, ignore manifestement ce fait. Il nous parle des résultats de ses recherches anthropologiques qui lui ont donné la conviction que les Polynésiens étaient d'origine européenne, il nous dit, comme nous l'avons vu, que Tane, le dieu des artisans, fut l'ancêtre des Blancs ; qu'il y eut jadis sur l'île de Mangareva deux rois : Akariki-tea, le roi blanc, et Akariki-pangu, le roi noir, mais sans tirer de conclusion bien nette, manifestement parce qu'il ne pouvait dire, au moment où il écrivit son livre, d'où ses Polynésiens blancs étaient venus. Buck affirme donc que les tailleurs de pierre à qui sont dues les statues géantes de l'île de Pâques, ne pouvaient provenir que des Marquises ou de Raivavae où il en existe d'analogues, tandis que dans les îles de la Société, aux Hawaï et en Nouvelle-Zélande on ne rencontre que des statues comparativement minuscules. Il ne parle pas du Pérou, ni des rapports éventuels entre l'île de Pâques et l'Amérique du Sud.

Les statues de l'île de Pâques portent pour la plupart autour du corps une ceinture en tuf volcanique que présentent aussi les statues géantes du lac Taticaca. Il s'agit, comme le souligne Heyerdahl, d'une représentation de l'arc-en-ciel, sym-

bole mythique de Kon-Tiki. De même, il existe dans le groupe de Mangareva des légendes d'après lesquelles le dieu solaire étendit devant lui sa ceinture et l'utilisa, à la manière d'un pont suspendu de l'Amérique du Sud, pour descendre à Mangareva. On n'y connaît pourtant aucune représentation matérielle de la ceinture. Le fait semble devoir prouver que les rapports artistiques étaient plus étroits entre le Pérou et l'île de Pâques qu'entre celle-ci et les Marquises.

Il existe en outre à ce sujet tout une série de détails qui à la vérité, sont connus depuis assez longtemps, mais qui n'ont pas encore été appréciés dans leurs rapports mutuels. L'évêque Jaussen qui fut longtemps le pasteur spirituel des habitants de l'île de Pâques en même temps qu'un savant ethnologue, a retracé dans son dictionnaire de la langue locale des images suivantes. On y voit une pirogue avec un homme dont les cheveux ou la parure de plumes ont une forme triangulaire. Cette sorte de coiffure n'est connue que dans deux autres régions du globe : en Amazonie où le baron Ph. von Martius, indianologue, l'observa au début du siècle chez une tribu sauvage, celle des Juris, et au Pérou. Ce bijou d'argent représente deux démons avec une longue chevelure tressée en forme triangulaire.

Sur la célèbre « cruche de Trujillo », magnifique objet d'art indien dont parlent toutes les grandes histoires de l'art, on remarque un dessin représentant un oiseau stylisé encadré par deux bâtons. Il peut s'agir de l'oiseau « Inti », ce compagnon ailé de Viracocha, qui, comme le corbeau d'Odin, savait tout, le passé et l'avenir. Il rappelle en tout cas ces images d'oiseau sacré qu'on trouve en Mélanésie, chez les Noirs des îles Salomon. Mais on rencontre ce même symbole sur les tablettes de l'île de Pâques. Nous savons aussi par James Cook et les Forster qu'on voit fréquemment sur les *marai*, tombeaux pyramidaux des chefs et héros polynésiens, les images d'un oiseau occasionnellement associées avec celle d'un poisson. On avouera que c'est un cas bien curieux de « convergence » ou, pour dire les choses plus nettement, de coïncidence.

Citons encore un détail qui met en quelque sorte le point final à la série des ressemblances. Il s'agit d'un personnage représenté sur la face avant de la « caisse du puma » du musée berlinois d'ethnographie, et qui porte sur le dos une sorte d'ornement en dents de scie où l'on peut voir des plumes ou une peau d'animal, ornement qu'on rencontre sur deux tablettes de l'île de Pâques, l'une qui se trouve au musée de l'Ermitage, à Pétersbourg, l'autre au musée de Braine-le-Comte, en Belgique. On ne connaît de symbole analogue dans aucune autre région du globe, on le rencontre uniquement

au Pérou et sur l'île de Pâques, fait plus qu'étrange, il faut l'avouer.

Assez significativement ce n'est pas un savant de stricte observance qui attira l'attention sur cette curieuse identité, mais la femme peintre K. von Moller lorsqu'elle publia un article à ce sujet il y a une douzaine d'années, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*. Elle tira de cette ressemblance la conclusion qui s'impose à tout esprit sain : il a existé en ces points des contacts et des rapports sur lesquels nous ne savons rien de précis, mais qu'on ne peut se borner à nier et à considérer comme chimériques uniquement parce que nous ne possédons pas de tradition écrite à leur sujet.

Que faut-il conclure de cet ensemble de faits? Ne constituent-ils qu'un ensemble de coïncidences? Les savants qui sont à l'œuvre depuis près de deux siècles et accumulent pierre sur piere, indice sur indice, se sont-ils trompés dans leur ensemble et en particulier? Ont-ils tous été victimes d'un préjugé, se bornant à considérer les faits cadrant avec leur théorie? Enfin, pour poser la question de façon encore plus concrète : les migrations à travers le Pacifique se sont-elles effectuées d'est en ouest, c'est-à-dire d'Amérique vers les îles polynésiennes, ou bien toutes ces singularités s'expliquent-elles par le fait que ce sont les Polynésiens, marins remarquables, qui sont venus eux-mêmes en Amérique?

Il faut admettre que, selon toute probabilité, des pirogues océaniques soient arrivées occasionnellement à la côte américaine. Pourtant ces atterrissages ne se sont fort vraisemblablement pas produits au Pérou, mais beaucoup plus au sud, à l'endroit où le courant froid du Pacifique aborde la côte orientale de cet océan. Cet endroit se situe à la hauteur du 40e degré parallèle, entre Valdivia et Valparaiso, c'est-à-dire très en dessous du Pérou. Mais, dans cette région, la patate n'est pas appelée *kumar*, il n'y a pas de calebassier, pas de *Sapindus saponaria*, pas de *quipus*, pas de dieux nommés Tiki ou Tane, pas de statues géantes, pas de légende parlant de fondateurs de religion venus d'un très lointain pays oriental. Toutes ces choses demeurent confinées au Pérou, elles semblent donc indiquer que les relations à travers l'océan ont eu leur origine en Amérique et non en Polynésie. Les vents et les courants *doivent* conduire en Océanie les bateaux qui partent du Pérou et sont pris par le courant de Humboldt.

Il faut ajouter que les pirogues polynésiennes demeurent, malgré la maîtrise de leurs capitaines, des bâtiments extrêmement primitifs. Leur mode de construction les oblige à naviguer de manière que le balancier soit toujours au vent,

c'est-à-dire qu'il sorte de l'eau sous l'effet de la bande provoquée par la pression de la brise sur la voile et non qu'il s'y enfonce. Pour les anciens marins la chose allait de soi. Cependant, il n'a pas été facile d'en obtenir confirmation de ceux qui sont allés dans les mers du Sud au temps de leur jeunesse — probablement parce que, sous l'influence des Européens, la voilure des pirogues est devenue à peu près méconnaissable. Aucun de ces anciens loups de mer, qui avaient couru les sept mers du globe, ne se souvenait d'avoir vu une pirogue polynésienne virer de bord sous pleines voiles. Il faut recourir à une description d'Adalbert von Chamisso qui lors de son voyage autour du monde, de 1815 à 1818, soit une quarantaine d'années après Cook et les deux Forster, eut l'occasion de connaître des pirogues telles que celles qu'on voit encore dans nos musées. Voici comment il dépeint l'une de ces embarcations :

« Elle porte, en travers de son centre, une sorte de poutre élastique débordant des deux côtés, plus longue du côté du vent où elle se recourbe à son extrémité pour s'adapter à un flotteur disposé parallèlement à l'embarcation. Sur cette poutre, en dehors de la coque et également du côté du vent, se trouve le mât, tenu par plusieurs haubans, incliné vers l'extrémité qui doit devenir l'avant, et sur lequel on hisse une voile triangulaire très simple dont un des coins est fixé à l'étrave. On gouverne de l'arrière avec un aviron. Les marins se tiennent debout ou couchés sur la poutre de suspension, se rapprochant du flotteur par grand vent et de la pirogue dans le cas contraire... »

Autrement dit les Polynésiens utilisaient le flotteur comme une sorte de balancier. Ils ont pu naviguer avec des vents très forts, aussi longtemps que leur gréement résistait, et atteindre indubitablement des vitesses fantastiques. Il est également indiscutable qu'ils savaient se rendre de Tahiti aux Hawaï, et inversement, en travers de la direction des vents dominants. La seule chose que ne permettaient pas ces embarcations c'était un long louvoyage. Or, si les Polynésiens avaient voulu aller en Amérique du Sud, c'est justement ce qu'ils auraient dû faire sur des distances infinies. Certaines pirogues y sont très certainement parvenues accidentellement. Mais, étant données les conditions de vents et de courants qui règnent depuis le début de l'ère historique, il est absolument impossible que des flottes entières, transportant femmes, enfants, provisions et bétail, se soient lancées sur l'immensité océanique qui sépare la Polynésie de l'Amérique.

Mais comment les émigrants inconnus de l'Amérique du Sud sont-ils, eux, parvenus en Polynésie? « Aucun peuple

américain n'a été un peuple de marins, » a affirmé Chamisso, dogme qui n'a cessé d'être répété depuis sans guère rencontrer de contradicteur. En règle générale, autant que nous le sachions, les Indiens n'ont effectivement possédé que des canoës très primitifs ou des radeaux de jonc qui ne leur permettaient pas de s'éloigner des côtes. Ils ont cependant disposé également, tout au moins en Amérique du Sud, de grands radeaux portant une voile et capables d'aller au large, construits avec de puissants troncs d'arbre et auxquels on peut faire suivre une certaine direction au moyen de dérives montées entre ces troncs. Le capitaine espagnol Bartolome Ruiz, qui participa à l'une des expéditions préliminaires de Pizarre, a raconté avec beaucoup de couleur, la peur qu'il éprouva en rencontrant en 1525, très au large de la côte de l'Équateur, un grand navire sous pleines voiles. Il crut, nous dit-il, qu'il s'agissait d'un bateau espagnol et que quelque caballero les avait précédés sur le chemin conduisant à l'Eldorado. Il poussa un soupir de soulagement en constatant qu'il ne se trouvait pas devant une caravelle, mais « seulement » devant un radeau indien de haute mer, déplaçant une trentaine de tonnes et monté par une vingtaine d'hommes.

Ce récit, que Prescott a rapporté tout au long dans sa fameuse histoire de la conquête du Pérou par Pizarre, a été lu plus de cent mille fois mais personne n'y a jamais prêté attention. Les millénaires au cours desquels nos ancêtres européens accomplirent le pas de géant qui les fit passer du radeau à l'embarcation, sont si éloignés que nos marins n'arrivent même plus à s'imaginer qu'on puisse naviguer avec un flotteur aussi primitif. Ils sont persuadés que la première grosse lame, par mauvais temps, doit en balayer tout l'équipage, et n'aperçoivent pas la possibilité de diriger un tel flotteur, même d'une manière approximative, sur les milliers de kilomètres du Pacifique.

La preuve que la chose est pourtant possible, même pour des gens qui ne sont pas marins, a été récemment administrée par un petit groupe de Norvégiens qui partirent de Callao, port de Lima, sur un radeau construit avec des troncs de balsa, d'après une ancienne image indienne et qui, se confiant au courant de Humboldt et au vent de l'alize, atteignirent la Polynésie en cent jours : c'est la fameuse traversée du « Kon-Tiki » dont nous avons déjà parlé. Ces six Norvégiens, dignes descendants des Vikings, mais qui n'étaient nullement des marins, ont démontré de façon irréfutable que même les embarcations les plus primitives étaient capables de parcourir des distances invraisemblablement longues. On ne peut plus guère douter, après leur succès, que la colonisation de la

Polynésie ait pu effectivement s'effectuer par l'est. Il faut du moins avouer qu'en risquant sa vie et celle de ses cinq compagnons, Heyerdahl a donné beaucoup de poids à ses théories. En bonne justice, les défenseurs de l'hypothèse selon laquelle l'Amérique du Sud a été atteinte avant Colomb par des embarcations océaniques, devraient à leur tour prendre la mer avec une pirogue en partant de la Polynésie. A notre connaissance, jamais une tentative de cette sorte n'a même été envisagée et discutée.

Toutefois, l'exploit sensationnel de Heyerdahl ne prouve pas que la colonisation de la Polynésie se soit effectivement accomplie par l'est. Les Norvégiens *savaient* qu'ils avaient des terres devant eux. Ils connaissaient la configuration du globe terrestre. Ils possédaient des cartes marines, restaient en liaison avec le monde civilisé par la radio. Par contre, les prétendus émigrants blancs de la moitié du premier millénaire après le Christ, ne disposaient d'aucun de ces perfectionnements techniques. Ce fut dans l'inconnu qu'ils se lancèrent avec leurs femmes et leurs enfants.

Peut-on l'admettre? Peut-on croire que ces anciens navigateurs partirent sur l'océan sans même supposer où leur traversée pourrait aboutir? Qu'ils se soient confiés à leurs radeaux extrêmement primitifs sans savoir si par chance, les vents et les courants les pousseraient sur quelque terre? Non, ce n'est pas possible. Lorsque nous savons avec quelle prudence les Normands d'Islande s'approchèrent du Groenland, avec quel soin et quelle précision ils explorèrent les conditions dans lesquelles on pouvait y vivre, nous saurons comment des atterrissages de cette sorte ont pu s'effectuer. Il est tout à fait inimaginable que ces navigateurs de la Polynésie se soient lancés à tous risques sur l'océan.

Heyerdahl ne suppose pas que les émigrants blancs du Pérou aient pu utiliser des navires de haute mer semblables à ceux qui étaient alors en usage en Europe — quoique cette hypothèse ne puisse être écartée de but en blanc si l'on admet une arrivée de Blancs au Pérou avant la découverte colombienne. Il pense qu'ils se servirent des radeaux de balsa connus dès la plus haute antiquité américaine, en s'appuyant sur le fait que des flotteurs de ce genre étaient encore en usage au groupe de Mangareva quand les Européens y parvinrent. Buck a étudié ce même phénomène et déclaré que les radeaux n'étaient employés dans cet archipel que pour le transport de fardeaux entre des îles voisines, la pirogue double ou à balancier servant pour les traversées plus longues. Il attribue leur survivance au fait que leur construction réclame moins de temps, moins de bois et une main-d'œuvre beaucoup moins spécia-

lisée que celle des pirogues. Cet argument peut avoir eu de l'importance pour les fuyards blancs de la côte péruvienne, parce qu'ils ne disposaient probablement pas de beaucoup de temps après l'attaque du chef Cari et qu'il leur aurait fallu se procurer le bois nécessaire à leurs embarcations dans les forêts des Andes, au prix de quels efforts !

Heyerdahl ne s'exprime que d'une façon vague au sujet de cette importante question. Il laisse entendre que Kon-Tiki ne s'embarqua sur les radeaux que pour échapper à Cari et qu'il fut emporté vers l'Ouest par le courant de Humboldt tout à fait involontairement. Il semble cependant qu'on avait déjà eu connaissance, dans le Nouveau Monde, de l'existence de terres beaucoup plus à l'ouest. On sait que l'Inca Tupac Yupanqui, maître du Pérou et de l'Équateur, prit la mer avec de nombreux radeaux, peu de temps avant l'arrivée des Espagnols, pour rechercher ces terres. A ce qu'il semble, il découvrit alors les îles Galapagos. En tout cas, il revint dans son pays après une absence de près de neuf mois. On peut donc incliner à croire que Viracocha savait, ou, du moins, espérait, qu'il rencontrerait la terre plus à l'ouest.

D'où cette connaissance ou cet espoir pouvaient-ils provenir? On ne peut guère s'imaginer que quelque embarcation ait précédemment réussi en partant de l'ouest, à parcourir les milliers de kilomètres d'océan vide contre les courants marins et contre l'alizé. Nous savons pourtant qu'il existe des identités si poussées entre les connaissances astronomiques des Babyloniens d'une part, des Toltèques de l'autre, qu'on est obligé d'admettre l'existence de contacts étroits entre l'Ancien et le Nouveau Monde à une lointaine époque.

Heyerdahl fait connaître que son radeau parcourait 60 à 80 milles nautiques par vingt-quatre heures, ce qui correspond à une vitesse de 6 kilomètres à l'heure. Il est tout à fait inimaginable que des embarcations primitives aient été capables de remonter des courants aussi forts pour avancer vers l'Est. Heyerdahl écarte donc l'hypothèse selon laquelle l'Amérique du Sud aurait été colonisée par l'ouest, et dit dans son livre :

« Quand nous remontions à bord du radeau, il nous arrivait souvent de nous asseoir en cercle autour de la lampe à paraffine, sur le pont de bambous, pour parler de ces navigateurs du Pérou qui vivaient il y a quinze cents ans... Nous les avions suivis à travers la mythologie et l'architecture tout le long du chemin, du Mexique par l'Amérique centrale et la région nord-ouest de l'Amérique du Sud jusqu'au Pérou... Ces merveilleux instructeurs des Incas appartenaient-ils à une race civilisée des pays méditerranéens et seraient-ils venus, à une époque reculée, d'une manière aussi simple que

la nôtre, en profitant des alizés et d'un courant océanique portant à l'ouest, des îles Canaries jusqu'au golfe du Mexique? Nous ne croyons plus que la mer constituât une barrière infranchissable. De nombreux savants ont soutenu, avec des arguments puissants que les grandes civilisations indiennes, depuis celle des Aztèques au Mexique jusqu'à celle des Incas, au Pérou, sont nées de soudaines impulsions venues de l'Est à travers l'océan, alors que les tribus ordinaires appartiennent à des peuplades de chasseurs et de pêcheurs, d'origine asiatique qui se sont infiltrées de Sibérie en Amérique depuis vingt mille ans ou plus. Il est assez singulier, en effet, qu'on ne puisse trouver trace d'une évolution progressive des hautes civilisations qui s'étendirent à une certaine époque du Mexique au Pérou. Plus les archéologues creusent, plus le niveau culturel qu'ils rencontrent est élevé, jusqu'à un certain point où les anciennes civilisations semblent surgir, sans transition, au milieu de tribus primitives.

« Et ces civilisations très évoluées sont apparues juste aux endroits où le courant atlantique aborde le continent, dans les régions si amollissantes des déserts et des forêts vierges de l'Amérique, et non pas dans les zones tempérées où les conditions — jadis comme aujourd'hui — étaient beaucoup plus favorables à leur développement. »

C'est s'exprimer en bon journaliste. Mais ce que Thor Heyerdahl a écrit d'une plume légère pour son livre destiné à un très vaste public, le fameux américaniste allemand Walter Lehman, mort en 1939, l'avait déjà dit au cours d'une conférence inaugurale à Munich, il y a quelques dizaines d'années :

« Il est intéressant de rencontrer ce personnage qu'on dépeint et représente unanimement avec une barbe et un long vêtement, sous d'autres noms en Colombie, en Équateur et au Pérou. Dans ces deux derniers pays il vint du Pacifique à une époque très reculée. Ces traditions ne sont pas entièrement du domaine de la légende mais s'appuient sur des influences de culture étrangère dont on trouve la trace archéologique justement sur la côte de l'Équateur et du Pérou et qui peuvent seulement nous orienter vers l'Amérique centrale. »

Voici de nouveau quelque chose de fantastique ! Mais nous avons déjà rencontré tant de faits étranges et pourtant suffisamment bien attestés, que les hypothèses de Lehmann et de Heyerdahl ne peuvent être écartées purement et simplement. Naturellement, selon l'habitude de notre science historique, on ne peut considérer comme assuré que ce qui est écrit noir sur blanc, exigence qui a certainement son bon côté,

car elle pose une limite aux imaginations chimériques. Mais ce principe de vérité est souvent insuffisant quand il s'agit de la préhistoire ou de l'histoire primitive, il faut en tout cas le répudier quand il conduit à quelque forme d'arrogance provenant de la perfection de nos moyens techniques. Il n'est pas douteux que ceux-ci nous permettent de vaincre des difficultés paraissant insurmontables pour nos ancêtres, par contre, nous avons désappris bien des choses qui semblaient évidentes aux anciens. Nous jugeons donc impossible qu'on ait été capable aux époques reculées de franchir de vastes espaces marins. Cela s'est pourtant produit, aussi reste-t-il imaginable que des hommes blancs aient traversé l'Atlantique dans l'antiquité. Les nombreux vestiges de l'activité d'hommes inconnus, hautement civilisés et vraisemblablement blancs, qu'on rencontre sur le sol du Nouveau Monde, trouveraient une explication très satisfaisante si l'on pouvait accorder quelque vraisemblance à cette hypothèse. En tout cas, il ne faut pas oublier que l'expédition de Thor Heyedahl vient d'apporter un remarquable complément au fait que des bruits circulaient dans l'Europe ancienne au sujet de l'existence d'une vaste terre située à l'ouest de l'océan et que des voyages de découvertes furent entrepris fréquemment.

IV

Il suffit sans doute de signaler que des Basques et des Celtes parcoururent très tôt la partie nord-ouest de l'Atlantique et parvinrent ainsi au voisinage immédiat de l'Amérique. Du côté des premiers nous disposons de traditions orales très vivaces parlant de la découverte, remontant à plusieurs siècles, du « pays de la morue », c'est-à-dire des côtes extrêmement poissonneuses de Terre-Neuve, mais d'aucun document écrit, les archives des villes basques ayant été anéanties. Eugen Gelcich a cependant démontré d'une manière touchant à la certitude que des pêcheurs du golfe de Gascogne étaient familiers des eaux américaines bien longtemps avant Christophe Colomb. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si de nombreuses observations déclarent qu'on a trouvé des mots d'origine celto-gaélique dans certains dialectes indiens et qu'il fut même possible de se faire facilement comprendre de diverses tribus en employant le gaélique encore parlé aujourd'hui en Irlande et dans certaines régions du Pays de Galles. Paul Gaffarel a rapporté plusieurs de ces déclarations dans sa brochure *les Irlandais en Amérique avant Colomb.*

Elles se rapportent au Kentucky, à la Virginie et à la Caroline, c'est-à-dire à ces régions que nous avons déjà indiquées comme constituant le lieu de résidence principal des Tuscaroras et autres Indiens « blancs ». On dit même expressément au sujet de la Caroline que les habitants gaéliques primitifs gardaient un souvenir très vivace des traversées de leur ancêtre-héros Madoc, et l'on parlait à ce sujet des Indiens tuscaroras. Dans son livre *Recueil des antiquités bretonnes*, publié à Londres en 1877, le géographe anglais Owen rappporte les aventures d'un certain Jonas Morgan qui fut fait prisonnier par les Tuscaroras en Virginie, en 1685. On ne l'avait pas scalpé parce qu'il parlait le gaélique mais, au contraire, traité fort amicalement. Il avait séjourné pendant quatre mois parmi ces Indiens, se faisant comprendre d'eux sans peine.

Il convient, naturellement, d'observer une attitude très critique en face d'informations de ce genre, d'autant plus que des mots phéniciens et égyptiens auraient été également « découverts » dans les dialectes indiens. Condamine, par exemple, affirmait en 1746 qu'il avait repéré des termes hébraïques dans la langue des Incas. L'Anglais Donelly « trouva » des racines provenant de l'arménien ancien dans les noms topographiques du Mexique, tandis que son compatriote Hyde Clark « révélait » des analogies de consonances entre les idiomes africains et mexicains. Il est très recommandé devant un pareil débordement d'imagination (l'Américain Augustus Le Plongeon déclara dans son livre *Sacred Mysteries among the Mayas and the Quichuas, 11 500 years ago*, paru en 1886 : « La langue maya est pour un tiers formée du grec le plus pur ! ») de se référer à Alexandre de Humboldt qui condamna ces folies en disant : « La structure des langues américaines paraît extraordinairement bizarre à ceux qui parlent les langages européens modernes. On se laisse facilement prendre au piège de certaines ressemblances accidentelles. »

La sensation n'en fut pas moins considérable dans le monde des savants qui se faisaient déjà une très haute idée des capacités nautiques des Phéniciens, lorsqu'on découvrit, en 1874, au Brésil, la prétendue inscription de Parahyba. On la considéra pendant près de vingt ans comme authentique et démontrant que des marins phéniciens, chassés par la tempête, avaient effectivement abordé en Amérique du Sud.

Une autre inscription dans le rocher, découverte en 1899, pas bien loin de Rio-de-Janeiro, fit autorité pendant plus longtemps. Le professeur Ladislaus Netto, directeur du Musée national brésilien, qui l'avait trouvée, publia un rapport

détaillé à son sujet dans un périodique géographique de l'Afrique du Nord. Voici quel en était le texte :

« Nous voici en ce lieu, nous, fils de la terre de Canaan en Syrie. Nous avons été poursuivis par le malheur. Il est effroyable de nous être échoués ainsi. Nous n'avons certainement plus longtemps à vivre. Le désespoir s'est emparé de nous — et quel désespoir ! Bientôt nous verrons finir la neuvième, non la dixième année de notre séjour en ce lieu... Il fait ici une chaleur intolérable. L'eau très rare que nous avons pour boire, est très mauvaise... Quel pays maudit ! La fièvre nous torture, nous sommes ici comme dans un four. Nous n'avons plus d'autre espoir qu'en Baal... »

Ce texte, publié dans un périodique secondaire, paraît avoir été longtemps ignoré des orientalistes européens, de sorte que le géographe allemand Richard Henning put en parler encore en 1940. Il le fit suivre, naturellement, de nombreux points d'interrogation. D'autre part on savait fort bien que l'étude de cette langue ancienne et mal connue, est une des plus difficiles qui soient. La bataille que déclencha la découverte des premiers spécimens d'écriture cunéiforme, au siècle précédent, est significative à cet égard. D'après l'examen qu'en firent de prétendus spécialistes, on laissa entendre que l'inscription de Rio-de-Janeiro avait été rédigée par des Carthaginois qui avaient fui sur mer lors de la destruction de leur ville en 146 avant Jésus-Christ et avaient été déportés par les tempêtes. On ne pouvait affirmer que la chose était impossible, car on sait de façon certaine que des Carthaginois parvinrent aux Açores environ trois siècles avant cette date.

L'énigme paraît avoir été résolue récemment. Une étude par un orientaliste allemand a démontré que cette inscription « phénicienne » de Rio-de-Janeiro était un faux. C'est également la conclusion du ministère brésilien de l'Instruction publique dont l'auteur du présent livre a sollicité l'avis. Il n'y a donc plus de mystère, celui-ci, comme beaucoup d'autres « énigmes » sud-américaines, reposait sur une falsification ou sur une erreur : dans l'état actuel de notre connaissance de la langue phénicienne, il est extrêmement difficile de rédiger un texte gardant quelque sens.

En dépit de la réserve avec laquelle la science accueille, à juste titre comme nous venons de le voir, les prétendues inscriptions phéniciennes découvertes en Amérique du Sud, elle semble considérer comme authentique celle qui a été trouvée il y a une vingtaine d'années toujours au voisinage de Rio-de-Janeiro. Il s'agit d'une inscription connue depuis longtemps mais pas encore déchiffrée, tracée sur une paroi rocheuse, difficilement accessible, dans la petite station tou-

ristique de Pedra da Gavea. Elle se trouve à une hauteur d'environ 900 mètres sur une muraille presque verticale, est visible de très loin, et fut longtemps attribuée à des peuples préhistoriques inconnus. Une étude plus approfondie paraît s'être assurée qu'il s'agit bien d'une inscription phénicienne, Elle contiendrait les mots suivants : « Tyr, Phéniciens. Badezir, fils aîné de Jethbaal... »

Si cette traduction est bien exacte, l'inscription de Pedra da Gavea remonterait à peu près à 2 800 ans. Badeizir régna en Phénicie de 855 à 850 avant Jésus-Christ et son père, Itto-baal ou Jethbaal, de 887 à 856.

Le savant qui donna cette interprétation était, à la vérité, un homme assez extraordinaire. Il s'appelait Bernardo da Silva Romanos, était originaire de Manaos, à l'intérieur du Brésil, et fut tout d'abord *cauchero*, saigneur d'hévéas, dans les forêts vierges de l'Amazonie. Plus travailleur, plus intelligent et probablement aussi plus heureux que ses camarades, il parvint assez rapidement à l'indépendance et à la fortune. Il devint lui-même marchand de caoutchouc et, à ses moments de détente, numismate. Puis, pour satisfaire cette dernière passion, il abandonna complètement son industrie.

Il le fit avant l'effondrement des cours survenu au début de ce siècle, de sorte qu'il conserva sa fortune. Bernardo da Silva Ramos se rendit alors en Europe et publia à Rome un ouvrage en trois volumes sur sa collection de monnaies. Il entreprit un voyage d'étude en Égypte, en Syrie et en Grèce et revint en Amazonie, ayant alors dépassé la cinquantaine, juste avant le début de la première guerre mondiale.

C'est alors qu'il aborda l'œuvre véritable de sa vie. On savait depuis longtemps que des blocs de pierre, paraissant porter des inscriptions, avaient été trouvés à différentes reprises, dans les forêts de l'Amazonie. Personne ne s'en était préoccupé. Silva Ramos se consacra à leur étude et ses yeux, éduqués en Égypte et en Asie Mineure, crurent reconnaître des signes phéniciens. Il les recopia, revint à Manaos par une interminable marche à travers la forêt vierge et les marais et présenta ses dessins au savant rabbin de la très ancienne colonie juive de cette ville. O surprise ! Celui-ci put déchiffrer les griffonnages ! Il s'agissait d'une ancienne langue sémitique qui ne pouvait être que du phénicien.

L'existence dans la brousse est si effroyable que les *cauche-ros* brûlent leur vie par les deux bouts. Ceux d'entre eux qui deviennent quinquagénaires sont vraiment les favoris des dieux. Mais pour circuler sans arrêt dans la forêt vierge, à cet âge, en vue de trouver de vieilles pierres, il faut être un possédé. Bernardo da Silva Ramos en était un. Pendant

plus de vingt ans cet homme étrange a cherché des inscriptions lapidaires dans les forêts de l'Amazonie, il les a photographiées et dessinées. Il mourut en 1931, âgé de soixante-treize ans, rongé par les fièvres contractées au cours de ses terribles randonnées, mais mû jusqu'à son dernier souffle par une énergie indomptable. Il a laissé un gros ouvrage en deux volumes contenant le tableau d'inscriptions remontant à 2 800 ans, dont la plupart — à son avis — sont grecques et phéniciennes.

Sa ville natale le nomma président de l'Institut local de géographie et d'histoire, et honore encore aujourd'hui sa mémoire. Une partie du monde scientifique s'est gaussé de lui, comme il s'était gaussé de Don Marcellino de Sautuola à cause de ses gravures rupestres, comme il s'était gaussé du marchand Heinrich Schliemann qui croyait avoir retrouvé l'Ancienne Troie. On ne se moque pas à Rio-de-Janeiro. On est indigné : « Il s'agit malheureusement d'un auteur qui a gaspillé son talent à présenter faussement les choses les plus simples pour justifier des théories absurdes et illogiques... »

L'auteur du présent livre a naturellement demandé aussi des renseignements au sujet de l'inscription de Gavea. Comme il fallait s'y attendre, l'attitude des archéologues officiels du Brésil est toute d'opposition à cette « inscription ». Le ministère de l'Instruction et de la Santé publique a souligné que, d'après de sérieuses enquêtes géologiques il s'agirait uniquement d'un phénomène d'érosion dues aux intempéries qui, tout à fait par hasard, aurait pris l'aspect d'une inscription. Les autorités brésiliennes compétentes résument leur avis par ces mots : « L'archéologie brésilienne nie catégoriquement l'existence d'inscriptions phéniciennes en quelque partie du territoire que ce soit. »

C'est définitif et il n'y a rien à ajouter tant que le progrès de la science n'aura pas fait surgir un fait nouveau. Il faut nous en contenter pour le moment. Mais nous n'avons pas voulu renoncer à citer ces choses afin qu'on sache bien que les indications permettant de conclure à l'existence de rapports anciens entre les deux mondes, constituent un ensemble compact de caractères très variés. Cette diversité même, le fait qu'elles sont complètement indépendantes les unes des autres et qu'elles se rapportent à des régions et à des activités humaines très différentes rendent vraisemblable qu'elles possèdent un fonds de vérité.

C'est ce point de vue qui a, dans l'ensemble, été adopté par les savants spécialisés. A peu d'exceptions près, ils sont convaincus que des rapports ont jadis existé entre l'Europe

et l'Amérique, tout au moins qu'ils sont extrêmement probables.

Cette opinion n'est pas uniquement celle des géographes. Les historiens la partagent, en se référant particulièrement aux voyages des Irlandais. L'Allemand Julius Pokorny, un des meilleurs spécialistes de l'antiquité irlandaise, s'est prononcé nettement en faveur d'une découverte possible de l'Amérique par des navigateurs partis d'Irlande. Un autre savant réputé, l'Écossais W. F. Skeene, a fait des déclarations analogues. « La légende de Brandan, dit-il, repose sur un fondement historique. » C'est également l'avis de l'historien irlandais E. O'Curry qui s'exprime ainsi au sujet des légendes maritimes de son peuple. « Ces très anciens récits sont naturellement imprécis et surchargés d'une affabulation abondante. On ne peut cependant pas douter qu'ils reposent sur des faits. Ils seraient de la plus haute valeur, si nous pouvions les connaître dans leur version originale. »

Toute une série de savants pensent de même : on ne peut donc plus écarter comme légendes toutes les traditions rendant un son quelque peu fantastique. La saga du Hvitramannaland prend de ce fait une certaine importance. Ce problème n'est nullement éclairci et il ne semble pas qu'il soit sur le point de l'être. Il est extrêmement probable que des hommes blancs aient découvert l'Amérique avant les Scandinaves, mais on ne peut le prouver irréfutablement. Le Hvitramannaland est donc à ranger dans la longue série des énigmes ethnographiques et historiques qui font de la géographie antique la plus passionnante de toutes les sciences.

Paul E. Herrmann.

(Traduit par René Jouan et Max Roth.)

POÈMES

RIGUEURS ET DÉLICES

Une peinture en trompe-l'œil
fait les délices d'une servante
le vent déchire un ciel de tourment
on abat les cartes
dans le triomphe de la vie
une inconnue approche
qui sait des postures
éblouissantes
et la haie abrite près des nids
toute l'acidité des baies
mais que d'oiseaux
nous restent étrangers
que de couples s'éloignent !

OMBRES ET LUEURS

Dans l'ombrage d'un clos
des insectes dévorent
et l'officier rentre
l'habit orné de tresses noires
le vent du nord
secoue une feuille lobée
tenant le bois de table
d'une main carrée
résiste un homme
qu'entourent ses abeilles

mais la femme
émiette un pain friable
au cercle des oiseaux bénis.

AFFICHE

L'enfant poussant un cercle de tonneau
qui lui sert de fruste cerceau
court seul avec des cris
mais à celui qui vient d'épeler
sous l'N et l'aigle de l'Empire
l'affiche de conscription
le vieillard seulement dit
dans l'embrasement du soleil dur
en buvant un poiré mousseux :
« le prochain siècle sera pire. »
Mais passent deux amants qui chantent.

SOUS LES CIEUX

C'était la ferme au beau pressoir
aux cœurs les mieux placés
il en partait des voix chantantes
des lézards y venaient
toute une heure
qui durait comme un siècle d'homme.
Le bruit que fait
la chute d'une pomme
l'enfant l'entendait
en buvant le lait d'une femme
grave et marquée
sur sa peau hâlée
de grains et de lignes
d'une disposition unique
dans l'ordre des créatures.

MURAILLE

C'est un moellon violâtre
mal pris dans son ciment
qui se fend sous le gel
mais se tiendra l'ensemble
alors l'homme simple
qui à chaque aurore
tourne la clef dans la serrure
contourne son parterre
jette un os au chien noir
mourra seul collé contre son mur
en voyant des fumées
aux horizons fuyants.

JEAN FOLLAIN.

LE BOUQUET SLOVÈNE

A Vrba, dans la maison natale de Préchern, deux jeunes femmes m'offrirent, en souvenir de Slovénie, un bouquet d'œillets rouges, de romarin et de géranium rosat. Ce bouquet symbolique, si le langage des fleurs ne ment pas, signifie ardeur passionnée, fidélité, dons artistiques. Ces trois caractères, qui ne suffisent pas à la définir tout entière, permettent cependant à cette étonnante nation de trouver dans ce blason végétal une image de soi qu'elle ne désavoue point.

Son histoire est une suite de malheurs : la Slovénie ne survit que par miracle. Comment a-t-elle pu résister à un millénaire de pression germanique et conserver sa langue, son esprit et ses mœurs? Voilà ce qui fait son orgueil — et notre admiration.

Tout conspirait à sa ruine : son peu d'étendue, environ le duché de Bretagne — une population qui ne dépasse guère le million et demi, soit le tiers de Paris — la perte de sa liberté à une époque presque légendaire : qui sait sur le bout des doigts ce qui se passait en Europe à la fin du VIII^e^ siècle? Ajoutez à cela des voisins redoutables : les Autrichiens, décidés à transformer les Slovènes en loyaux sujets de la Couronne et les Turcs prêts à en faire de bons Musulmans. Sans compter les Hongrois et des querelles jamais réglées avec l'Italie. C'était beaucoup à la fois. C'était assez pour un pays moins attaché à ses origines. Si la Slovénie survit malgré tout, elle le doit à son peuple, obstinément fidèle à sa langue : ces paysans asservis si longtemps finirent par l'emporter parce qu'ils parlaient toujours l'idiome des vieux Slaves qui s'installèrent dans ces régions, vers le début du VII^e^ siècle. Cette survivance leur donnait le sentiment de leur différence, et

en même temps la nostalgie de leur liberté perdue, si reculée dans le temps qu'elle en devenait fabuleuse. Rêve hardi, presque insensé.

Bien qu'elle parle une langue slave et qu'elle forme une des six républiques de la Yougoslavie nouvelle, spirituellement la Slovénie n'appartient pas aux Balkans : par son esprit et ses mœurs elle forme le bastion avancé de l'Occident. Sa situation me paraît semblable à celle de l'Alsace qui, tout en usant d'un dialecte germanique, tient sa partie dans le concert français. Comme l'Alsace, elle subit le destin des pays-frontières : sans cesse convoitée, elle doit lutter sans cesse pour conserver le timbre unique de sa voix. Ce qu'elle a fait avec une ténacité, un courage et une confiance jamais épuisés.

C'est au siècle dernier, quand l'Autriche la croyait enfin asservie — après un millénaire ! — qu'elle ressuscita : ses poètes donnèrent le signal et la gratifièrent d'une littérature un siècle avant que l'indépendance politique lui fût rendue. Combien vaines les discussions sur le divorce entre la poésie et l'action, l'art et la vie ! Un sonnet, une chanson servent autant qu'une bataille.

Préchern est le premier poète de Slovénie. Il faut voir de quelle tendresse on l'entoure : jamais je n'ai vu poète plus aimé. Les femmes de la société citent ses vers avec émotion, les savants avec respect et j'ai entendu de jeunes paysans chanter ses romances le dimanche matin à l'auberge, devant des carafes de vin blanc. C'est le trésor de tous, chacun le porte en soi. La patrie, dans ce qu'elle a de doux et de violent, de généreux et de mélancolique, s'est incarnée en lui.

En 1813, quand mon cher Nodier était bibliothécaire à Ljubljana et directeur du *Télégraphe illyrien*, Préchern n'avait que treize ans. Impossible d'imaginer leur rencontre, leur amitié ! Dommage ! Le plus savant de nos romantiques, le plus sensible aussi aux génies étrangers, nous aurait laissé un précieux portrait.

I. — Œillet rouge.

L'œillet rouge figure sur les armes de Slovénie comme le lys sur celles de France. Œillet simple ou bien œillet double

de nos jardins, on le voit aussi sur tout ce que produit l'artisanat. Il fleurit les maisons, les églises, les cimetières. Les chansons populaires le célèbrent à l'envi : c'est la fleur née d'une goutte de sang qui tombe sur la neige, c'est le désir, l'été, le soleil. L'œillet symbolise tous les sentiments violents, les fièvres du cœur et des sens, toutes les passions de l'amour. Le couple qui incarne ces joies et ces douleurs, ici, ne s'appelle pas Tristan et Iseut, Roméo et Juliette, mais Tchertomir et Bogomila.

A la recherche de Tchertomir.

L'indépendance des Slovènes ne dura pas deux siècles : ils la perdirent en accueillant le Christ. Une telle force gonflait alors le christianisme que les saints missionnaires conquéraient avec les âmes les biens temporels. Tchertomir, le dernier chef qui mena le combat contre la religion nouvelle, fut vaincu par les armes et par la grâce.

En Haute-Carniole, dans la vallée de la Save, j'ai vu la butte où se dressait sa forteresse : il n'en reste que des fondations recouvertes de terre et d'arbres touffus. Les paysans d'alentour l'appellent en souvenir — et peut-être avec nostalgie — Ajdovski Gradec, le Château des Vieux Païens.

En tout cas, le dernier condottiere fut si bien vaincu qu'il dut renoncer à Bogomila et se faire baptiser avec l'eau de la Savitsa. Puis il partit pour l'Italie, se fit moine et revint plus tard dans sa patrie, pétri de vertus et resplendissant de foi, convertir ses frères païens. Rome ne l'a point canonisé, que je sache. D'ailleurs, il n'existe pas de saints originaires de Slovénie.

Préchern a chanté cette défaite et cette conversion dans son œuvre la plus longue, la plus célèbre aussi, à la fois confession amoureuse et histoire nationale : *le Baptême à Savitsa.*

Bien sûr, j'ai voulu voir ces lieux consacrés par la légende et par la poésie. La Savitsa fait une chute au fond d'une gorge étroite et profonde — deux cents, trois cents mètres, davantage peut-être, de montagnes à pic taillées net comme un mur. A mi-hauteur jaillit le torrent dans un bouillonnement d'écume. L'été, il rebondit de rocher en rocher, mais en d'autres saisons, grossi par les pluies ou la fonte des

neiges, il tombe d'un seul jet dans le fond de la gorge où son eau resserrée prend la couleur d'une émeraude froide et transparente, brune et violacée sur les bords. Le spectacle qui frappe les yeux et l'imagination est bien propre, dans sa désolation et sa sauvagerie, à susciter une résolution extrême.

C'est là que Tchertomir attendit le retour du messager qui devait lui rapporter des nouvelles de Bogomila. L'aimait-elle toujours? Voulait-elle être à lui? Elle vint en personne, mais hélas! accompagnée d'un prêtre et déjà religieuse. Pour la retrouver dans les délices du paradis qu'elle lui décrivit, il se fit baptiser. Que pouvait-il faire d'autre? Mais prendre le maquis et lutter pour la liberté.

Bohinj, le plus grand lac slovène, est aussi le plus sauvage, le plus viril : il contraste avec l'aspect souriant et féminin du lac de Bled. Le premier évoque Tchertomir et le second celle qui l'aimait. L'amour qui s'incarne dans les passions humaines modèle aussi la nature brute.

Dans ces montagnes, autour du lac sombre comme elles, Zlatorog, le chamois aux cornes d'or, gardait les trésors des vieux Slaves. De ses cornes magiques il navrait les chasseurs audacieux. Jusqu'au jour où survint un émule de Siegfried... Nous connaissons bien cette histoire. Il n'est point de trésor si jalousement surveillé, de cœur si bien défendu, de secret si bien caché qui ne succombe au désir, à la grâce. Tout se soumet devant le signe de l'élection sacrée.

Ces montagnes pleines de légendes parlent aussi des luttes des partisans ; partout se dressent des tombes isolées, des monuments. En 1941, quand la Slovénie fut partagée entre l'Italie et le III^e^ Reich, ce peuple qui avait tant lutté pendant tant de siècles pour sa liberté reprit tout naturellement le combat. L'héroïsme ici se respire comme une chose qui va de soi.

Il arrive aussi que les monuments ne soient pas faits de pierre ni de marbre, mais de membres vivants. Témoin l'étrange assemblée que je vis réunie sur une pointe de sable qui s'avançait dans le lac : un homme aux mains sectionnées au-dessus du poignet, un autre homme le front cabossé, barré d'une cicatrice violette, une jeune femme borgne, une vieille paysanne au visage de sorcière, un foulard noir sur la tête.

Mutilés de la dernière guerre, ces gens vivent entre eux et, l'été, passent leurs vacances dans ces montagnes. La vieille devait avoir perdu tous ses fils au maquis. Si elle avait soudain entonné un thrène de douleur, à la manière rauque et gutturale de ces pays, cela nous aurait déchiré la poitrine, mais elle se contentait de jeter des regards de biais et de grimacer un mauvais sourire. Planche supplémentaire aux *Malheurs de la guerre* de Goya — et non des moins effrayantes : les deux hommes semblaient prendre du plaisir à sentir le soleil, la présence de la montagne et du lac, mais la borgne se taisait et la vieille mère arpentait l'étroite langue de sable, l'œil aussi farouche que l'auguste reine de l'*Odyssée*, Hécube, qui aboyait sur le rivage en appelant ses fils.

A la recherche de Bogomila.

On n'approche pas Bogomila avec de gros sabots : elle était la prêtresse de Giva, déesse du désir et de l'amour. Les îles ont toujours servi de demeure à la divinité. Comme Aphrodite l'île de Cythère, Giva se plaisait à habiter l'îlot de verdure posé sur le lac de Bled. Elle y avait son temple, son culte dont on ignore tout ; ses adorateurs venaient en pèlerinage lui adresser leurs vœux. Ils montaient en barque, quittaient la terre... J'ai longtemps cru que l'Au-delà s'écrivait l'Eau-delà, mais cette illusion contient une vérité d'importance : l'eau qui nous sépare de la terre, transforme et purifie. Il faut qu'un autre élément, eau ou feu, nous éloigne du monde de tous les jours pour que nous puissions accéder au mystère.

Vint un jour où l'eau baptismale du Jourdain se répandit sur l'Europe entière ; le lac de Bled comme la cascade de Savitsa ne perdirent point leur caractère sacré, ils changèrent simplement de signe. Bogomila se convertit et, pour sauver la vie de Tchertomir en danger, fit le vœu de se consacrer à Jésus, sacrifice terrestre pour s'assurer au paradis des amours sans fin avec son bien-aimé.

Sur le temple détruit s'éleva une église : Marie remplaça Giva et comme dans cette île, de toute éternité miraculeuse, elle fit des miracles, les pèlerins continuèrent à venir en foule.

Le faste de l'art baroque enrichit l'église, l'or à profusion étincela sur les autels. Le décor se complèta : un campanile à clocher bulbeux, un beau presbytère et des dépendances, un ermitage et, vers le nord et vers le sud, deux volées d'une centaine de marches ornées de reposoirs, étapes nécessaires du pèlerin. Rien ne manqua à la gloire de Madame Sainte-Marie.

D'autant plus qu'une superstition s'attache à ces lieux : il suffit d'agiter certaine cloche en exprimant le vœu qui vous trouble le cœur pour se voir exaucé. On devine que les souhaits s'adressent à Giva plutôt qu'à la Toujours Vierge. Mais celle-ci, bénigne et pitoyable, accorde ce que la déesse du désir eût exaucé.

On dit qu'on entend parfois Giva pleurer son île perdue ; des sanglots montent des rochers où quelques pierres de son temple sont encore scellées. Mais, bien sûr, il faut pour cela se trouver en état de grâce.

J'arrivai à Bled à la nuit tombante. Rien n'est plus déconcertant que l'aspect d'un pays inconnu à l'heure où les contours se confondent. Je distinguais à peine le lac des collines qui l'enserrent, les montagnes proches, des lointains sommets des Alpes. Tout prend des dimensions étranges, se fait hostile ou rassurant, inquiétant en tout cas, brumeux et mélancolique. Je savais qu'il existait un château de Bled, ancienne forteresse juchée sur une haute falaise qui tombe à pic dans le lac et dans mon esprit ce château était forcément en ruines, repaire des fantômes et des chauves-souris.

Je ne savais où l'on me conduisait. La voiture s'engagea sur une pente très raide, sous les sapins ; l'atmosphère n'en fut que plus sombre, mon sens de l'orientation, déjà incertain, tout à fait troublé. L'auto ne s'arrêta que devant une poterne sur les créneaux de laquelle le ciel, presque noir, se découpait. Chemin de guet, avant-cour, nouvelle poterne avec pont-levis cette fois, tours, cour qu'il fallut traverser pour atteindre le logis principal. Tout cela couvert de lierre, vétuste, désert, silencieux.

— Mais c'est le château fort ! m'écriai-je.

J'ignorais encore que j'allais dormir dans la chambre du prince-évêque. Pour le moment je revivais le début de ce

film fantastique de Murnau, *Nosferatu*. C'était le même état intermédiaire entre rêve et réalité, frange indécise où tout peut arriver à la faveur du crépuscule, de la solitude et de ce vertige que dispensent les ruines récentes et les très vieux monuments.

Je m'approchai de la balustrade : le lac, très en dessous de mes pieds, luisait confusément ; l'île avec son clocher se détachait, tache plus sombre. C'est de ce promontoire que je vis pour la première fois le sanctuaire de Giva. Il m'apparut au bout des siècles, confondu par les ténèbres avec les eaux du lac, avec les rochers des montagnes, invisible, aboli, renié, et toujours présent. Rien ne m'empêchait de le restaurer en idée et d'imaginer dans la salle la plus retirée, dans le secret du temple, Bogomila endormie.

Le gardien me conduisit à la chambre : il fallut longer des couloirs, descendre et remonter des marches, traverser plusieurs pièces vides et sonores, à peine meublées en tout cas, éclairées moins encore, tout cela lugubre et déconcertant. La forteresse n'offre pas de plan bien net : une suite d'ajouts, de repentirs, toujours selon les nécessités ou le bon plaisir, en a fait un ensemble singulier. Quand le gardien me désigna la pièce où je devais dormir, j'étais vraiment perdu. Mais, un peu plus, un peu moins, qu'importe !

Tous les meubles du château étaient réunis dans cette chambre, je suppose : il y avait un lit à la duchesse, une armoire en marqueterie, des consoles baroques, un immense tableau d'église bitumineux et terrible à côté d'une tapisserie avec moutons roses et bergers rococo, des sièges, des tabourets de toute sorte, des panoplies d'armes sur les murs et surtout un régiment de chandeliers, bois, cuivre, faïence, de toute époque et de toute grandeur, posés un peu partout et jusque sur le lit qu'ils hérissaient avec un luxe barbare. J'en allumai quelques-uns, histoire de m'accoutumer à leur présence et de les accoutumer à moi. Ils avaient sûrement des confidences à me faire.

Tel était donc le repaire de ces vieux Slaves dont les fouilles de Bled ont mis à jour les armes et les bijoux. Il devint par la suite forteresse et séjour de plaisance des princes-évêques de Ljubljana, seigneurs du pays. Entouré de sapins qui

décrivent autour de lui un cercle magique, volonté dressée sur un roc, il n'a pour voisins que le lac et les neiges des Alpes. Solitaire, délabré, qu'il devienne musée, ruines ou maison de repos, il sera toujours là comme une vigie de l'ineffable, une sorte de rêve cristallisé dans l'absence.

On devine quelle pâture a pu trouver dans cette nuit au château mon appétit de fantastique et de merveilleux. Mes amis, décidés à le rassasier, firent plus encore : dès le lendemain nous nous installions sur l'île sacrée, sur l'île de Giva, dans l'ermitage tout rempli de peintures sur verre, de volets décorés de ruche et, lui aussi, de chandeliers. Désormais l'eau nous devint un élément familier. Mais je ne dirai pas si j'ai perçu ou non, dans la nuit, les sanglots de Giva.

Je n'en menai pas pour cela une vie érémitique. La Maison des Écrivains s'élève au bord du lac, à quelques brasses de l'îlot. S'y trouvaient réunis Anton Vodnik, poète des silences et des méditations nocturnes, des romanciers, des critiques et des historiens. Les relations furent bientôt nouées et ce furent d'incessantes allées et venues entre l'îlot et la Maison, des visites données et reçues, des vins avec de nombreux toasts et des chants plus nombreux encore, des dîners d'amitié.

A mon arrivée, Alexandre Voutcho, secrétaire général de l'Association des Écrivains yougoslaves, m'avait convié à dîner avec Ivo Andritch. Le premier fait surtout de la critique littéraire tandis que le second, ancien ambassadeur, se consacre au roman. Ses *Chroniques de Traunik* où il décrit les mœurs musulmanes de son pays natal, la Bosnie, vont paraître dans les *Feux Croisés*. Le Club des bibliophiles se réserve la primeur du *Pont sur la Drina*, déjà traduit. Après une chère succulente, truites aux herbes et fraises des bois, Ivo Andritch vanta les moralistes français, sa lecture de prédilection.

— Autrefois, dit-il, je prenais chaque jour un grand verre de Montaigne, un peu de Vauvenargues, de Chamfort aussi. Rien de pareil pour nous aider à vivre mieux.

Puis nous parlons de Louis Guilloux, venu ici au printemps. Sa *Maison du Peuple* connaît un grand succès en Yougoslavie, aussi n'a-t-on pas hésité à se lancer dans la traduction de l'énorme *Jeu de patience*.

La Table Ronde est attendue avec intérêt, avec impatience. Mes hôtes se délectent du *Bloc-Notes* de Mauriac dont ils aiment la franchise et l'ironie mordante. En revanche, ils n'apprécient guère le *Journal* du vieux Léautaud dont ils estiment la renommée surfaite.

— Guilloux défendait le bonhomme avec chaleur, poursuit Ivo Andritch, mais à mon avis le journal reste un sous-produit de l'écrivain. Ce n'est que de la matière brute et cela ne peut pas devenir un genre littéraire valable.

— Ou plutôt c'en est devenu un aux dépens de la sincérité de l'écrivain, conclut Alexandre Voutcho.

Il ne dit pas : et de la dignité humaine, mais je sens que pour lui l'élaboration d'une œuvre, la liberté de l'imagination et de la fiction romanesque font la valeur de l'écrivain comme elles témoignent son caractère.

II. — Romarin.

Ophélie appelle le romarin l'emblème du souvenir ; on peut l'en croire : les fous disent toujours la vérité. C'est la fleur sonore du souvenir et du trépas.

Rien n'est plus dangereux que le culte de la fidélité jusqu'à la mort. Pourtant les plus belles légendes, les chansons d'autrefois ne nous parlent pas d'autre chose, Grisélidis l'humiliée, Geneviève de Brabant, la fille du roi Loïs ou bien Esclarmonde de Foix dans son Montségur brûlant ! La fidélité témoigne l'amour comme l'amour témoigne la recherche d'un autre univers, plus vrai que celui dont on nous affirme qu'il est le seul vrai.

La floraison épuise le romarin ; c'est pourquoi on arrache ses fleurs. Les fleurs du romarin ressemblent aux serments de fidélité que l'on fait à ceux que nous aimons et que la mort nous enlève. Mais comment rester fidèle dès l'instant qu'on survit? La fidélité absolue pactise avec la mort. Se compromettre, trahir, oublier, voilà la vie. Il faut expirer comme Iseut sur le corps de Tristan ou bien crier : Le Roi est mort, vive le Roi !

Le cimetière vivant.

Aux confins de la Slovénie, dans ces hautes vallées des Alpes juliennes qui s'insinuent entre l'Italie et l'Autriche, il y a des femmes qui ressuscitent les ballades où l'on voit une jeune fille aller au cimetière pour y épouser son fiancé mort. A Strmec pod Mangarton, on ne voit que des femmes : jeunes, vieilles, toutes vêtues de noir, et qui, à notre passage, détournent les yeux ou bien nous regardent avec haine. C'est qu'à leurs yeux le mâle est un intrus, un ferment de désordre, bref l'ennemi public. Voilà de quoi piquer la curiosité. Sans compter que toutes les maisons sont neuves, et que certaines demeures dans ce village solitaire et sinueux restent inhabitées.

J'imagine combien de drames pareils à la *Maison de Bernarda* doivent se vivre derrière ces murs, avec quelle dureté doit s'exercer sur les plus jeunes l'empire des plus âgées, revenues de toutes les passions, sauf de celle de dominer. La beauté, la jeunesse sont des crimes inexpiables aux yeux de celles qui les ont perdues. Que les aînées s'engloutissent dans leurs souvenirs, à la bonne heure ! Mais les plus jeunes? A qui rester fidèle quand on n'a pas encore aimé?

Voici la clé de l'énigme. Pendant la guerre un général allemand est tué à Strmec : toute la population mâle, du nouveau-né aveugle au vieillard dans la tombe, est abattue et le village incendié. On chasse les femmes, troupeau hagard qui maudit la guerre et les hommes qui la font.

Après la libération, on reconstruit le village. Les femmes y reviennent, mais elles jurent de se consacrer seulement à leurs maris, leurs pères, leurs frères, leurs enfants morts, et de défendre l'accès de leurs maisons à ces êtres qui avec leur amour apportent les ravages de la haine, du meurtre et de l'incendie. Aucun homme n'a le droit de passer la nuit à Strmec. Préférant la mort à la vie, ces femmes se sont enterrées vivantes, Antigones volontaires, déjà cadavériques.

Pareilles à ces Alsaciennes d'autrefois qui se rendaient à l'office dans leur sévère costume noir, une branche de romarin à la main, je les imagine couchées dans le cercueil avec leurs robes de deuil, un bouquet de romarin sur le cœur.

Le cimetière de gazons.

S'il se perpétue par des monuments, des tombes et des ex-voto, le souvenir prend des formes plus humaines, même quand il rappelle les atrocités. A Begunje, qu'on peut nommer l'Oradour slovène, il y a un ancien couvent transformé en prison : ce lieu de paix et de prière devint enfer pendant quatre ans. C'est là, dans le cloître, et plus loin dans un ravin de la montagne toute proche, que les Allemands fusillèrent plus de deux mille otages, des hommes, des femmes et même des enfants, chiffre énorme par rapport à l'ensemble de la population. Une partie de ces morts est enterrée dans le verger du couvent ; on a pris soin de sauvegarder son caractère villageois : ce cimetière est vraiment le champ vert du repos. Les tombes sont faites de menus blocs de granit qui ne dépassent le sol que d'une dizaine de centimètres et qu'on a placés, en groupes irréguliers, à même les plantes vivaces et les fleurs. Elles germent çà et là, au détour des sentiers qui serpentent sous les pommiers, sous les pruniers comme d'étranges végétations minérales. Des statues de bronze rappellent le destin de ceux qui sont couchés sous le gazon, mais elles n'expriment pas le tragique de ces vies interrompues aussi bien que ces pierres écloses parmi l'herbe verte et les fleurs rouges.

Nous étions venus en voiture de louage : il avait fallu choisir entre une limousine, somptueuse et démodée, où l'archiduc François-Ferdinand avait dû être assassiné en 1914 et une machine venue du fond des âges, aux sièges défoncés, aux portes retenues par des ficelles, un vrai taxi de la Marne. C'est pour celle-ci que je me décidai, en dépit de la splendeur mélancolique de la précédente, et cela à cause du chauffeur aussi vieux que sa guimbarde : Jésus-Christ à soixante ans. Il avait une large barbe grise et une crinière bouclée, grise également, qui lui retombait sur les épaules. A la traversée des villages, les enfants reconnaissaient la voiture et son prophète, ils criaient en agitant les mains : « Petit oncle ! Eh ! Petit oncle ! » Comme Jésus-Christ, le bonhomme montrait

beaucoup d'indulgence aux petits enfants, mais il ne jugeait pas de sa dignité de leur répondre, ni même de sourire.

Le cimetière de pierres.

Pour monter au col de Ljubelj qui conduit en Autriche par une de ces routes sinueuses et raides dont les ingénieurs autrichiens ont le secret, il fallut pourtant changer de monture : la machine héroïque aurait rendu l'âme. Cette fois, le chauffeur ressemblait à un jeune dieu païen athlétique et blond et son auto était faite à son image : robuste et toute neuve.

Cette partie des Alpes de la Savinia reste le domaine des chamois et des chevreuils. Tout y est sauvage à souhait, le torrent, les forêts, les sommets environnants. Point de troupeaux, quelques rares chalets. On est d'autant plus surpris, dans un décor si peu altéré par la civilisation, de découvrir, juste en dessous du col, l'ouverture béante d'un tunnel. Et voilà détruits cette contemplation, ce rêve, cette ivresse d'une nature vierge, indomptée, car ce tunnel fut percé par des déportés de Mathausen et de Dachau. Il devait réunir la Slovénie et la Carinthie, mais le III^e^ Reich s'écroula avant que l'œuvre fût achevée. Les travaux viennent de reprendre par les soins de l'Autriche et de la Yougoslavie ; quand la montagne sera vaincue, on imagine quelles joyeuses compagnies ce tunnel déversera le dimanche sur l'un et l'autre versant. Se rappellera-t-on les souffrances qui ont permis sa création? Non, ou bien rarement peut-être. Mais ces contrastes forment la vie même et seul un moraliste coupé de l'humanité s'en offusquera. La vie ne peut rester fidèle à la mort sans se détruire elle-même.

Et pourtant quand on regarde ces Alpes et qu'on se représente l'hiver, le vent, le froid, le travail forcé et l'impossibilité de fuir, ce décor écrasant de rochers et de glaces allant de pair avec la tyrannie des capos, on ne peut soutenir la vue de ce tunnel qui, lui, demeure alors qu'on a détruit le camp.

Des baraques qui constituaient ce commando de travail, il ne reste que les fondations, quelques escaliers, un amas de pierrailles et de goudron. C'est là que s'entassaient les dé-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. SLAVONIQUES

portés, en majorité polonais, slovènes et français. Par permission spéciale, car cette zone frontière est interdite, nous sommes admis à aller sur les lieux. Mais à quoi bon? Pour ranimer quels souvenirs? Que peut-on faire pour ceux qui ont peiné dans l'enclos de ces barbelés? Seuls les survivants ont le droit de parler de ce qui fut pour eux descente aux Enfers, séjour dans la lune, dans l'horrible et dans l'inconcevable.

Un vieux paysan nous conduit jusqu'aux débris du four crématoire, sans dire un mot. Puis il indique d'un geste un grand fleuve de pierres qui sort de la montagne comme d'une blessure : c'est là, dans une fosse commune, voire à même la pierraille, qu'on jetait les morts qu'on n'avait pas le temps de brûler. Rien ne révèle l'endroit de la sépulture, si ce mot peut convenir. Bien des familles françaises pourraient regarder ce jet de pierres usées, blanchies par les glaces d'hiver, comme le cimetière innomé de leurs morts.

C'est alors que la nature nous envoie un signe de réconfort. Quand nous regagnons le poste de douane, une biche apprivoisée paraît à la lisière de la forêt. Elle ne se décide pas à venir jusqu'à nous, mais sans frayeur elle nous regarde de ses beaux yeux liquides, broute une herbe et disparaît.

III. — Géranium rosat.

Est-ce à ses feuilles élégantes et découpées que le géranium rosat doit de symboliser les dons artistiques? Sa fleur en tout cas, d'un mauve pâle, presque blanc, n'attire guère l'attention ; mais ces feuilles luxuriantes qui sentent la rose quand on les froisse, méritent bien d'inspirer un nouveau chapitre à la métabotanique. C'est ainsi que j'appelle l'art qui s'occupe non plus de classer les plantes par familles, mais d'instaurer la mythologie florale.

La bonne chanson.

Un proverbe dit que si trois Slovènes sont réunis, un chœur s'est déjà formé : ils ont la passion, l'instinct et le don du chant. Une promenade sur l'eau, un verre à l'auberge, la

guerre comme toutes les fêtes qui composent notre existence, tout sollicite leur penchant pour la musique. Ils chantent à trois voix et, sans avoir appris le solfège, se répartissent les emplois. Parfois un accordéon, un harmonica soutiennent la mélodie ; le plus souvent les voix seules, sonores et bien timbrées, composent l'harmonie. J'ai entendu bon nombre de ces chansons, très anciennes, surannées ou récentes, elles m'ont charmé par leur variété de rythme et de tons, la hardiesse de leurs modulations, par leur liberté et leur fantaisie poétiques. Beaucoup respirent une mélancolie ardente, les plus gaies vont jusqu'à la joie débridée sans tomber dans la vulgarité ni dans la platitude. Elles sont saines comme l'air des montagnes, transparentes comme le torrent.

Parmi celles dont on m'a traduit les paroles, j'en ai retenu deux dont la poésie m'a paru d'une justesse exquise. La première évoque un précieux poème chinois :

Si tu fais l'amour,
Que ce soit pendant l'été.
Nul besoin de couverture,
L'ombre de l'arbre te suffira.

Et cette autre, qui exalte dans l'amour le besoin de mystère et de pureté :

Ma petite fille, apporte-moi de l'eau,
Je voudrais me laver les pieds :
Alors je viendrai t'embrasser.

Ma petite fille, apporte-moi de l'eau,
Je voudrais me laver les mains :
Alors je viendrai t'embrasser.

Ma petite fille, apporte-moi de l'eau,
Je voudrais me laver le cœur.
Alors tu ne me reverras plus.

La Slovénie possède des chansons, de quoi enchanter les mânes du vieux Gallus Carniolus, le Palestrina de ce pays. La région de Bela Krajna apparaît comme une fabuleuse réserve. Aussi bien les arts populaires et le folklore n'ont-ils

pas cessé d'y exister. Non point dans les vitrines des musées, mais dans des maisons vivantes et dans le cœur de chacun.

Shakespeare et Molière en forêt.

Après le chant, le théâtre est la grande affaire des Slovènes. Qu'on songe qu'une aussi petite république possède dix théâtres d'État, dont quatre dans la seule ville de Ljubljana ! Sans compter les groupes d'amateurs et les troupes improvisées pour une fête.

L'instinct du chant choral conduit au drame, le contrepoint des différentes parties contenant en germe une action. Comme les Slovènes aiment à chanter, ils aiment à jouer et de tout leur être, de tout leur corps. Ils savent tout naturellement que l'art du comédien n'est pas seulement diction, mais plastique, danse, mime, union de l'âme et du corps.

Leur intérêt ne se porte pas au premier chef sur les œuvres faciles, légères, mais sur les classiques et surtout sur Shakespeare et sur Molière, les deux plus grands auteurs de théâtre. Voilà de quoi nous surprendre dans un pays qui offre pourtant sans cesse des sujets d'étonnement. On ne songe pas sans confusion aux préférences littéraires de la majeure partie des Français. Mais ici le peuple qui a longtemps dû lutter dans des conditions précaires n'a pas ce goût corrompu que donne la vie facile : il va d'emblée aux œuvres qui respirent la grandeur et le génie. Et il importe peu qu'il montre de la timidité envers les œuvres modernes puisqu'il préfère Shakespeare à Bernstein — ou son équivalent slovène, Molière à Feydeau, et qu'il le prouve.

Dans de simples bourgades, devant un public de paysans et d'ouvriers, on joue *Hamlet :* par affinité d'âme, mélancolie un peu sauvage, on regarde ici le sweet prince comme un héros national. Les poésies et les chansons populaires contiennent tant de métaphores surprenantes, de raccourcis de sentiments, proposent de la réalité une image irréaliste si vraie que ceux qui dès l'enfance sont habitués à les entendre et à les chanter accueillent le lyrisme shakespearien comme la chose la plus naturelle du monde et qu'ils vivent à l'aise

dans cet univers où l'action et la poésie font un mariage d'amour.

L'initiative de pareils spectacles ne vient pas seulement des intellectuels et des artistes. Voici un exemple entre mille : quand dans le village de Velike Lasce, où, dit-on, se parle le slovène le plus pur, on joua *Tartuffe*, ce ne fut pas le maître d'école qui en eut l'idée, mais un paysan, fort pieux de surcroît. Il se chargea de la mise en scène et du rôle d'Orgon.

Pendant la dernière guerre, dans les territoires tenus par les maquisards, *le Malade imaginaire* fut joué des centaines de fois en alternance avec *les Fourberies de Scapin* et le national *Hamlet*. Les costumes étaient faits en soie de parachute, les décors utilisaient les éléments du lieu : arbres de la forêt, greniers à foin, ruines d'un village incendié. Argan agitait sa sonnette et les fameux drelin drelin servaient parfois de signal d'alarme pour le passage d'une patrouille ou le survol d'avions ennemis.

Le cheval des poètes.

Qu'on ne craigne rien, je ne veux pas enfourcher Pégase ni même parler de lui. Le cheval auquel je songe ne porte point d'ailes sur les flancs. Ce devait être une robuste bête de trait comme il s'en trouve dans les écuries peuplées par les réquisitions de l'armée.

D'ailleurs, j'imagine volontiers la monture des poètes pareille à ces chevaux que nous a transmis l'art chinois avec des yeux bon enfant, des naseaux largement troués, une crinière qui retombe comme un couperet, une forte encolure, une lourdeur à la fois rassurante et mystérieuse comme tout ce qui est millénaire.

Rustique ou non, le cheval dont je veux parler favorisa une belle aventure, voilà le point essentiel. Chacun sait qu'à Duino, près de Trieste, Rilke a composé ses émouvantes, ses admirables *Élégies*. Le château qui s'élève là, dans un style autrichien mêlé d'italianisme, avait été mis à sa disposition par la princesse de Tour et Taxis à qui, par reconnaissance, il dédia les poèmes qu'il composa. Elle écrit dans ses *Souvenirs* qu'il y vivait seul dans une chambre « qui me

semblait faite pour lui : à l'angle du château, avec des fenêtres de trois côtés, un petit escalier secret menant à l'oratoire et un plafond orné de stuc vénitien d'une grande finesse. Une pièce plutôt sombre, à cause des murs très épais vers le nord, avec, je ne sais pourquoi, une atmosphère toujours un peu inquiétante ».

Ce château n'inspira pas seulement Rilke, il hanta aussi l'imagination populaire slovène : son nom revient dans maintes romances médiévales, car c'est à Duino, ou plutôt Devin, qu'est morte la dernière reine de Slovénie. Le château actuel domine la mer et les rochers. L'odeur des vagues et le parfum d'iris innombrables au printemps le remplissent. La façade sur l'Adriatique, par le nombre et la proportion de ses fenêtres, donne une impression de majestueuse beauté.

Au début de mai 1945, quand l'armée yougoslave eut libéré Trieste, un jeune poète voulut se rendre à ce château qui avait charmé ses rêves d'enfant et qu'il n'avait jamais vu. Mais pour ne pas déflorer le souvenir imaginaire qu'il en avait gardé et que quatre ans de guerre au maquis avaient encore avivé, comment y aller?

Non point à pied comme un paysan, ni en carrosse comme un seigneur, ni en jeep comme un soldat, mais à la façon noble et courtoise des poètes, à cheval. Il choisit la plus belle bête qu'il put trouver et se rendit à Duino. N'est-il pas fascinant, à la fin d'une guerre et au seuil de la jeunesse, de réaliser un rêve dont notre enfance s'est longtemps nourrie?

Il n'entra pas au château, les officiers du grand quartier général américain l'y avaient précédé. Il n'en fut pas surpris, car il savait et nous le savons aussi, que l'on n'entre jamais vivant dans la Terre Promise.

★

C'est pourtant dans une sorte de Terre Promise qu'on a l'impression de pénétrer quand on arrive à Vrba, le village où naquit Préchern.

Au milieu de prés très verts, juste sous la montagne, une dizaine de maisons solides et bien bâties, une chapelle avec des restes de fresques médiévales, de beaux arbres, des

tournesols, du foin qui sèche sur ces curieux greniers en plein air qui ressemblent à des harpes, voilà Vrba. Tout cela ne serait rien sans ce silence doré, savoureux, substantiel qui semble fait de toutes les odeurs qui se respirent ici.

On habite encore la maison du poète : c'est dire qu'elle n'évoque ni le cimetière ni le musée. Une vraie maison de paysans, simple et vivante avec ses murs blanchis à la chaux, son poêle confortable, son coin de Dieu, ses lits haut perchés et son berceau. Tous ces objets ont quelque chose à nous dire, un secret à nous confier ; ils nous comprennent comme nous les comprenons : la langue de la poésie ne requiert pas d'interprète. Elle agit sur nous par d'autres moyens que ceux du discours et de la raison.

Si Préchern avait écrit en allemand, son nom courrait sur les lèvres de tous. Mais il sacrifia sa gloire au génie de sa race. Voilà bien le drame d'appartenir à un peuple trop peu nombreux : les dons les plus éclatants ne portent pas votre renommée au-delà des toujours proches frontières. Et pourtant ces dons du poète, Préchern les possédait tous. Il avait une force d'inspiration et une pureté de forme qui lui faisaient allier romantisme et rigueur classique. Les qualités majeures, l'imagination et la sensibilité, il les possédait aussi.

Préchern, comme Musset, comme Heine, est d'abord un poète de l'amour, de l'amour déchirant et déchiré de ceux qui ne sont pas nés pour le bonheur. Tourmenté, tourmenteur, victime et bourreau, il chanta une Juliette qu'il ne put jamais conquérir. Le *Baptême à Savitsa* est l'aveu de sa défaite ; comme Tchertomir à Bogomila, il renonça à sa bien-aimée, mais plus fidèle à son peuple que le vieux Slave, il ne passa pas dans le camp victorieux, et chantant dans sa langue natale, accepta de borner sa gloire aux frontières de son pays.

A la recherche d'une princesse illyrienne.

Les ethnologues estiment que le peuple slovène est formé d'Illyriens légèrement romanisés et de Slaves venus dans le dernier quart du VI^e^ siècle de notre ère. De nos jours où l'on se passionne tant pour les civilisations archaïques, il était

normal que la Slovénie interrogeât son passé. Qui étaient ces Illyriens?

On sait qu'au début de notre ère ils se révoltèrent contre Rome. On devine comment s'exerça la répression. Au siècle suivant, Appien note que les Illyriens de Macédoine célèbrent trois fois la vie : à la naissance, au mariage et à la mort, et qu'assis sur le fumier ils chantent d'une façon étrange. Cela suffirait pour nous faire rêver sur leurs idées métaphysiques et sur leur vie privée. On n'a pas encore étudié leur civilisation ; le peu qu'on en sait fascine parce que le sens de la grandeur y paraît éclatant.

Comme tous les peuples qui n'ont pas été touchés par l'influence classique de la Grèce, les Illyriens avaient un culte de la mort étrange et fastueux. Les fouilles de Stitchna, commencées avant la Grande Guerre par la duchesse de Mecklembourg et poursuivies aujourd'hui par Josip Kastelits répondent à ce besoin de connaître leurs origines qui tourmentent les hommes de maintenant.

La terre amoncelée symbolise la puissance. Ils élevaient à leurs chefs des tumulus très hauts, dont la base atteignait plus de soixante mètres de diamètre, dans l'idée, je suppose, que la terre cache et glorifie. Une couronne de dalles blanches entourait chaque tombe. On songe à l'aspect étrange que devaient présenter ces nécropoles, hérissées, non point comme aux alignements de Carnac, de granit debout, mais de ces énormes pains de sucre bagués de blanc.

Ces hommes cherchaient sans doute à atteindre quelque chose de supérieur à la mesure humaine, et cela dans la mort à défaut de trouver ce point idéal dans la vie.

A Stitchna, en Basse-Carniole, il y avait une de ces cités illyriennes avec sa nécropole. Aujourd'hui quand on s'engage dans ce qui fut la vallée des morts, on ne voit que champs de maïs et de sarrasin, curieusement bossués çà et là. On pourrait même croire à de légères collines si la nature offrait de pareils reliefs. Encore les tumulus se sont-ils arrondis, affaissés, en recouvrant de leurs masses d'argile les dalles funéraires qui les encerclaient.

Les fouilles qu'on y a faites révèlent une civilisation déjà sur son déclin, trahie par un art qu'on pourrait appeler

baroque ; les urnes sont contournées, les fibules trop ornées, les bijoux aux yeux magiques expriment une exagération un peu sauvage, pleine de vie et de mouvement.

Une semaine plus tôt, dans le tombeau d'une princesse illyrienne, on venait d'exhumer une pièce rare : on devine la jubilation de l'archéologue et de ses aides. C'était au milieu de colliers aux grains d'or creux, légers comme des bulles, un diadème d'or lui aussi, d'un style noble. Il porte en son milieu une sorte de trident, de plumet qui symbolise quoi? L'arbre de vie? Le soleil? Ou bien n'est-ce que l'insigne de la puissance? De la magie royale? Avec un sentiment d'anxiété et de joie, je touche cette relique légère, point trop sûr qu'on ait le droit de ramener au jour ce qui était destiné à la nuit de la terre.

Mais Josip Kastelits ne partage nullement mon opinion : il recherche maintenant la tombe du chef. Espoir d'un casque, d'une épée, d'une cuirasse ouvragée. Qui sait? Si les dieux le favorisent, il mettra la main sur un masque d'or.

IV. — Sans fin.

J'avais bien raison de redouter la colère de la princesse au diadème magique : l'argile taillée net de son tombeau rendait tout faux pas dangereux : je glissai et me brisai la cheville. Comme les Gaulois ravagèrent plusieurs fois le pays avant que les Romains n'en fissent la conquête, libre aux historiens de voir dans cette fracture l'effet d'une vengeance à retardement. Mais on peut fournir bien d'autres explications. La seule chose dont je me persuade, c'est que le hasard est hors de cause.

Adieu les voyages ! Je n'aurai point vu en Istrie slovène cette terrifiante danse macabre dans l'église de Maria na Skrilju, Bela Krajna, ni son art populaire, non plus que ce lac fantôme qui disparaît parfois sur les plateaux du Karst et qui avait pourtant bien excité mon imagination. Adieu aussi à la grotte de Postojna dont je n'aurai connu les visions surréelles que par les lithographies des chroniques du vieux

Valvasor ! Il faut sagement rester à Ljubljana la jambe allongée.

Là, j'aurai du moins éprouvé les amitiés dont j'ai reçu les témoignages les plus touchants. Ce repos forcé m'a permis de connaître ce pays autrement que par l'œil, de m'accoutumer à ses contrastes, à ce qui le rend unique, différent et, dans une certaine mesure, d'épouser ses passions. Même si l'on ne parle pas la même langue, il faut cesser de se sentir étranger pour deviner tant soit peu des choses qui composent la vie profonde d'un peuple. La longueur du séjour ne fait rien à l'affaire : le contact est immédiat ou bien il ne se produit jamais. Sitôt qu'il s'établit, l'enchantement commence.

A quoi bon voyager si nous emportons dans nos bagages nos habitudes de sentir et nos préjugés? Bénies soient les tentations qui nous aident à sortir de nous-mêmes ! Cette tentation, la Slovénie me l'a donnée.

MARCEL SCHNEIDER.

SARA

(Suite) (1).

Au premier moment, naturellement, je ne me rendis pas compte qu'il avait filé et je me hâtai de préparer le déjeuner, car il m'avait mise en retard. Je lui faisais un petit extra, — car même à nos pires moments je n'ai jamais servi à Gulley de cuisine médiocre, — du veau à la viennoise et un soufflé au fromage, ce qu'il aimait énormément et, bien que ce ne soit pas à moi de dire cela, je préparerais volontiers l'un ou l'autre en compétition avec le *Ritz*. Mais je ne voulais pas commencer à faire cuire le soufflé tant que je n'aurais pas Gulley sous la main, et je l'attendis donc. Au bout d'un moment je mis mon chapeau de jardin pour cacher l'entaille et sortis voir s'il n'était pas au café *Entre Confrères*. Mais non. Et alors le maréchal-ferrant me dit qu'il l'avait vu grimper dans l'autobus de midi avec une valise et sa boîte de peinture.

Le maréchal-ferrant me regardait en roulant de gros yeux comme s'il regorgeait de nouvelles. Le maréchal-ferrant le savait toujours quand j'avais été battue. Il nous entendait traîner les pieds et moi tomber, à travers le plafond. Aussi, bien qu'il n'avait cessé de se montrer un ami pour moi, j'en étais venue à le haïr et je ne voulus pas lui parler à présent ni lui demander pourquoi il me regardait d'une manière si impressionnante.

Je rentrai et attendis et quand je vis que Gulley n'arrivait pas, je mis mon veau de côté et le bol d'œufs pour le soufflé et me fis une tasse de thé en guise de déjeuner. Ça m'a toujours paru trop ennuyeux de faire de la cuisine pour moi-même, et puis d'avoir à laver l'assiette et les casseroles salies pour moi seule.

Lorsque je vis que la journée avait passé sans qu'il revienne, je commençai à penser que peut-être il avait filé, et je me souvins qu'il y avait une jeune fille à Queensport dont il venait de faire le portrait, une grosse fille fraîche et rondelette, du type qui lui plaisait, et qu'elle aussi jouait à l'art, et faisait un dieu du pauvre cher homme.

Et effectivement, est-ce que ne voilà pas la postière qui vient me chercher pour une communication au téléphone avec cette

(1) Cf. *La Table Ronde* nos 69-70.

jeune fille qui m'appelait. J'allai au téléphone et la mère de la jeune fille, tout froidement, me dit que la jeune fille avait filé avec lui. Elle venait juste de télégraphier de je ne sais plus quel hôtel à Londres. Est-ce que je voudrais bien aller à Londres pour le séparer d'elle en l'emmenant?

Comment pouvais-je le faire revenir s'il avait envie de s'en aller? demandai-je. Elle répondit : « Vous avez une grande influence sur lui, madame Jimson, et je suis persuadée que ce n'est qu'une toquade passagère de la part de ma fille. »

Je pensai à part moi que même s'il m'était possible de le ramener, je ne le voudrais pas ; pour qu'il me batte à nouveau, merci bien ! Mais je me bornai à dire que j'avais bien peur de n'avoir pas tant d'influence que ça.

Puis je revins à ma chambre. J'étais dans une grande fureur contre Gulley et je pensais que s'il m'était tombé sous les pattes, je l'aurais rossé. Bien qu'à vrai dire, j'aurais peut-être eu peur de lui faire réellement mal, car je suis une femme très vigoureuse et il était d'une carrure si frêle que le déplacement d'air produit par ma jupe le faisait vaciller.

Je fus furieuse contre lui tout ce jour-là et tout le lendemain. Je ne pus dormir, et à quoi bon manger? Je crois que le lendemain fut le plus mauvais jour de toute ma vie jusque-là, car j'étais pleine de haine contre lui et contre la jeune fille, et la haine ne me vaut rien. Elle me donne un mal de tête fou. Aussi je me dis : « Il ne faut pas que je continue d'être furieuse ou je me ferai du mal et peut-être que mes cheveux blanchiront et que j'aurai un coup de sang à cause de ma tension ! » Mais je n'eus pas plus tôt essayé de détourner ma pensée de Gulley et de me remettre au travail que je m'aperçus qu'il n'y avait plus rien qu'il vaille la peine de faire. Car je n'avais pas envie de cuisiner et donc il n'y avait ni cuisine ni achats à faire ; et à quoi bon faire du raccommodage pour un homme qui n'était pas là?

Aussi je remis de l'ordre dans la chambre et sur les étagères, et défripai les voiles qui couvraient les toiles et les cartons à dessins de Gulley — il les avait tous laissés en partant, pour que j'aie l'ennui de me demander qu'en faire — et j'époussetai et je nettoyai et je lavai, sans aucun but, mais tout bonnement comme un canard qui continue à gigoter après qu'on lui a tranché le cou ; c'est alors que je sentis quelque chose d'anormal.

Mais, comme on dit, plus grand est le chagrin plus on a de courage pour le supporter. Quand la balle heurte le sol, il faut qu'elle rebondisse ou qu'elle éclate. J'avais été envoyée si bas par le coup que je ne pouvais descendre plus bas et il n'y avait rien d'autre à faire que de remonter. Je remontai donc et il ne faut pas en attribuer le mérite à une dignité de femme du monde en moi ou à la religion, car, Dieu me pardonne, je n'étais plus allée à l'église depuis la Noël, et je dissimulai mon entaille sous une boucle de cheveux et je descendis dans une petite auberge à Queensport où j'étais connue et j'allai m'inscrire dans une agence de placement de domestiques pour une place de cuisinière.

Je laissai toutes les affaires de Gulley chez Mlle Slaughter et je

donnai son nom comme référence. Il fut entendu entre nous qu'elle dirait que j'avais été sa cuisinière-intendante, ce que, du reste j'avais bel et bien été en réalité. Car les quatre dernières années qu'avait duré la peinture j'avais fait tout le travail de la maison sans recevoir de gages.

J'eus de la chance. Il y avait une place vacante de cuisinière-gouvernante à soixante-quinze livres — de bons gages à cette époque-là, et je l'aurais eue, n'eussent été mes ennuis avec la police.

C'était mes premiers ennuis avec la police, et ils m'ont tellement nui lorsque j'en eus d'autres, qu'il me faut bien dire que tout ça ne m'a jamais paru aussi grave que ça en a eu l'air par leur faute. Voici ce qui arriva. Quand Gulley quitta Ancombe, les factures tombaient comme les fleurs d'aubépine en juin, qui portent malheur à tout ce qu'elles touchent. Mais je n'avais rien, à part une somme en réserve comme en-cas, à savoir neuf souverains d'or cousus dans mon corset, que Rozzie m'avait dit de mettre de côté à l'époque de la mort de Matt. Car, disait-elle, une veuve ne sait jamais si à tel ou tel moment elle n'aura pas besoin d'or, ne serait-ce que pour son propre enterrement.

Or je ne voulais pas toucher à cet argent, car la règle avec un en-cas de ce genre c'est de faire semblant qu'il n'existe pas et de n'en pas tenir compte, pour les factures. Je n'avais donc que des chèques, et je payai avec des chèques, tout en sachant bien que nous n'avions rien à la banque, sauf une dette ; et je me fis rendre la monnaie, quelques livres, pour avoir un peu d'argent sous la main.

Je ne sais pas pourquoi j'ai eu la folie de faire une chose pareille. Je n'en revins pas d'avoir fait cela quand l'agent de police vint à l'hôtel m'arrêter. « Vous ne me prenez pas pour une voleuse, voyons ! » dis-je. « Vous voyez bien que je ne me suis pas enfuie. » C'est vrai que le directeur de la banque, à Queensport, était un de mes amis ; même il était souvent sorti de derrière son comptoir pour me voir et me chiner et me tapoter le bras. Aussi je pensais que peut-être il verserait le montant de mes chèques, et me permettrait de le lui devoir pendant un certain temps. Car Dieu sait qu'il avait eu quantité d'argent à moi.

C'est ce que je pouvais très bien penser, mais la vérité c'est que j'avais une telle hâte de quitter Ancombe, que je ne faisais pas attention à ce que je faisais. C'est ainsi que je fus citée devant le tribunal et il s'en est fallu de peu que je ne sois traduite en Cour d'assises et que je n'aille en prison. Il y avait toujours beaucoup de malveillance à cause de la peinture et du bolchevisme, et aussi on avait appris, je ne sais comment, que Gulley et moi nous n'étions pas mariés. Et puis le total des chèques se montait à soixante-dix livres et c'était une grosse somme. J'eus de la chance vraiment de m'en tirer avec une mise en liberté surveillée et la promesse de faire mon possible pour payer ; et que le curé et M. Hickson aient dit du bien de moi. M. Hickson, en outre, ne fit pas état de la somme — trente livres — que je lui devais à lui personnellement, pour les encadrements de l'exposition, et il paya la facture du

marchand de couleurs, en se contentant en retour d'une lettre attestant que je lui devais tout cela.

J'eus de la chance avec mes amis, et j'eus de la chance, aussi, de n'avoir jamais été fouillée et qu'on n'ait pas trouvé l'or dans mon corset.

J'eus de la chance, aussi, de trouver une place, alors que j'étais perdue de réputation. Car lorsque je retournai au bureau de placement, la place dont j'ai parlé était prise et la femme fit signe de la tête que non, qu'elle ne pouvait pas me recommander, à moins, dit-elle, que je n'accepte d'aller au manoir de Tolbrook.

« Pourquoi pas? » dis-je.

Elle secoua de nouveau la tête et dit que cette place n'était pas portée en réalité sur ses registres, car il ne lui était pas possible de la recommander à aucune femme respectable. Mais peut-être était-ce tout ce que je pourrais obtenir. En entendant cela, je me sentis toute retournée en dedans. C'était la première fois qu'on me faisait avoir l'impression d'être une criminelle, pas seulement aux yeux de la police, mais aux yeux du monde, et que j'apprenais ce que c'était que d'être perdue de réputation.

Quand je demandai à la femme du bureau de placement ce qu'il y avait qui clochait à Tolbrook, elle me répondit sur un ton tel que c'était à croire que ça lui faisait plaisir de me le dire. Une grande maison de campagne, avec seulement deux bonnes pour l'intérieur, pas de gaz ni d'électricité, et à plus de trois kilomètres d'un village ou même d'un autobus. Et une mauvaise réputation avec ça, c'est-à-dire que M. Wilcher, le propriétaire, s'était fait un mauvais renom, mérité ou non. Il avait de la difficulté à garder des domestiques, surtout des domestiques femmes, et une ou deux fois il avait été cité devant les tribunaux à cause de ses mœurs.

En apprenant tout cela, je dis que je n'accepterais jamais d'aller dans une place si épouvantable, et je tins bon deux jours de plus. Mais je vis que je ne pourrais rien obtenir de meilleur du bureau de placement, étant donnée ma réputation, et j'avais mis au clou jusqu'à mes vêtements pour pouvoir continuer à vivre à l'*Hôtel de la Couronne*.

Je pris donc la place chez M. Wilcher. Car je pensai : « Si elle est mauvaise, peut-être que précisément elle m'est destinée. Et si mauvaise qu'elle puisse être, je n'en mourrai pas. » Car, Dieu merci, j'avais ma bonne santé et ma vigueur, et toutes mes dents, qui, bien que ce ne soit pas à moi de le dire, ont fait l'admiration de tous les dentistes qui les ont vues, seulement pour les nettoyer, car je n'ai jamais eu à les faire plomber, — et pas un cheveu blanc. Personne ne m'aurait donné quarante-six ans, ni même trente-six. Car si c'était empoisonnant d'avoir un corps pesant, ça présentait en revanche cet avantage que ma graisse maintenait ma peau tendue et ferme. Ma peau, qui fut toujours ma meilleure alliée. De fait, quand j'indiquai à la police mon âge véritable, ils furent surpris et le brigadier dit que j'avais un teint de bébé. J'aurais donc très bien pu me donner moins que mon âge et

m'épargner cette mortification supplémentaire, si je n'avais pas craint de dissimuler quoi que ce soit à la police, pour le cas où la vérité se découvrirait. Mais je m'aperçus que j'étais inscrite au bureau de placement comme ayant trente-cinq ans, si bien que lorsque mon âge véritable fut révélé dans les journaux, le régisseur de M. Wilcher m'en toucha un mot comme si j'avais dit des mensonges.

Le manoir de Tolbrook était une maison pleine de coins et de recoins dans un champ entouré d'un saut-de-loup. Il n'avait pas de parc à proprement parler. Les jardins se trouvaient sur le derrière et le champ sur le devant, et au-delà du saut-de-loup il y avait des prairies et des haies. La maison avait de belles pièces et un très bel ameublement, mais en triste état, aussi bien en haut qu'au rez-de-chaussée ; des trous dans le toit et les parquets, et à la moitié des fenêtres à guillotine manquaient les cordes. Je fus surprise de trouver un bon évier à deux robinets dans l'arrière-cuisine, et le fourneau de cuisine nous donnait toute l'eau chaude que nous pouvions désirer. Des rats et des cafards, ça oui ! Mais une femme qui a peur des cafards, mieux vaut qu'elle n'espère pas être cuisinière dans les vieilles maisons bien. Les rats de Tolbrook, je le reconnais, battaient tous les records, aussi gros que des lapins et aussi féroces que des verrats. Je tremblais en les entendant galoper dans les couloirs et sauter de marche en marche dans l'escalier.

La maison, aussi, me donnait le frisson, car elle était complètement enfouie sous les arbres, et même en plein jour il y avait une ombre verte sur tout, si bien qu'à voir la table de cuisine vous l'auriez crue atteinte de chlorose. Le champ était petit, et les haies pleines de grands ormes et de grands chênes, le soleil ne pouvait jamais y pénétrer que par coulées, comme le jaune d'or sur une tomate verte.

C'était un endroit solitaire, aussi ; rien que les deux autres domestiques pour l'intérieur et une femme de journée, la femme du jardinier, qui couchait dans le pavillon du garde, et deux hommes pour l'extérieur, s'occupant des jardins et qui habitaient dans leur propre village, à un démi-kilomètre de là. Le gardien-chef avait un autre homme sous ses ordres, aussi, mais nous ne les avons jamais vus à la maison. Ils prenaient leurs ordres du régisseur. Les premières nuits à Tolbrook, couchée toute seule dans ce lieu lugubre et écoutant le bruit que faisaient les rats, je pensai que ç'avait été une grande sottise de venir là. Car, si c'était peut-être bien tout ce que je méritais et le juste châtiment de tant d'années de luxe et d'amusements, tout de même je me disais que ça ne servirait à rien ni à personne si je devenais timbrée. J'étais toujours bonne cuisinière, et bien que ce ne soit pas à moi de le dire, bonne servante, et je me prévalais de cela. Notre Seigneur Lui-même a revendiqué ce titre. Marthe, elle aussi, est glorifiée dans la Bible, et j'ai toujours pensé qu'elle était peut-être une femme meilleure que Marie, à tout prendre.

Je me surpris moi-même quand, au bout d'un mois, recevant

une lettre de Gulley, qui me disait souhaiter que je vienne le rejoindre à Londres, je m'aperçus que je n'avais pas envie de quitter Tolbrook. J'étais en plein dans le plus grand nettoyage de maison que j'aie jamais fait ; une besogne qui m'apporte toujours de la satisfaction, et j'avais été trouver le régisseur au sujet des toits et j'attendais un plombier et le ravaleur, artisans qu'à la campagne vous ne pouvez pas avoir quand vous voulez, mais seulement quand il leur plaît. Durant une quinzaine de jours je m'absentai rarement de la maison tellement j'avais peur de n'être pas là lorsqu'ils passeraient, pour les retenir pour les travaux que j'avais besoin de faire faire. Gulley n'aurait pu choisir un plus mauvais moment pour me demander de venir, comme je le lui dis. Aussi je rentrai en moi-même et je compris qu'à la vérité mes ronchonnements contre Tolbrook n'étaient qu'une habitude prise les premiers jours. Je cessai donc de ronchonner. J'ai toujours détesté une femme qui ronchonne, car il en suffit d'une pour gâter tout le plaisir dans une maison et vous gâter vous-même. Si j'ai jamais aimé Gulley, c'est parce qu'il ne grognait jamais et ne gâtait pas la joie du moment par le chagrin d'hier ou la crainte de demain. Et si je l'ai traité de moineau à cause de sa fougue et parce qu'il avait la bougeotte, et des jambes comme des allumettes, je dois dire qu'il en avait aussi le cran, et rien n'avait raison de lui. J'avoue que j'ai failli faire mes bagages et courir le rejoindre, comme une poule trempée de pluie rentre dans la cage à poules. Mais je me dis : « Je ne peux partir maintenant avec le nettoyage ici et la lettre du régisseur qui va arriver, et l'évier qui risque d'inonder tout l'étage de la cuisine. » Aussi je lui envoyai une avance de trois livres sur sa commande, ce qui était tout ce qu'il voulait, et la moitié d'un jambon, pour être sûre qu'il aurait de quoi manger chez lui. Car je me dis que cette femme devait déjà l'avoir quitté, pour qu'il ait si vite envie de me ravoir.

Je me découvris donc complètement acclimatée à la tranquillité de Tolbrook, et même à l'ombre. Je me dis que c'était là le lieu tout indiqué où me remémorer mes fautes. Je venais d'avoir grand-peur, en me trouvant entre les mains de la Justice : un avertissement pour que je m'arrête à temps et tâche d'obtenir mon pardon. Aussi à Tolbrook je m'attachai en premier lieu à mettre de l'argent de côté, en considérant cela comme un devoir religieux, à m'abstenir de toute prodigalité et de signer des chèques, et à déposer de l'argent à la Caisse d'Épargne.

Les prairies étaient si ombragées que vous auriez pu trouver ce domaine lugubre, mais moi, ça m'a toujours été égal qu'un jardin soit plein d'ombre ou un champ tout ombragé, tant qu'ils sont verts. Aussi, à Tolbrook, j'aimais à regarder au dehors par les fenêtres de l'arrière-cuisine, tout en lavant la vaisselle, les talus sous les arbres d'un vert aussi frais que l'angélique, en plein milieu de juin, et les ormes d'un vert aussi éclatant que des concombres, à la mi-août. Et puis il y avait un étang dans la prairie la plus proche, qu'on appelait l'étang aux poissons, et de la chambre de la gouvernante il m'était possible de voir les cimes des arbres

reflétées dedans à l'envers en une rangée aussi claire et nette qu'une frange de lit en peluche reflétée dans un miroir, sauf quand il pleuvait ou qu'il faisait du vent ou que les vaches venaient boire. Mais je l'aimais tout autant alors, quand il était criblé comme de sequins par la pluie ou froissé par le vent comme une soie moirée, ou quand les vaches, en y enfonçant leurs pattes, y faisaient naître de grands ronds lisses, comme des tranches de pastèque, vert et vert pâle et or brillant et or terni.

L'intérieur de la maison, ça c'était une autre paire de manches, car j'étais scandalisée de voir la poussière et les toiles d'araignée. Il sautait aux yeux que M. Wilcher avait été mal servi, comme tous les célibataires, car le dessus de tout, meubles, boiseries, secrétaires, chambranles de portes, pouvait rivaliser de saleté avec un tuyau de cheminée.

Mais c'était un véritable plaisir d'astiquer ces meubles, et en vérité j'en voulais à M. Wilcher d'avoir, tout vieux garçon qu'il était, laissé mettre tout cela dans un tel état. Des meubles comme ceux-là ont droit à ce qu'on prenne convenablement soin d'eux. Et quand j'ai demandé à Aggie, la bonne, s'il était du genre d'hommes à laisser tout aller à vau-l'eau pourvu qu'ils aient la paix, elle dit que pour ça non, et qu'il fourrait son nez partout, et ses doigts aussi, ajouta-t-elle, en gloussant. Mais je fis semblant de ne pas prêter attention à ces derniers mots. Aggie avait toujours une envie folle de me raconter des histoires sur la façon dont M. Wilcher faisait le galantin avec les jeunes filles des alentours. Elle lançait une insinuation et gloussait à en devenir bouffie comme une tomate bouillante sur le point d'éclater.

C'est Aggie qui me raconta l'histoire de l'avant-dernière cuisinière, Mme Frewen, qui avait, d'après elle, laissé le maître s'approcher d'elle de trop près. Puis aussitôt après il avait fait volte-face et appelé la police pour fouiller sa malle et l'avait fait mettre en prison.

« Probablement qu'elle s'était mise à faire trop l'insolente, » dis-je.

Mais Aggie dit que c'était seulement parce qu'elle s'était assise un jour dans le salon alors que le maître était là. « C'est un drôle de corps, » dit-elle, prête à continuer ses commérages durant une semaine. Mais je me dis que j'étais la cuisinière et que c'est moi qui gouvernais la maison et que je n'avais pas le droit d'écouter des histoires contre le maître. Cela ne ferait de bien à personne, ni à lui, ni à moi par rapport à Aggie. Aussi j'interrompis net Aggie. D'ailleurs, j'avais appris toute l'histoire de la femme du jardinier, à savoir que M. Wilcher avait de temps à autre embrassé un peu l'une des bonnes ou l'avait pincée, ou peut-être lui avait montré quelque chose qu'il aurait mieux fait de garder renfermé, et que, tout magistrat et marguillier qu'il était, il avait, plus d'une fois, essuyé une semonce de la police, qui l'avait averti d'avoir à laisser les jeunes filles tranquilles. Et quant à Mme Frewen, elle s'était gaussée de lui dans le village et avait dit que M. Wilcher allait l'épouser, qu'elle l'y forcerait. « Rien d'étonnant donc à ce qu'il l'ait fait mettre en prison, » dis-je, et la femme du jardinier,

bien que peu dégourdie pour manier le chiffon à épousseter, avait beaucoup de bon sens féminin, et elle s'accorda avec moi à reconnaître que si un monsieur comme M. Wilcher, qui était d'une si rigoureuse assiduité aux offices divins, allait si loin avec les jeunes filles que ça parvenait à la connaissance de la police, alors c'est qu'il ne pouvait pas s'en empêcher et on devait le prendre en pitié, ou, s'il était fou, l'enfermer, ou le marier. Ce n'est pas que je ne sentais pas le déplacé de la chose chez un monsieur comme M. Wilcher et sa bêtise aussi, mais je trouvai que les gens de la campagne se montraient moins indulgents qu'ils ne l'étaient autrefois et moins modérés dans leurs jugements. Les écoles leur ont donné trop de livres et trop peu de sentiment chrétien. Pourtant, je l'avoue, je brûlais de voir ce nouveau maître, quand enfin il arriva, dans les derniers jours de septembre.

Il n'était pas du tout tel que je le croyais. C'était un homme petit, au crâne chauve et aux lunettes rondes à monture noire. Son nez était très court, exactement comme celui d'un bébé, et il avait une lèvre supérieure allongée et violacée, comme celle d'un prêtre, ce qui me fit dire, à part moi : « Toi, tu es de ceux qui ergotent. » Il avait de longues lèvres minces et rouges et la lèvre inférieure, saillante et retroussée, formait lippe, ce qui lui donnait un air entêté et boudeur. Son menton était violacé comme s'il avait été tout criblé de poudre à canon et avait une jolie petite fente en son milieu. Il avait aussi le cou violacé et des cicatrices sur la nuque et il ne me fut pas difficile de voir, également, que le pauvre homme, comme Matt, avait rudement souffert de clous. Il avait le visage uniformément jaune pâle, sauf un peu de mauve, nuance rhubarbe, sur les pommettes. Je me dis, à voir ces couleurs et ces lèvres et un je ne sais quoi dans les yeux, qu'il avait encore le sang échauffé, et, effectivement, dans le courant du mois le pauvre homme eut un clou au derrière qui ne lui donna ni paix ni trêve. Mais il ne voulut pas garder le lit et il se contenta de s'asseoir sur un coussin de caoutchouc et de supporter son mal. Je ne sais pas pourquoi les hommes ne coupent pas à ce genre de calamité ; peut-être est-ce à cause de la chaleur de leur sang, ce qui, disait ma mère, était une calamité que le bon Dieu leur infligeait pour faire équilibre à cette chose stupide qui est un tel désagrément pour les femmes et qui m'avait presque fait perdre la tête de peur quand j'étais encore une enfant et que, ne sachant pas que je devais m'attendre à cela, je m'étais imaginé que c'était le châtiment de Dieu pour quelque péché.

Quant à ceux qui disaient que M. Wilcher était un hypocrite de faire tant d'embarras à propos de l'église et ensuite de courir après les jeunes filles, je songeais à ses clous et à son sang échauffé, et je songeais, également, à mes actions passées. Et il me semblait qu'on aurait très bien pu me traiter d'hypocrite, quand j'allais à l'église sur mon trente et un, en sachant que Hickson et plusieurs autres hommes me regardaient avec des yeux paillards. Et j'aurais été bien incapable de vous dire si j'étais sanglée, habillée et parfumée à outrance pour honorer Dieu, ou pour la concupiscence.

Je songeais aussi que j'avais été combien de fois à l'église rien que pour me repentir de quelque péché, et pour me préserver d'un autre aussi grave. Même si M. Wilcher est aussi mauvais qu'ils le disent, pensai-je, il est peut-être bien meilleur que la plupart, ayant de plus grandes tentations et un plus dur combat à soutenir.

Eh bien ! je l'avoue, dès le début je m'attachai à M. Wilcher, et il parut s'attacher à moi. Que ce soit parce que ça me faisait de la peine de le voir sans personne pour prendre soin de lui, ou à cause de sa souffrance, je fus tout en émoi quand, pour la première fois, il me fit venir pour me questionner sur le contenu du garde-manger et convenir du menu du dîner.

Ce qui me plaisait surtout c'est qu'il maintienne l'usage de la prière en commun, et la manière dont il lisait la Bible, comme si c'était l'histoire de personnes réelles dans la vie quotidienne. Il disait les prières, tellement mieux que tous ceux que j'avais jusque-là entendus, et le dimanche, quand il lisait les leçons à l'église, c'était aussi bien qu'une pièce de théâtre. Je n'avais jamais auparavant pris tant de plaisir à rien dans aucune église, et je pensai : « Oh ! si seulement certains pouvaient l'imiter, il n'y aurait plus de têtes assoupies dans la maison de Dieu ! » Car il lisait comme une grande vedette et changeait de voix, aussi, dans les dialogues. Ainsi, tenez, quand il parlait comme Ruth dans le champ de blé, il rendait sa voix tellement pareille à celle d'une femme que les larmes m'en venaient aux yeux. Car j'ai toujours aimé cette histoire, et, vraiment, il est facile de comprendre ce que la pauvre Ruth ressentait, si humiliée un jour, élevée si haut le lendemain. Booz, aussi, vous pouvez l'imaginer, le brave cher homme de mari, aimant à la folie sa gentille jeune femme. Mais, à elle ça lui était égal qu'il soit si vieux, en ce temps-là, car les filles étaient élevées différemment, on leur apprenait à faire grand cas d'un mari, tout vieux qu'il fût. J'ai souvent souhaité savoir combien d'enfants a eu Ruth et si elle a été très heureuse avec Booz, après un bon commencement comme ça.

M. Wilcher, comme je l'ai dit, semblait s'être attaché à moi aussi, car il me faisait souvent venir pour faire de petites choses pour lui, et il me faisait des compliments, aussi, sur mon bon travail dans la maison, et me remerciait d'amener les autres à l'église, même Aggie et la femme du jardinier qui n'y étaient pas venues depuis longtemps, et il s'aperçut, aussi, que j'étais une femme qui lisait, et il parlait livres avec moi.

Un jour qu'il était sorti pour prendre le thé, et qu'il revint plus tôt que nous ne l'attendions, il me trouva assise dans le petit coin de jardin derrière la cuisine avec un livre. Ce n'était qu'un roman à bon marché, que j'avais trouvé dans la cuisine, l'histoire d'une jeune fille qui avait hérité de millions et qui avait quitté son amant pauvre pour un riche ; mais même un livre médiocre vous donne des idées bien.

Et voilà que M. Wilcher rentrant dans son bureau par sa petite porte personnelle sur le derrière, fut si surpris et choqué qu'il ne sut que faire, et resta perché sur une jambe à côté de la porte, en

faisant semblant de ne pas me voir, jusqu'à ce que je sois partie de là, ce que je fis bien vite, car, évidemment, je n'avais pas le droit d'être dans le jardin alors que le maître était à la maison.

Mais le lendemain matin, quand il me fit venir pour parler d'un déjeuner à donner, il me demanda si j'aimais lire et quels livres. Je lui dis donc que Yonge était mon auteur préféré. Alors il fut très content et s'écria : « C'est on ne peut mieux, madame Monday. C'était l'auteur préféré de mon père. » Puis il me raconta que son père, qui était colonel, avait emporté *l'Héritier de Redcliffe* avec lui en Crimée, et qu'il avait été tué en le lisant. « Quand vous viendrez à Londres, madame Jimson, » dit-il, « je vous montrerai la balle. Elle a traversé le chapitre XVI. »

« Est-ce celui où le jeune baronnet est soupçonné d'être joueur? » demandai-je.

M. Wilcher fut surpris de voir que je connaissais le livre si bien et dit qu'il ne se rappelait pas. Mais que si j'avais envie de lire, je pourrai toujours m'asseoir dans le jardin, même quand la famille serait à la maison, à moins que je pense que cela pourrait amener du trouble dans la discipline du personnel.

« Le meilleur endroit, je crois, pour que vous soyez tranquille et pas dérangée, c'est dans le coin près du puits de la cour. Personne n'ira vous ennuyer là. »

Ce coin près de la cour, c'était derrière quelques lauriers, aussi je me dis que son idée, en réalité, c'était que là on ne me verrait pas, si quelqu'un venait en visite, et son habileté retorse me fit rire. C'était bien le type du vieux garçon rangé, plein de tact. Pourtant je n'ai pas le droit de dire qu'il était retors, car probablement ne savait-il pas pourquoi il agissait ainsi.

Mais ensuite, une fois que j'eus porté ma chaise dans le coin, il vint à moi et me questionna sur mon livre. Et je dis : « C'est un livre de rien du tout, Monsieur — mais il vous fait réfléchir — et je n'ai pas mes propres livres ici.

— Rien n'a une meilleure influence qu'un bon livre, dit-il. Il faut que je vous en cherche quelques-uns. »

Et il le fit, et remplit une étagère de livres bien du bon vieux temps, quelques-uns sur la religion, et quelques-uns de Yonge, et de Braddon et de G. Eliot et de J. Austen ; certains provenant de sa propre bibliothèque, bien que non reliés, naturellement.

Or c'était là l'une des choses les plus gentilles qu'il pouvait faire pour moi, et quelque chose que je ne pourrai jamais oublier. Car peut-être, si les bons livres ne m'avaient pas été apportés, j'aurais continué à lire les romans à bon marché d'Aggie. Il est tout aussi facile de lire ce qui est mauvais que ce qui est bon, quand on en prend l'habitude, et d'y trouver plaisir. Mais les bons livres s'emparent de votre esprit, aussi, et au bout du compte, vous avez double plaisir et deux fois plus de profit. Revenir à mes Yonge c'était comme revenir à ma première place et à l'époque où j'étais modérée dans mes désirs. Car les pensées que ces pages me communiquaient, c'étaient les mêmes qu'autrefois, comme si on les avait pressées entre les feuillets, à seule fin de me faire me souvenir

du temps de ma vie simple, lorsque je n'ambitionnais pas de plus grande joie qu'un ruban ou une demi-journée à la foire.

Tout de même j'avais plus d'expérience. Je connaissais mieux le monde et ses tentations et je savais combien j'avais une meilleure part, dans ce coin tranquille, avec une bonne place et un bon livre, que les gens les plus riches du pays, qui n'avaient pas le temps de sentir ou de penser ou de s'étonner d'eux-mêmes, gaspillant leur vie comme des mouches sur une bouse.

C'est facile à dire, tout ça, mais pas si facile à apprendre, ou à croire. Car ce qui est trompeur, c'est que les riches sont souvent gais et heureux. Je l'étais à Woodview; je n'aurais pas voulu changer de place alors même avec Nina Jimson, malgré toute l'affection que j'avais pour elle. Je la plaignais d'être pauvre.

La semaine suivante fut la première semaine de la chasse, et le personnel de Londres arriva, M. Felby, le maître d'hôtel, Mme Felby et trois bonnes. M. Felby était le plus bel homme que vous ayez jamais vu, on aurait dit un archevêque, aussi intelligent qu'un homme d'affaires et superbe serveur. Mais les yeux noyés de larmes de trop boire et sournois et mauvaise langue. Il se moqua du clou de M. Wilcher et dit : « C'est bien fait pour lui ! le sale petit cochon... je voudrais que ce soit un anthrax.

— Pourquoi? dis-je, c'est un souhait cruel pour le pauvre homme.

— Le pauvre homme ! dit Felby ; il a un million ou rien du tout, et voyez de quelle manière il vit... il est plus radin qu'un rat qui mange sa propre queue !

— Oh ! c'est tout à fait ça, » dit Mme Felby, qui était une petite créature maussade et acerbe, affligée d'une bosse dans le dos, « avec toutes ses fermetures et ses serrures à double tour... la seule chose qui me réconforte quand j'ai ma douleur et ne peux dormir, c'est qu'il ne va pas tarder à être démasqué.

— Pas le moins du monde, dit Felby. Il s'en est déjà tiré et il s'en tirera encore. Il paiera pour s'en sortir. Un homme riche peut se tirer de tout. »

Au vrai, tous deux le haïssaient, mais je pense qu'ils étaient le genre de personnes à haïr tout le monde, excepté ceux qui ne méritaient que mépris. Felby haïssait le beau monde parce qu'il n'était pas millionnaire lui-même, et c'est vrai qu'il était né pour l'être. Un homme comme ça, si beau et fort et intelligent et ayant de belles manières ! Je l'ai souvent plaint d'être dans la servitude et marié à cette guêpe qui le poignardait de telle manière que vous pouviez le voir enfler, à en devenir mou et violacé comme une piqûre de guêpe sur le cou.

« Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! » disait-elle à son adresse et à propos de rien du tout, comme un frelon par un jour de chaleur, « tu ferais mieux de raconter aux gens comment je t'ai fait baisser ton pantalon la dernière fois et t'ai administré une raclée, et t'ai fait baiser le bâton et dire : merci, maman, » et, se tournant vers moi : « Si un homme se conduit comme un petit

gamin sale, je le traite comme tel, c'est moi qui vous le dis... l'ivrognerie n'est pas une excuse. »

Puis elle amenait M. Felby si près des larmes que je ne pouvais plus le regarder, et je me hâtais de parler d'autre chose. Sans doute que c'était son dos qui la rendait si acharnée contre lui, mais aucune femme n'a le droit d'humilier son mari en public ; c'est trop facile et ma mère me disait souvent : « Ne détruis jamais la dignité d'un homme, car sans elle il se survit, et ne te crois pas non plus une épouse modèle parce que tu ne le fais pas. Ce n'est que simple bon sens et agir au mieux de ton propre intérêt. » Ma mère était une vraie chrétienne, et je n'ai jamais oublié ce qu'elle m'a enseigné. Ça s'était fait chair et sang en moi, c'était ce que j'avais de meilleur en moi et, probablement, la seule bonne chose, et que révolta la cruauté de Mme Felby.

Mais elle détestait tous les hommes, non pas comme Rozzie, histoire de rire, mais pour de bon.

« Vous le savez vous-même, » disait Mme Felby. « Les hommes sont des vauriens, et sales avec ça ! »

Alors je lui dis que nous ne pouvions pas nous passer d'eux, et que Dieu avait Son idée en les créant — il faut Lui faire confiance — comme pour les pires d'entre nous.

En général, j'ai été plus scandalisée par les Felby que par aucun autre couple, autant que je me souvienne. Dire qu'ils vivaient jour après jour dans la rancœur ! C'était à se demander comment ils n'en mourraient pas, de ce poison. Et je pensais : « Je me demande si mes domestiques, du temps que j'en avais, parlaient de moi ainsi, » et de me dire : « Ah ! ma petite, tu ne connais pas ton bonheur d'être à nouveau à la cuisine, avec ces bons carreaux francs sous les pieds. » Car un salon, si confortable soit-il, peut fort bien n'être campé que sur le toit de l'envie et du clabaudage et de l'absence de paix véritable dans tout le château. Voyez comme je vivais à présent, sans un ennemi au monde pour empoisonner mon sommeil, et cette bonne nourriture et ces feux de bois qui sentaient bon, et il me semblait que c'était la Providence elle-même qui m'avait prise par la main pour me ramener à la cuisine. Car où une femme peut-elle trouver une existence meilleure — j'entends, naturellement, quand c'est dans une bonne maison, avec une cheminée qui tire bien, et des éviers à deux robinets et de l'eau réellement chaude, comme j'en avais toujours à Tolbrook. Et alors me revint à la pensée ce que le pauvre Jimson avait dit, que mon vrai foyer était une cuisine et que j'étais dans l'âme une domestique née, et ça m'a chamboulée et j'ai senti au-dedans de moi ma joie sincère de cette existence d'une façon aussi nette et aussi forte que si la grosse pendule ronde sur le dessus de la cheminée était en train de faire tic tac en moi. « Me voilà donc ici, » pensai-je, « maîtresse de mon propre univers dans ma propre cuisine, » et je contemplai l'acier brillant de la cuisinière et la vaisselle de porcelaine sur le dressoir scintillant comme des joyaux, et les couvercles de plats, pendus en rang depuis le gros de la venaison, à gauche, jusqu'au petit pour la côtelette, à droite, aussi beaux qu'une rangée de lunes sur le

calendrier, et la table de cuisine, aussi blanche, à force d'être récurée, que de la graisse de bœuf et le chaudron en cuivre sur le mur sombre jetant une lueur à vous réchauffer le cœur, et les bols bleus de faïence de Delft semblables à des pots de baume précieux. Et puis, au-delà, par la porte entr'ouverte du garde-manger, on pouvait voir des bouteilles d'huile et de condiment et d'anchois et de conserves au vinaigre, et, au-dessous, le couvercle de la grande huche aussi blanc que la belle farine à l'intérieur, et c'est ce que j'appelle un plaisir de reines, de plonger vos mains dans la fleur de farine. Et, à côté du garde-manger, la porte de l'arrière-cuisine sombre laissant juste apercevoir le clin d'œil des robinets de cuivre pour dire : « Vos humbles serviteurs, madame, » et l'eau qui coule goutte à goutte de l'un ou de l'autre pour me dire : « Nous sommes prêts à l'instant même et nous ne ferons jamais défaut, » et à côté de l'arrière-cuisine, la dépense. Je ne pouvais pas voir ses placards vitrés aussi beaux que le British Museum, ni ses porcelaines et ses verres entassés comme les trésors d'Aladin. Je ne pouvais pas les voir, mais je sentais leur existence, comme si c'étaient des royaumes sous ma garde. Et vraiment, je sentais des morceaux de moi-même quitter la grande cuisine pour s'en aller dans la dépense et l'arrière-cuisine et le garde-manger, et, plus loin, dans le couloir et le laboratoire de distillerie et même jusque dans la cave à bois et le réduit pour cirer les chaussures, comme si véritablement j'étais un roi ou une reine, qu'on a élevé de manière à ce qu'il se sente par toute sa chair le père de tout son empire, et n'oublie pas les terres éloignées, même quand le soleil ne les éclaire pas. On aurait dit que je m'étendais en bourgeonnant, comme une échalote, avec mon grand cœur dans la cuisine au milieu, et mes petits cœurs tout autour dans l'empire de ces bonnes dépendances fidèles, toutes aménagées comme elles l'étaient avec les meilleurs matériaux du pays. Jusqu'aux étagères dans le réduit à chaussures qui étaient en chêne, et les claies étaient en pommier doux.

« Combien de femmes, » pensai-je, « ont la possibilité de s'asseoir devant un feu comme celui-ci, au milieu d'un si magnifique avoir en bols et marmites et tasses et assiettes et couteaux et fourchettes et pilons et passoires, en bouteilles et barillets et jarres? » « Ma foi, » pensai-je, « si l'on faisait un nœud de toutes les routes et voies ferrées et conduites et fils télégraphiques du monde, ce qu'on trouverait encore au centre, c'est une cuisine. » Et tout si rapproché et bien ordonné qu'il n'y aurait pas eu de place pour une babiole inutile ou un meuble superflu. Car la grande beauté de mes joyaux, c'était que de chacun d'eux on avait besoin, et de mes coffres à trésor, que tout cet argent et cet or était la farine moulue de frais et des gâteaux tout chaud sortis du four, et mon armure brillante c'était de garder les dîners au chaud et mes régiments avaient à découper les poulets et les canards et à planter leurs baïonnettes dans les côtelettes et les tranches de bœuf pour la seule gloire de mettre sous leur joug des estomacs affamés et la mauvaise humeur. C'est après un bon dîner, pensai-je, que le lion et l'agneau s'étendent côte à côte

et déboutonnent leur col de chemise (comme faisait le pauvre Mattey) et posent leurs pieds sur la plaque de côté, à la grille de la cheminée.

J'ai donc regardé ainsi autour de moi ce soir-là, et bien d'autres soirs par la suite, dans la cuisine de Tolbrook, et j'ai fait cette prière : « Laissez-moi seulement vivre comme cuisinière dans ce cher endroit et mourir avant d'être trop vieille pour le travail, et je ne souhaiterai jamais d'autre paradis. »

Ce fut là ma prière et j'eus l'impression d'une condamnation portée sur moi pour l'avoir faite quand, moins de trois mois après, on me fit venir à Londres à la place de la cuisinière de M. Wilcher en ville.

Ce fut l'œuvre, et ce n'était que le commencement, de ma principale ennemie, bien qu'alors je ne la prenais pas pour une ennemie, et qu'elle me voulait du bien.

Le nom de cette femme, quand je fis sa connaissance, était Blanche Hipper. Elle vint à Tolbrook cette année-là, en septembre, avec sa sœur aînée Clarissa, quand on organisa la première réunion pour jouer au tennis avec M. Loftus Wilcher, le plus âgé des neveux du maître. M. Loftus était un militaire, c'était un gentil garçon, beau comme une fille, mais apathique. Il traînassait souvent dans la cuisine à Tolbrook, en quête de graisse de mouton pour ses bottes, ou d'huile pour ses mouches artificielles de pêche, ou simplement de quelque chose à faire, et bien qu'il parlait peu, il était facile à vivre et bienveillant. Je l'aimais bien, et je lui souhaitais toute sorte de bonheur, et je croyais qu'il en aurait, car les filles étaient folles de lui, vu ses avantages physiques.

Cette Blanche, fille du pasteur de la paroisse voisine, avait dix-neuf ans, était boulotte et assez jolie, quoique n'ayant presque pas de cou. Sa joliesse, pour dire la vérité, ne résidait que dans sa peau et ses yeux.

Même à cette époque je préférais Mlle Clarissa, car si elle n'était pas aussi jolie, elle nous traitait, nous les domestiques, comme des êtres humains, ayant une âme, tandis que Mlle Blanche prenait des airs même avec le maître d'hôtel. Pourtant je ne pouvais en vouloir à Mlle Blanche, parce qu'elle était si gaie et pleine de vie et prête à jouir de tout et à faire marcher les choses. Et même, je me suis toujours senti de l'amitié pour elle et je n'ai jamais pu être son ennemie. Je pensais alors que, venant d'une famille pauvre, elle n'avait pas appris la manière de traiter les domestiques, et qu'elle n'avait pas assez de jugement, comme Mlle Clarissa, pour découvrir cela toute seule par la réflexion. Mlle Clary avait trois ans de plus et travaillait à Londres dans un bureau pour une firme de whisky. Elle et M. Loftus étaient amis d'enfance et nous étions tous persuadés qu'ils se marieraient, et ce serait un bon mariage pour l'un et pour l'autre, car lui avait l'argent et la beauté et elle l'intelligence et la bonté.

Je souhaitais ce mariage plus que tout au monde, car, comme je l'ai dit, Mlle Clary était cordiale avec nous tous, et dès les premiers temps, elle fut mon amie intime. Bien sûr, elle venait me

trouver, au début, pour me demander quelque chose, des sandwiches à part pour son déjeuner dans le train, afin d'éviter des dépenses, ou du café pour teindre ses bas, mais elle le faisait si gentiment, que c'était un plaisir. Ensuite pour me récompenser et donner une apparence amicale à la chose, elle restait toujours un moment à causer, et elle parlait si librement, que j'en étais surprise. J'ignorais jusqu'alors de quelle manière les jeunes filles de la nouvelle génération, qui étaient venues à Londres depuis la guerre, parlaient de tout à n'importe qui. Cela me choqua d'abord d'entendre Mlle Clary, faisant allusion au clou de M. Wilcher, parler des « pauvres vieilles fesses » et dire que Aggie se comportait comme si elle était de nouveau enceinte, et qu'elle espérait que non parce que la jeune fille était si imprudente dans le choix de ses étalons.

Mais bien que nous, les domestiques, nous ne nous serions jamais permis de parler entre nous comme Mlle Clary me parlait, et certains s'en froissaient, je compris bien que ce n'étaient que les nouvelles manières. Car les nouvelles manières commencent toujours dans le haut de la société et se répandent ensuite dans le bas ; ainsi je me souviens que quand la pauvre Rozzie entra finalement à l'hospice, elle se plaignit qu'il y avait une vieille femme dans le lit voisin qui la traitait de Messaline parce qu'elle essayait de se poudrer le nez avec le plâtre du mur et avec de la poudre dentifrice.

Je n'ai jamais pu me faire à l'usage du maquillage, et, Dieu merci, je n'ai jamais eu besoin de poudre, sauf au temps de Gulley, pour cacher un œil au beurre noir ou un nez enflé. Mais maquillage et poudre étaient à la mode, même pour les dames, et je compris que le langage libre de Mlle Cary était affaire de mode aussi. Je n'y attachai donc pas d'importance, car je pensai : « Il faut bien que le monde évolue. » Ça finit même par me plaire, car, comme je l'ai dit, ça me permit de connaître Mlle Clary et je vis très vite ce qu'il en était au sujet d'elle et de M. Loftus. Car de lui elle ne parlait pas librement, ou si elle essayait, sa voix s'altérait et elle rougissait. Donc elle me parlait, par exemple, d'une soirée dansante que M. Wilcher ne voulait pas donner à cause de la dépense : « Je le lui ferai demander par M. Loftus... il ferait n'importe quoi pour M. Loftus. »

C'était vrai que M. Wilcher aimait M. Loftus et l'on disait, aussi, qu'il souhaitait le voir épouser Mlle Clary, que souvent il l'invitait chez lui, à Londres, pour le lui faire rencontrer.

Non pas que c'était tellement certain que M. Loftus serait l'héritier et aurait Tolbrook. Car, s'il était l'héritier légitime, le fils unique du frère de M. Wilcher, M. Wilcher aimait davantage un autre de ses neveux, qui était le fils de sa sœur aînée. C'était Bobby Brown, qui était encore un gamin allant à l'école. Sa mère était morte et son père était remarié, aux Indes, aussi passait-il souvent ses vacances chez M. Wilcher.

Je puis dire que M. Wilcher considérait Bobby presque comme un fils ; cependant chaque fois que Bobby venait ici, il trouvait toujours moyen de se brouiller avec lui. Il venait me dire :

« M. Bobby sera ici demain, madame Jimson... son pudding préféré c'est celui avec de la graisse de bœuf et de la confiture et nous mangerons une oie au dîner. Il aime l'oie. »

Le jeune M. Robert venait d'avoir seize ans, mais était petit pour son âge et n'avait pas besoin de se raser, sauf une fois par mois, avec des ciseaux. Sa voix n'avait pas encore mué et il poussait des cris comme un enfant. Mais il parlait à n'importe qui comme un vieillard, de tout ce que vous vouliez. Il était à l'âge où les garçons commencent à lire et à se figurer qu'ils savent tout parce que les livres font croire cela facile. C'est du moins ce que je suppose, car c'est comme cela avec les livres de cuisine. Car comment pourraient-ils présenter les coups durs, comme dans la vie quotidienne, qui varient à chaque fois ; votre crème toute tournée ce matin, ou un trou dans la marmite à pot-au-feu, ou le réservoir à eau chaude qui a besoin d'être nettoyé. J'aimais tendrement le jeune M. Robert, qui venait me voir dès le premier jour de ses vacances, pour faire des caramels au beurre dans une assiette creuse, et qui me houspillait en prétendant que je ne savais pas faire la cuisine.

« Allons, » disait-il, « venez, que je vous montre ! »

Mais le caramel collait à l'assiette et dans ses efforts pour l'en retirer il la cassait ; et c'était une du plus beau service de porcelaine. « Mon Dieu ! disait-il, que va dire mon oncle !

— Peut-être vaut-il mieux qu'il ne le sache pas, disais-je.

— Oh ! mais je dois le lui dire, disait Bobby, en faisant la lippe exactement comme M. Wilcher. Bon Dieu ! faut-il que je sois bête pour ne pas me rappeler qu'il faut la beurrer ! Je me flanquerais bien un coup de pied ! Eh bien, quoi, qu'est-ce qu'on fait ensuite? Grouillez-vous un peu, ma vieille branche, nous avons envie de prendre le thé. » Et il m'empoignait et me faisait faire le tour de la cuisine en me poussant comme si j'étais une chaise roulante.

Ça, c'était quand M. Wilcher n'était pas à la maison. Car Bobby, n'ayant pas de foyer ni d'endroit où aller, venait souvent à Tolbrook pendant les vacances, et il s'y trouvait seul durant une semaine ou plus. Naturellement il avait ses amis et passait la plupart de ses journées à la pêche ou à faire des promenades en bateau à voile. Mais il restait souvent dans la maison aussi, et alors il était tout le temps à entrer et sortir de la cuisine, bavardant ou sifflant, ou me regardant travailler, et apprenant à cuisiner, lui aussi, à merveille. C'était toujours lui qui faisait le café et il savait retourner une omelette à la confiture, aussi, à rendre jaloux les Français. Et c'était toujours : « Allons, ma vieille branche, qu'est-ce qu'il y a ensuite au programme? » Il était aussi familier à mon égard que si j'avais été sa nurse et j'avais de mon côté les sentiments d'une nurse pour lui. Car toute sa brusquerie était la gentillesse d'une âme jeune de bon aloi qui ne savait à quoi l'employer ni comment se rapprocher de ceux qu'il aimait, sinon en se jetant sur eux ou en leur donnant une tape, avec la main ou en paroles, comme font les petits enfants.

Bobby, même, m'écrivait de l'école, bien que ce n'était que

pour me demander de lui envoyer son pantalon de cricket, ou quelques caramels. Mais il terminait toujours en m'envoyant ses amitiés et par « je demeure votre affectionné ».

M. Wilcher, comme je l'ai dit, avait beaucoup d'affection pour Bobby et je suis sûre qu'il connaissait la réelle bonté de cœur du jeune garçon. Pourtant j'appréhendais de les voir venir en même temps, à l'époque des vacances, car cela signifiait toujours pour le maître de la contrariété, et qu'il se mettrait dans tous ses états, et qu'il aurait l'estomac dérangé aussi.

Ça le mettait dans tous ses états de se voir mis à ce point dans tous ses états par une discussion avec un gamin, et parce qu'il se surprenait souvent ayant complètement tourné casaque, comme cela arrive aux ergoteurs, et en train de soutenir le contraire de ses propres opinions. Ainsi quand Bobby disait que les ouvriers mineurs devraient être mieux payés parce que c'était un métier sale qu'il n'aimerait pas faire, M. Wilcher souriait et répondait : « Tu as parfaitement raison ! » Mais, naturellement, la question n'était pas aussi simple que ça, car il fallait songer à ceci et à cela, aux ouvriers des aciéries et à la concurrence étrangère, etc., etc...

Et alors ils discutaient jusqu'à ce que M. Wilcher se mette à dire à Bobby que ses chouchoux, les mineurs, n'avaient qu'un désir, ruiner le pays, de manière à pouvoir déclencher une révolution, alors qu'il avait commencé par dire que c'étaient de braves garçons, comme tout le monde le savait bien, et que simplement ils étaient parfois induits en erreur.

Alors il renvoyait son assiette et ne mangeait plus rien au dîner, ni même au petit déjeuner. Car M. Wilcher prenait tout à cœur et ne surmontait pas ses contrariétés en un clin d'œil, comme le font les gens qui prennent les choses plus à la légère.

Mlle Clary et Bobby étaient très bons amis et Clary faisait souvent la paix pour lui avec M. Wilcher. M. Wilcher avait une réelle affection pour Mlle Clary à cause de ses manières pleines de douceur et de son jugement sain. Nous espérions tous que l'idylle entre elle et M. Loftus aurait une fin heureuse, dans le plus bref délai.

Ce septembre-là, M. Loftus et elle arrivèrent ensemble par le même train et nous étions tous persuadés qu'il allait faire la demande en mariage. Et, à la vérité, la femme de chambre trouva un écrin à bague neuf, enveloppé d'une étoffe, dans sa boîte à faux cols, un ravissant saphir avec des diamants. Saphir était la couleur de Mlle Clary, car ça rappelait la couleur de ses yeux, qu'elle avait bleus, d'un bleu bien plus beau que ceux de sa sœur cadette, mais pas aussi bons. Elle portait des lunettes pour travailler et ne pouvait jouer au tennis.

Mais juste alors que M. Loftus était sur le point de faire sa déclaration, ils venaient de danser toute une soirée ensemble au son du gramohpone, et Mlle Clary était très bonne danseuse, voilà-t-il pas que sa tante tombe malade à Londres, et force lui fut de rentrer pour la soigner, parce que Blanche ne le ferait pas.

Son propre père lui-même disait qu'elle n'était pas capable de soigner personne, étant trop bruyante et égoïste. Et c'est ce qu'on nous a dit au bureau de poste, qui était celui des Hipper également, et où l'on savait tout de la famille.

Mlle Clary partit le lundi et M. Loftus la conduisit à la gare dans le cabriolet. On nous a raconté qu'elle était en larmes sur le quai comme si elle partait à la guerre se sacrifier inutilement et comme si elle disait adieu à toutes les joies de cette vie, et c'est bien ce qui se passa pour elle, la pauvre enfant. M. Loftus revint l'air très attristé, et ne fit rien de tout ce jour-là. C'était un jeune homme qui s'ennuyait facilement, quand il n'y avait ni chasse, ni courses, et pas de chevaux non plus. Car nous n'avions rien de tout cela à Tolbrook à cette époque, seulement des piégeurs et le cheval du cabriolet. Aussi M. Loftus était-il à bout de patience, n'ayant rien à faire et étant obligé de causer avec M. Wilcher qui, bien qu'ayant la langue bien pendue, n'arrivait jamais à vraiment amorcer une conversation avec M. Loftus. Il parlait de l'armée et des leçons de la dernière guerre, et M. Loftus disait : « Oui, mon oncle » et : « Non, mon oncle, » et était à peine capable de garder les yeux ouverts tant il s'ennuyait. C'était un jeune homme qui détestait la conversation.

Alors Blanche arriva pour jouer au tennis, et quand M. Loftus dit qu'il faisait trop chaud, qu'il n'avait pas ses affaires de tennis, que le court n'était pas en état, elle répondit : « Quelle blague ! » et elle lui fit passer lui-même le court au rouleau et tendre le filet avec une corde, et elle emprunta pour lui le pantalon du régisseur et lui prêta sa raquette nº 2 ; et elle lui montra de nouveaux coups tout l'après-midi, le malmenant bel et bien chaque fois qu'il les ratait. Je l'ai moi-même entendue le traiter d'âne, le tout premier jour. Bien sûr, elle aussi le connaissait depuis quelques années, mais pas depuis qu'elle ne portait plus les cheveux dans le dos, car il n'y avait que deux ans qu'elle n'était plus à l'école. Et je suis sûre qu'elle n'avait jamais auparavant été à tu et à toi avec lui.

Donc, elle le houspilla et le fit courir de côté et d'autre, et le lendemain on monta à cheval dans le champ, parce qu'elle eut envie de s'exercer à monter à cheval. M. Loftus avait fait fi jusque-là de monter un bidet, mais ça ne l'ennuya plus quand Mlle Blanche lui demanda de l'emmener promener. Puis ce fut des pique-niques au bord du Longwater, et des promenades en bateau, et le résultat de tout cela fut que, au bout d'une semaine seulement, les voilà fiancés, et elle eut au doigt la bague que ce pauvre M. Loftus avait achetée pour sa sœur.

On a dit que c'est elle qui lui demanda de l'épouser ; mais je crois qu'il est plus probable qu'elle ne fit que l'amener à se déclarer après quelques baisers, et peut-être après un seul baiser. Car il faut lui rendre cette justice, qu'elle était très pointilleuse et que ce n'était pas une coquette. Peut-être s'était-elle mise en campagne pour capturer Loftus, mais si elle le captura, ce n'est pas en flirtant avec lui ; tout au plus alla-t-elle jusqu'à lui mettre sa joue sous les yeux de très près dans un sentier ou un

canot. Il peut arriver à toute jeune fille qui sait que son teint est sa principale beauté d'en faire autant, sans se rendre compte de sa propre astuce.

M. Loftus l'épousa donc et elle eut Clary pour demoiselle d'honneur. Je n'ai jamais vu une jeune fille aussi blême à un mariage, et je crus qu'elle allait s'évanouir. Nous avons tous trouvé que c'était pour elle la plus cruelle des choses que d'avoir à être présente et d'entendre son amoureux dire qu'il aimerait et chérirait sa sœur. Certains blâmèrent Mlle Blanche à ce sujet et dirent que c'était de sa part un acte de méchanceté, parce qu'elle était jalouse de l'intelligence et de la bonté de Mlle Clary et de la préférence qu'avait pour elle leur père. Mais je pense que ce ne fut la faute que du hasard des circonstances. Mlle Clary ne pouvait pas se tenir à l'écart, ou les gens auraient dit qu'elle était pleine d'amertume et de rancune au moment du bonheur de sa sœur. Je pense qu'il fallait en passer par là et que Mlle Clary était obligée de subir cette chose cruelle. Mais elle ne se trouva pas mal, et quand ce soir-là elle voulut aller se coucher de bonne heure, parce que, dit-elle, elle avait mal à la tête, mais en réalité, je pense, parce qu'elle ne pouvait supporter plus longtemps la lumière du jour, elle me demanda si je pouvais lui faire un peu de thé. Et ce fut le début de mon amitié avec Mlle Clary. Car quand je lui dis qu'il faudrait que le thé ne soit pas trop fort, ne risque pas de l'empêcher de dormir, elle me répondit qu'elle n'espérait pas dormir « cette nuit entre toutes les nuits ».

Les Loftus Wilcher avaient fait usage de la maison de Londres durant une partie de leur lune de miel et la cuisinière qui était sur place devait prendre toutes les dispositions utiles. Mais, à ce qu'il sembla, la Mme Loftus de fraîche date, encore tout infatuée de son anneau de mariage, avait trouvé la maison sale et s'était disputée avec la cuisinière.

La cuisinière quitta donc la maison après un jour de préavis, selon la manière de faire constante de M. Wilcher. Il ne voulait jamais garder une seule nuit dans la maison une domestique congédiée, mais lui donnait un mois de gages, et même un peu plus et la mettait dehors. « Le type même du vieux garçon, » pensai-je, « à qui il suffit d'une miette dans ses draps pour ne pouvoir dormir. » Mais les Felby, naturellement, racontaient la chose autrement. Ils disaient que la femme avait quelque chose contre le maître et en avait touché un mot à Mme Loftus. Et qu'on l'avait fait partir avec cent livres pour la faire taire.

Ça me creva le cœur de quitter Tolbrook pour Londres ; et pour augmenter encore mon regret, il faisait un temps de neige. Il n'y a pas d'endroit plus joli sous la neige que notre Tolbrook avec les vieux murs de son jardin et les haies d'ifs, ses petits champs et ses grands arbres, et l'étang et les cours d'eau. Quand je sortis pour aller chercher des œufs, avant le petit déjeuner, en empruntant le chemin creux carrossable, les champs étaient comme du sucre glacé et l'étang aussi gris que des anguilles, avec l'eau de neige fondue, et le ciel ressemblait à une vitre qu'on vient

de nettoyer, toute brillante de son propre éclat, et jusqu'aux mauvaises herbes et aux patiences qui semblaient être de l'argent et une coupe de velours pour un mariage. Puis, à l'heure où je partis, le soleil était haut et tout était comme une perle, rose et bleu, et l'on voyait la neige, sur le bas-côté de la route, pleine de bulles comme du blanc d'œuf battu, avec des arcs-en-ciel dans chacune. L'air, aussi, était si pur, la poussière étant toute tombée, qu'on ne pouvait croire que ça existait dans le monde, une chose comme la poussière, faite pour tout abîmer, et pour nous faire gaspiller notre vie qui se passe à l'enlever.

Et, après cela, arriver à Londres, aussi sombre qu'une cave au milieu de l'après-midi, avec un ciel comme un plafond de réduit à charbon, où ne manquaient même pas les toiles d'araignée noires, autrement dit, les nuages, et ces rues comme de la sauce froide, et cette neige comme du massepain, tassée dans les caniveaux, et ces arbres dans les jardins pleurant des larmes noires, comme si leur sève n'était que suie !

La maison en ville, au nº 15 de Craven Gardens, était bien telle qu'on pouvait s'y attendre ; une espèce de tranche de maison, sept étages du sous-sol au grenier. J'eus l'impression d'être comprimée de chaque côté en y entrant, et descendre au sous-sol me fit l'effet de descendre dans ma tombe. Un sous-sol véritablement à la vieille mode, avec de longs couloirs où s'ouvraient des trous noirs, une grande cuisine au plafond bas qui avait l'air de vouloir vous tomber dessus ; un brouillard fait de flocons de suie et de gaz et de fumée comme dans le vieux métro, et une odeur froide de cafards et de moisi et de souris. Si ce n'avait été la présence des autres domestiques, je me serais laissée tomber sur une chaise et j'aurais pleuré.

Pourquoi donc n'ai-je pas rendu mon tablier, je n'en sais rien, car il est certain que j'en avais l'intention, ou d'obtenir que mon sort soit amélioré. Je crois que c'est tout simplement ma manie de poursuivre mes occupations qui en est cause. Car, une fois levée, il y eut le petit déjeuner à préparer et puis la batterie de cuisine et les garde-manger à passer en revue, et puis il y eut le nettoyage, et avant que j'aie pu songer de nouveau à rendre mon tablier, le maître me fit appeler.

M. Wilcher me fit asseoir sur une chaise dans l'encoignure. Il avait l'air si bizarre, marchant de-ci de-là, dans la pièce, en tressautant, que je me souvins de toutes les histoires que j'avais entendu raconter et que je me sentis glacée de peur. « Allons, » me dis-je, « si je ne me débats pas, il ne me tuera pas et le pire d'un vice de ce genre, ce n'est que l'idée qu'on s'en fait. »

A ce moment-là il s'assit et tira sa chaise jusqu'à ce que ses genoux touchent presque les miens et il dit d'une voix qui, comme sa voix à l'église, me fit l'effet de s'élever dans mon âme même comme une prière : « Madame Jimson, je suis à votre merci. »

J'étais trop effrayée pour parler. Mais il était trop surexcité pour le remarquer. Et en définitive tout ce qu'il voulait c'était que je devienne la gouvernante à la place de Mme Felby. Il allait

mettre à la porte les Felby, et j'allais avoir à diriger les deux maisons.

Quand je répondis que c'était au-dessus de ma condition, il dit : « Madame Jimson, vous avez été la maîtresse d'une maison beaucoup plus importante que mon modeste ménage, et en tant qu'épouse d'un artiste distingué, vous ne pouvez alléguer que c'est au-dessus de votre condition de prendre la place de la gouvernante. »

Mais alors je le suppliai de ne me faire m'occuper que de Tolbrook. Mais M. Wilcher était de ces gens qui ne veulent pas admettre de refus. Ne l'avais-je pas compris à sa lèvre et à son nez aussi. « Madame Jimson, » dit-il, « je n'ai pas le droit d'exiger de vous une réponse immédiate, mais, comme vous le voyez, je suis dans un embarras terrible. Il faut que je me débarrasse des Felby et ils devront partir tout de suite. Qui est-ce qui va faire marcher cette maison? Je pourrais aller à mon club, mais je ne peux la laisser rien qu'avec des domestiques... vous savez tout aussi bien que moi comment ils sont. Je n'aurai pas plus tôt le dos tourné qu'ils combineront quelque mauvais coup. Et j'ai à songer à mon travail, un travail important. Il m'attend en ce moment, au bureau. Comment puis-je travailler quand il ne cesse d'arriver des choses comme ça? Jamais un peu de stabilité. On se croirait dans une maison de fous ! »

Il était si surexcité par ces injustices du sort à son égard qu'il faisait des bonds et courait çà et là dans la pièce comme s'il avait été réellement fou. Il m'était certes facile de voir que ces maisons étaient pour lui un véritable fléau, comme on peut bien s'y attendre, chez un célibataire.

« Madame Jimson, » dit-il, « si vous m'abandonnez, je ne sais pas ce que je ferai. Vous comprenez bien que c'est aujourd'hui que les Felby partent. Il me fallait leur signifier leur congé pour le cas où ils entendraient dire quelque chose indirectement. »

« Miséricorde ! » pensai-je, et j'étais ébahie de la déloyauté du pauvre homme. « Rien d'étonnant, » pensai-je, « à ce qu'il soit à moitié fou avec cette histoire.

Je réfléchis donc qu'un supplément d'argent ne serait pas de trop, surtout si Jimson m'écrivait pour me demander d'autres avances, comme je m'y attendais, et j'acceptai finalement d'être la gouvernante à la ville et à la campagne. Mais je n'eus pas plus tôt dit cela que M. Wilcher recommença à s'agiter et à pousser des exclamations, comment allait-il bien pouvoir s'arranger pour ce qui était des cuisinières — des deux cuisinières? Où pourrait-il en trouver? Et il me demanda de me charger aussi de la cuisine.

Non, non, pensai-je, c'est trop... ce serait un travail tuant. Alors il fut de nouveau au désespoir et quand je lui dis que je pourrais trouver des cuisinières, il dit qu'il ne voulait pas d'autre cuisine que la mienne. Mais si je continuais comme cuisinière, qui serait la gouvernante?

« Naturellement, » dit-il, « j'en tiendrai compte dans votre salaire. »

Il me harcela ainsi jusqu'au moment où je m'aperçus que j'avais

dit oui à tout. Il n'y eut que pour avoir une fille de cuisine que je tins bon jusqu'au bout. Il dit que je pourrais en avoir une, à condition de ne pas lui donner plus de seize livres. C'était tout ce que ses moyens lui permettaient. Mais où pouvais-je trouver une fille de cuisine à ce tarif-là, en 1925?

Bref, lorsque je quittai la pièce, je me trouvais avoir à faire le travail de quatre femmes, pour moins que les gages d'une seule. Car je savais que Mme Felby, pour sa propre part, avait soixante-quinze livres, et il devait m'en donner, à moi, soixante-cinq.

Bien entendu, il se répandit en remerciements et en compliments. Je ne savais plus où j'en étais, jusqu'au moment où je fus de nouveau en bas, dans mon domaine. Alors je me sentis très en colère, car je me rendis compte que j'avais été refaite. Je ne veux pourtant pas dire que M. Wilcher avait cherché consciemment à me carotter. C'était un homme si tracassé et empoisonné par tout dans sa vie, par ces maisons, et par les nièces et les neveux, par notre époque et par le monde, et, je suppose, par sa propre nature, aussi, qu'il était comme trois hommes ensemble dans un même sac et vous ne saviez jamais, et lui non plus ne savait jamais, lequel des trois allait sortir la tête, ou autre chose, et ce qu'il allait dire ou faire. A la vérité, il était dans tout son être porté à économiser, comme je l'étais moi-même ; n'empêche qu'il avait distribué des milliers de livres aux missions, à ce qu'on m'avait dit, et doublé le nombre de sièges à l'église de Tolbrook.

Et la tâche fut facile. A Londres, M. Wilcher vivait comme une horloge. C'était pitié de voir comme sa vie se réduisait à peu de chose, malgré tout son argent et ses maisons. Levé à sept heures, bain froid, une tasse de thé et un tour au jardin ; puis la prière du matin en commun dans la salle à manger et le petit déjeuner dans sa propre chambre, et le voilà parti au travail.

Il paraissait être l'avoué d'une très vieille firme, qui avait été dans la famille depuis George III. Chaque soir, sauf le samedi il rentrait pour le thé à cinq heures, buvait une tasse de thé et lisait le journal du soir. Puis un bain prolongé et le dîner à sept heures. Après le dîner il allait souvent au concert ou au théâtre. Mais souvent aussi il lisait toute la soirée, de gros livres pesants de sa propre bibliothèque, si tranquille que vous ne vous seriez pas aperçu qu'il était dans la pièce. Sa pièce à lui était un petit cabinet de travail à côté de sa chambre à coucher et de sa salle de bains au quatrième étage. C'est là qu'il vivait réellement, car il n'allait jamais dans la salle à manger que pour la prière du matin et pour le dîner. Celui-ci était servi en grand apparat, avec quatre bougies et des fleurs et l'argenterie, et lui s'habillait pour le dîner ; mais il mangeait très peu et ne s'attardait pas. Il ne buvait que de l'eau de Seltz ou un verre de porto.

Le samedi il prenait un bain turc et le thé dans son bain ; et il dînait dehors avec une vieille amie et restait souvent dehors jusqu'à deux ou trois heures du matin ; ou toute la nuit. Mais il rentrait toujours au nº 15 de bonne heure pour se changer et se baigner avant d'aller au service religieux. Le dimanche il allait

deux fois à l'église, et souvent aussi au tout premier office du matin.

Pour ce qui était de donner satisfaction à M. Wilcher, c'était assez facile. Il ne souhaitait qu'une nourriture simple, et il ne faisait jamais attention à la façon dont la maison était tenue, sauf de temps à autre, quand son agitation nerveuse le menait dans une pièce fermée et qu'il trouvait de la poussière sur le dessus de la cheminée et qu'il sonnait pour me dire que sans aucun doute la bonne avait oublié le dessus de la cheminée, et qu'il n'avait aucun désir de m'ennuyer avec des vétilles, mais que je regarde un peu son doigt. Cela pour montrer qu'il gardait l'œil ouvert, alors qu'il n'avait pas vu les grandes et noires toiles d'araignée que les Felby avaient laissées sur toutes les corniches.

Mais ça me plaisait qu'il tâche de faire son devoir envers la maison, bien que ce n'était pas le travail pour lequel il était né. Il essayait de maintenir les choses en bon état, pensais-je, et de réparer le désordre, alors qu'il eût bien pu tout laisser aller et se laisser aller lui-même.

J'avais redouté de vivre en ville ; que ça me rende folle, de me sentir emprisonnée au milieu de maisons ; mais pas du tout. Je préférais toujours Tolbrook, il est vrai ; mais je m'étais mise à aimer le nº 15 aussi. J'aimais la paix et la tranquillité de la ville sans poules ni veaux pour vous réveiller à quatre heures du matin ; et d'avoir de la compagnie. Car j'avais beaucoup d'amies et sortais pour prendre le thé ou jouer aux cartes deux ou trois fois par semaine. Il y avait ma cousine germaine mariée à un épicier de Ealing et mes deux vieilles tantes à Penge. J'allais les voir et elles venaient me voir dans ma pièce personnelle, qui était plus jolie qu'aucune des leurs. Et puis je me promenais dans le parc, qui est un endroit préférable à la campagne pour ce qui est de la compagnie. J'allais souvent m'asseoir près du bassin rond de Kessington Gardens où les nurses amènent les landaus de bébés et où les enfants font aller leurs petits bateaux. Je ne saurais vous dire tout le plaisir que je prenais là, et tout cela gratuitement. Car d'abord il y avait les landaus et les bébés et il y avait toujours quelques-unes des jeunes filles que je connaissais, de sorte que lorsqu'elles s'asseyaient pour balancer le landau, je pouvais parler avec elles des bébés et de leurs maîtresses, et de leurs amoureux. Et puis il y avait les petits garçons et les petites filles qui couraient de côté et d'autre, rendus ivres par l'eau si proche, car l'eau porte toujours à la tête des enfants. Et les autres gens jouissant de la vue et des enfants, de ces gens que, rien qu'à les voir, vous savez être de bonnes âmes ; et puis il y avait la brise, le grand air, les arbres agités par la brise, et l'eau elle-même, étincelant et se cabrant comme une mer pour enfant, aussi gaie et heureuse par elle-même qu'aucun enfant. Et les petits bateaux, et se demander s'ils arriveraient de l'autre côté ; et enfin, et ce n'était pas le moindre plaisir, loin de là, il y avait les hommes adultes avec de gros bateaux coûteux et de longs crocs splendides pour les attraper. Il en venait un là, tout à fait vieux et chauve, avec des jambes enflées et faibles, qui courait après son bateau et

haletait au point que vous aviez peur pour lui, et s'il avait été un enfant, vous lui auriez dit d'attendre un peu et vous seriez allée rattraper son bateau pour lui. Mais vu que c'était un homme, et avec ça vêtu d'un très bon complet et portant une chaîne de montre en or, il n'était pas possible de l'aider ; on ne pouvait que souhaiter que son bateau ne s'éloigne pas de lui avant qu'il ne tombe lui-même d'un coup de sang. Je ne sais pourquoi de voir cet homme si inquiet au sujet de son bateau me faisait me sentir si contente que j'en étais gaie toute la soirée, comme si j'avais été une toute jeune fille revenant d'une partie de plaisir ou de la Communion ; et ne me connaissant pas encore moi-même ni les pièges du monde.

Je me souviens de ce sentiment que j'éprouvais parce que j'en avais justement besoin alors. C'était seulement à présent que pour la première fois nous remarquions quelle emprise Mme Loftus avait sur le pauvre M. Wilcher. Maintenant que le régiment de son mari était à Londres, elle venait faire un tour presque chaque jour et usait de la maison comme de la sienne propre. Vraiment, cela nous surprenait tous de voir à quel point cette jeune femme avait changé en l'espace d'une seule année, de chaton déluré était devenue une chatte de l'espèce « gare à vous si vous me touchez ». Elle marchait comme si le plancher était à elle, et parlait comme si les autres n'étaient capables que d'écouter. Surtout après la naissance de son fils, elle expliquait à M. Wilcher lui-même quelle était la loi et ce qu'il fallait faire. Quant à nous, les domestiques, elle nous traitait comme de la crotte, même moi qu'elle aimait toujours bien. Elle me dit que lorsque son mari hériterait de la propriété, elle me garderait comme cuisinière au manoir ; car si ma cuisine n'était pas à la hauteur pour Londres, elle était suffisamment bonne pour la campagne. Mais elle s'occuperait elle-même de diriger la maison. « Car je déteste le gaspillage, » dit-elle, « et je ne permets jamais les petits bénefs. » Elle n'avait pas encore vingt et un ans et avait engagé sa première domestique il y avait moins d'un an. « Ils ne sont nullement nécessaires, » dit-elle. « Je ne veux pas dire que vous prendriez jamais rien, madame Jimson, mais c'est que vous êtes une exception. »

Elle voulait me faire entendre, naturellement, qu'elle était sûre que je faisais de la gratte autant que je pouvais, et que je ferais mieux de cesser, avant qu'elle ne me prenne sur le fait.

Mais ce qui m'inquiéta, ainsi que Mlle Clary, ce fut de voir quel pouvoir elle avait sur M. Wilcher. Nous avions vu de quelle manière elle n'avait fait qu'une bouchée de son pauvre mari, au point qu'il n'était plus capable de se moucher sans elle. Non pas qu'elle le malmenât. Elle n'était jamais en colère et était toujours prête à tout. Mais justement ! Elle était toujours avec lui, quoi qu'il fasse, qu'il aille à la chasse aux oiseaux ou au renard, ou faire une promenade en bateau à voiles ; on racontait qu'elle l'avait accompagné au champ de manœuvres jusqu'à ce que le colonel lui en ait touché un mot, par l'intermédiaire de sa propre dame. Elle était comme une esclave à son égard et pourtant elle était son maître aussi. Car il ne pouvait se passer d'elle. A Tolbrook,

c'était : « Où est Blanche? » toute la journée ; ou, si on l'invitait à aller chasser, pêcher ou faire du cheval, il répondait : « Je ne sais pas ce que nous allons faire aujourd'hui. Demandez à Blanche. »

Elle le faisait tourner comme un toton, et je ne l'ai jamais vu ennuyé, mais je ne l'ai jamais vu rire non plus comme il le faisait auparavant, et parfois j'ai pensé qu'il aurait bien aimé flâner à nouveau et dire des bêtises avec Mlle Clary.

Mais comment se faisait-il que Mme Loftus avait sur M. Wilcher un pouvoir tel qu'on avait l'impression qu'elle lui arracherait tout des mains et ferait la loi dans sa maison, et obtiendrait l'héritage pour elle et Loftus en dépit de tout ce qu'il pourrait faire et de son attachement naturel pour Robert? Mlle Clary disait que c'était parce que M. Wilcher était si irrésolu de nature que n'importe quelle femme pouvait faire tout ce qu'elle voulait avec lui. Elle disait que Mme Eeles, qui était, à ce qu'il semblait, son amie du samedi, l'avait toujours mené par le bout du nez ; et que c'était une chance pour lui qu'elle fût si bête et si flemmarde qu'elle ne songeait pas à l'épouser et à le dépouiller de tout ce qu'il avait. « Elle prend des centaines de livres parce qu'elle est incapable de penser par milliers, » disait Mlle Clary ; « et en outre, elle n'a besoin ni de bijoux ni de toilettes parce que c'est à peine si elle quitte sa chambre. Autrefois elle sortait faire le trottoir et raccrocher des hommes dans le parc, mais à présent elle se fait monter à boire et les hommes, ça l'embête. »

Mais je ne croyais pas qu'il ne s'agissait que d'irrésolution chez M. Wilcher, parce qu'il lui arrivait souvent de repousser les conseils de Mme Loftus. Il venait me trouver au sujet d'un dîner à donner. « Je demanderai à Mme Loftus... elle s'y entend pour ces choses-là. » Mais tout aussi bien il changeait ce qu'elle avait projeté et retranchait la moitié de ses invités et tout le champagne.

Je n'avais pas eu de nouvelles de Gulley en trois années sauf lorsqu'il avait écrit pour demander cinq livres et m'avait offert de me vendre toutes les peintures qu'il avait laissées à Ancombe en partant, pour une centaine de livres, payables en paiements échelonnés. Je ne répondis rien à cette proposition. Où aurais-je pris une centaine de livres, à supposer que j'aie envie de les employer à acheter les peintures? Mais je lui avais envoyé trois livres et après cela il avait écrit une autre fois seulement pour demander encore trois livres. Et il avais mis dans l'enveloppe une sorte de reçu attestant que je lui avais versé six livres.

Quand un après-midi à Craven Gardens, le valet de pied descendit me prévenir qu'il y avait un monsieur pour moi au salon. « Il dit qu'il est votre mari.

— Au salon, dis-je. Pourquoi l'avoir mené là? » Billy n'était qu'un gamin, il n'avait pas encore dix-sept ans. Il répondit que le monsieur l'avait dépassé en le poussant, et n'avait pas voulu s'arrêter.

C'était précisément l'heure où M. Wilcher rentrait à la maison du bureau, aussi je montai en courant aussi vite que je pus, et

demandai à Gulley s'il avait envie de me faire perdre ma place Mais il se contenta de répondre que je paraissais plus jeune que jamais.

Je trouvai que lui paraissait beaucoup plus âgé et qu'il avait l'air plus râpé. Il sentait le whisky aussi. Mais il ne voulut rien me dire à son sujet ni où il vivait. Je savais que c'était à Londres, quelque part près de Finchley, parce que c'était là qu'était son adresse de boîte postale, dans un débit de tabac et de confiseries. Mais il ne voulut pas me dire son adresse, ni venir en bas.

« Au moins si tu descends, je pourrai nettoyer tes souliers, dis-je, et recoudre ce bouton de ton pardessus avant qu'il s'en aille.

— Non, dit-il, je veux voir ce M. Wilcher. »

Je vis qu'il était mal luné et j'eus grand-peur. « Tu ne veux pas que je revienne, » dis-je.

Il ne répondit pas mais me regarda d'un air plus en dessous que jamais. Je vis qu'il était très mal luné et dans un de ses moments de désœuvrement et j'eus peur. Car je pensai que je ne pourrais plus supporter d'être de nouveau battue. « Tu te trouves joliment bien ici, dit-il. Gouvernante d'un monsieur célibataire, tout fourni, le lit et la table. Le lit surtout.

— C'est un mensonge, dis-je. M. Wilcher ne ferait jamais une chose pareille.

— Ce n'est pas ce qu'on dit de lui à Queensport, dit-il. Donc, tu n'as pas l'intention de retourner avec ton mari légitime. »

J'étais affreusement déprimée, car je savais bien que je reviendrais s'il me le demandait, et que je serais battue et que je perdrais tous les agréments de ma vie. Je redoutais cela et cependant je savais qu'il n'avait qu'un mot à dire. Car tout cruel qu'il était, il avait encore prise sur moi. Je ne sais pas comment cela se fait, mais quand vous avez vécu avec un homme, et cuisiné et nettoyé pour lui et que vous l'avez soigné et que vous avez traversé des moments difficiles avec lui, vous l'avez dans la peau, quel qu'il soit, et vous ne pouvez pas l'arracher de vous. En outre, il ne faisait pas de doute que Gulley était l'homme le plus homme de tous les hommes que j'ai jamais connus. Car il portait son propre fardeau, qui était lourd, et même si l'on admet qu'il était cruel, ce n'était que rendu fou.

« La seule question, la voici, dis-je. Si je retourne avec toi, comment me sera-t-il possible de te faire les paiements échelonnés?

— Je me moque pas mal de l'argent, dit-il, en me dévisageant d'un œil jaloux. Grand Dieu, Sall, je crois que tu as embelli durant ces dernières années, et il mit la main sur mon avant-cœur et pressa. Toujours aussi ferme! Par Dieu, Sall! nous avons eu quelques bons moments, hein? et quel modèle tu étais! Certains de ces dessins étaient de premier ordre, bien que ce ne soit pas à moi de le dire. Alors, comme ça tu veux revenir avec moi. Mieux vaut déguerpir avant que Wilcher arrive. Je fais venir un taxi, hein? »

Mais il ne fit pas venir de taxi. Au lieu de cela il continua à me

jeter des regards torves, dans sa méchante humeur. Je me dis que probablement il était dans le pétrin et qu'il avait eu soudain l'idée de me relancer.

« Ça me fait songer, » dit-il, « où sont les dessins? Je t'ai vendu les toiles, pas les dessins. »

Or Gulley avait bien parlé de dessins dans sa lettre, la fois où il m'avait demandé les trois livres, mais, naturellement, je ne savais rien d'eux ni des toiles, sauf que je les avais laissés chez Mlle Slaughter, et que, lorsqu'elle était morte, M. Hickson avait dit qu'il en prendrait soin, et choisirait deux toiles pour se rembourser d'avoir acquitté nos dettes. J'avais signé un papier pour me mettre en règle avec lui et, certes, j'avais été bien aise d'être débarrassée de ce poids sur ma conscience, en échange de peintures qu'aucun marchand de tableaux ne voulait même regarder.

Mais je n'osai pas même prononcer le nom de Hickson devant Gulley qui se serait cabré en l'entendant ; il s'était fait un dada de le haïr.

Aussi je fis la bête et dis : « Quels dessins?

— Tous mes dessins, dit-il, environ cinq cents de toi. Allons, sois sincère pour une fois, Sall, et reconnais que tu les as barbotés. »

Je le niai car j'avais une peur bleue qu'il me cherche une querelle. Mais Gulley a toujours su lire en moi et voilà qu'il me dit : « Qu'est-ce que tu veux parier que ta malle n'est pas pleine de mes affaires?... Je la connais ta vieille malle de cuisinière, avec ton butin d'il y a vingt ans. » Car il s'était toujours moqué de moi de ce que je conservais quelques vieilles choses datant de ma première place, seulement en souvenir, un ruban de velours que quelqu'un avait jeté et un bracelet de pacotille, cadeau acheté à la foire que m'avait fait le cuisinier de la maison. Alors il me prit par le bras et dit : « Allons, Sall, où est ta chambre? Introduis le jeune marié dans la chambre nuptiale... et souhaite-lui la bienvenue avec des saquebutes. »

Alors j'eus une peur bleue, car la vérité c'est que j'avais un petit nombre de ses dessins dans le fond de ma malle, et l'un d'eux épinglé au mur, rien qu'une tête. Je les avais mis dans ma malle à Ancombe dans l'espoir que quelque marchand de tableaux me donnerait d'eux une ou deux livres, puisque je ne pouvais mettre dans ma malle les toiles ; mais M. Z... ne m'avait proposé que cinq shillings de chacun ; et j'avais répondu que je préférais les garder. Car d'abord, ils étaient tous de moi, et je n'avais pas envie de me voir moi-même nue dans la vitrine d'un magasin, seulement pour cinq shillings. Ç'aurait été un péché d'enterrer beaucoup d'argent dans ma malle ; mais si ça n'était qu'une question de shillings, il valait mieux ne pas m'exposer aux regards et risquer que mon maître, en les voyant, me reconnaisse, par le nom et le visage.

D'ailleurs, je ne voulais pas faire monter Gulley dans ma chambre car j'avais peur de lui, en le voyant dans un de ses moments de méchanceté ; je m'étais trop amollie, dans les douceurs de ma vie, pour affronter Gulley. Aussi je commençai par dire que ma

chambre était trop en désordre et que c'était juste l'heure où M. Wilcher rentrait.

Alors il s'approcha de moi et dit : « Oui ou non, reviens-tu avec moi, Sall?

— Bien sûr, dis-je, si tu as besoin de moi... n'ai-je pas toujours été prête? » Mais je savais que c'était ma mort.

« Tu penses que je ne suis pas capable de te faire vivre? dit-il.

— Pour l'amour de Dieu, dis-je, si tu as besoin de moi, fais venir ton taxi et laisse-moi aller faire ma malle. Mais ne continues pas à m'asticoter.

— T'asticoter ! » dit-il.

C'est alors que je ne pus plus me contenir et dis : « Je suppose que l'unique raison de tout cela c'est que tu es en panne dans ton travail et prêt à te disputer avec ta propre ombre.

— En panne ! dit-il. Je ne suis jamais en panne. Dieu merci, je ne suis jamais à court d'idées. Qu'est-ce que tu veux dire, avec ce « en panne »? » Et il se jeta sur moi. Alors je lui dis de ne pas avoir l'audace de me toucher, car je ne le supporterais pas. J'étais trop vieille.

« En panne ! » dit-il. « Qu'est-ce que tu veux dire, par ce « en panne »? » et bing ! La détente de son bras fut si rapide que je n'eus le temps de rien voir. Ce fut comme l'attaque d'un serpent. Et il frappa si fort que le sang jaillit et lui éclaboussa le visage. J'en vis une goutte sur son front.

Il me dit des injures aussi ; des injures que je ne pourrais pas écrire ; et je ne l'ai jamais vu dans une fureur pareille. Mais, bien qu'ayant peur au point d'en avoir les membres en coton, je tins à ne pas fuir, et à ne pas lâcher pied, et je demeurai là à encaisser ses coups et à lui dire qu'il était une brute.

Mais soudain nous entendîmes tous deux la porte d'entrée s'ouvrir et des pas dans le vestibule ; c'était M. Wilcher, et Billy vint le débarrasser de son chapeau. « Voilà le maître, » dis-je, et je sortis en trombe de la pièce et passai à côté de M. Wilcher comme une flèche, et vite grimpai dans ma chambre, pour mettre mon pauvre nez dans de l'eau froide.

Si bien que je ne sus plus rien jusqu'au moment où je descendis pour préparer le dîner et où Billy me dit que Jimson, ensanglanté comme il l'était, était allé dans le vestibule et s'était présenté lui-même, et avait échangé une poignée de main avec M. Wilcher. Et puis ils s'étaient mis à parler art, M. Wilcher complimentant Jimson. M. Wilcher l'avait même invité à rester. Mais il n'avait pas voulu, et était parti. Et M. Wilcher avait même descendu la rue avec lui, parlant tout le long du chemin.

Et je pense que si ces deux-là ont commencé par parler art, ils ont dû finir en parlant de moi, car si M. Wilcher ne m'a jamais dit un mot, et s'est contenté de regarder attentivement une seule fois mon nez enflé, il se mit à avoir pour moi de nouvelles petites bontés à partir de ce jour-là et me dit que je pouvais dépenser une livre pour le coin de jardin derrière la maison où je m'asseyais parfois, si je pensais que je pouvais l'embellir. Il m'envoya même un pot de fleurs.

C'est depuis ce temps-là que j'ai commencé à faire à Gulley des paiements partiels chaque semaine, mais était-ce pour le maintenir dans une certaine aisance et me mettre la conscience en repos, ou seulement pour le tenir éloigné et contenter ma chair, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

Mais je sais que j'ai été heureuse quand je vis qu'il ne venait pas, et à vrai dire mes seuls ennuis durant le reste de cette année-là furent mon poids et parfois ce mal d'yeux des cuisinières qui vient de ce qu'elles vivent trop penchées au-dessus de la vapeur et de la fumée ; et bien entendu Mme Loftus. Mais pendant deux ans, à partir du moment où les jupes commencèrent à allonger et les formes à revenir à la mode, elle ne revint plus nous voir du tout, à la suite d'une grande querelle avec M. Wilcher au sujet de son amie du samedi.

Et si j'étais enchantée que Mme Loftus nous laisse tranquilles, j'étais en même temps tourmentée au sujet de cette amie du maître. Il ne rajeunissait pas et il commençait à avoir chaque hiver un lumbago. Il ne dormait pas aussi bien non plus et, ne tenant pas en place, souvent il arpentait nerveusement les couloirs la moitié de la nuit ; ou lisait, non dans sa pièce, mais en bas, dans la bibliothèque, comme s'il ne pouvait pas supporter sa propre chambre.

Or j'appris par hasard que cette amie du samedi se faisait vieille aussi, et qu'elle s'était mise à boire de plus en plus ; tant et si bien qu'elle était un fléau pour mon pauvre maître, et l'était depuis des années. Mlle Clary me raconta aussi qu'elle n'avait jamais été bonne pour lui, et avait mis le grappin sur lui quand il était jeune, et si elle l'avait gardé, c'était seulement grâce au fait qu'il était trop courtois pour la blesser en rompant avec elle.

C'est à ce sujet-là que Mme Loftus et lui s'étaient disputés. Car elle voulait toujours qu'il abandonne cette femme. Et même une fois ces deux années passées, lorsqu'ils furent redevenus amis, Mme Loftus recommença d'être après lui à ce sujet. Pour lui rendre justice, il faut dire qu'elle ne songeait jamais à ses propres intérêts quand elle avait quelque chose qui la turlupinait. Elle aurait lavé la tête à un archevêque devant tout le comté, pour satisfaire sa conscience.

Chaque fois que Mme Loftus livrait un nouvel assaut au maître, il était dans tous ses états pendant une semaine entière et s'agitait tellement que nous étions tous dans nos petits souliers.

Or il avait contracté l'habitude, qui me causait un très grand plaisir, de venir dans la pièce de la gouvernante chaque dimanche soir pour examiner les comptes et me donner ses instructions pour la semaine à venir. Ensuite il disait : « Asseyez-vous, madame Jimson, » et me faisait asseoir près du feu, et il disait : « Cela ne vous gêne pas que je fume? » et il allumait une cigarette et s'asseyait de l'autre côté du feu, et la fumait jusqu'au bout et causait du coût élevé de tout depuis la dernière guerre, et des changements dans le monde dont nous avions tous deux été témoins.

Et elle continua ainsi jusqu'à ce que ça devînt une règle établie,

notre causerie près du feu, et je pense qu'elle lui eût manqué autant qu'à moi.

Au bout de deux ou trois ans, nous en étions au point qu'il fumait deux ou trois cigarettes et restait une heure ; et parfois il laissait les changements dans le monde pour parler des changements dans sa propre vie. Il parla même une ou deux fois de Gulley, disant respectueusement qu'il ne comprenait pas l'art moderne, mais me laissant voir aussi qu'il pensait que j'avais été dupe et maltraitée, qu'il connaissait mon histoire. Et voilà qu'un dimanche soir, alors que venait juste de se dissiper son agitation nerveuse à la suite d'une discussion avec Mme Loftus au sujet de son amie, il resta assis si longtemps avec moi, et si tranquille, que je me demandai ce qui arrivait. Il resta jusqu'à presque une heure du matin, sans jamais dire un mot. Jusqu'au moment où tout à coup il dit : « Madame Jimson, combien de temps y a-t-il que vous êtes arrivée chez moi? Il doit y avoir neuf ans. »

Il n'y en avait que sept, mais je fus moi-même surprise qu'il y eût tant que cela ; ça avait passé si vite, mais je me dis, s'il prétend qu'il y a neuf ans, c'est qu'il a quelque chose à dire à ce propos, aussi je ne le contredis pas.

Alors il dit : « J'espère que vous vous êtes trouvée aussi bien, ici, que je l'ai été grâce à vous. »

Je répondis que je ne pouvais demander une meilleure place.

« En fait, je ne sais pas comment je pourrais me passer de vous. »

Je dis que c'était très gentil de sa part de parler ainsi, mais il répondit : « Non, c'est de votre côté qu'est la gentillesse ; vous m'avez fait un foyer, que je n'avais jamais espéré d'avoir. Car lorsque je me suis résolu à demeurer célibataire, je savais que j'aurais à faire quelques grands sacrifices. »

Je dis que j'étais navrée pour tout célibataire obligé d'être à la merci de ses domestiques.

« Et il n'y a pas que cela. » Il se tut un instant, puis dit : « Vous êtes une femme du monde, madame Jimson, ou devrais-je dire madame Monday, je n'ai jamais su au juste lequel des deux noms il convenait de vous donner. Non que j'aie le moins du monde l'intention de vous blesser en vous remettant en mémoire quoi que ce soit de pénible. Pourtant puis-je vous demander si vous êtes libérée de cette malheureuse affaire avec M. Jimson? »

Je lui dis que, pour être sincère, je n'avais jamais été mariée avec Jimson.

« C'est bien ce que j'avais compris, » dit-il, « et j'avoue que c'est un grand soulagement pour moi de l'entendre confirmer de votre propre bouche. Que vous êtes libre. Mais à présent, j'ai, moi aussi, un aveu à faire. Je crois que vous savez probablement que j'ai eu jusqu'ici un arrangement dans un certain quartier qui me fait sortir de temps à autre le soir, souvent jusqu'à une heure assez tardive. Or, tout cela est bel et bon pour un jeune homme, bien que je vous dirai en confidence que je n'ai jamais aimé cela. Ça signifie qu'on est obligé de sortir certains vilains soirs où il pleut, ce qui transforme la chose en véritable supplice. Et à

présent que je me fais vieux et que j'ai un peu de rhumatisme, c'est réellement tout à fait ridicule. Subir un tel dérangement et un tel désagrément juste parce qu'on a fait un certain arrangement, et payer pour cela une importante somme d'argent, et pour comble, risquer un lumbago, c'est une mortification pure et simple. »

En entendant M. Wilcher dire cela, je fus aux anges. Car c'était bien là aussi mon sentiment. Aussi, tout en sachant que j'étais sur un terrain délicat, où je pouvais facilement le choquer dans son sens des convenances, je dis que je serais très heureuse, vraiment, s'il n'avait plus à rentrer à ces heures tardives, à sortir par tous les temps.

« Je suis très heureux que vous disiez cela, » dit-il d'une voix contente, « mais je pensais bien que c'est ce que vous diriez, et si cela pouvait être évité, par quelque moyen, je resterais bien volontiers à la maison. Toute la question est donc : par quel moyen est-ce possible? »

J'avais sur le bout de la langue de lui dire qu'il n'avait qu'à congédier la femme en la payant et rester à la maison, mais je compris à cette minute même que c'était précisément là la chose à le mettre dans tous ses états. Je ne dis donc rien.

« Par quel moyen est-ce possible? dit-il à nouveau, en me regardant.

— C'est là la question, dis-je.

— S'il vous est possible de m'aider à trouver la solution, dit-il, je me tiendrai pour un homme qui a beaucoup de chance et un homme tout à fait heureux. »

Or quand il dit cela, j'eus l'impression qu'il allait me proposer le mariage. Je ne pouvais y croire, car je savais que M. Wilcher n'était pas homme à épouser sa gouvernante, et pourtant en dépit de ma surprise, je sentais venir cela. Mais avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir, il continua : « Vous et moi nous savons, madame Jimson, à notre âge, que la chose vraiment importante dans la vie c'est de vivre ensemble en bonne intelligence et dans un respect mutuel, et cela nous l'avons déjà. N'importe quoi de plus n'est pas vraiment de grande importance. Comme on dit, ceux qui l'ont n'en font pas grand cas, et ceux qui ne l'ont pas, en font trop de cas. Aussi si vous avez le sentiment que vous aimeriez en rester là, vous n'entendrez plus jamais un mot sur ce sujet de ma part. Nous oublierons en avoir jamais parlé... je ne vais pas perdre le vrai bonheur que j'ai, rien que pour ce petit supplément. Si agréable que ce serait, et commode, du fait que nous habitons la même maison, et, je ne le cacherais pas, bien que ce serait un grand surcroît aux douceurs de ma vie, je n'y songerai pas plus longtemps. Qu'en dites-vous, madame Jimson, dois-je laisser ce sujet? »

Moi donc, croyant toujours qu'il était en train de me demander en mariage, et que tout bonnement il souhaitait que je ne me fasse pas de trop grandes illusions au sujet de ses sentiments, je lui répondis qu'il savait très bien combien cela me donnait de bonheur d'être avec lui.

« Et vous croyez que vous pourriez me donner aussi ce surcroît de bonheur? Bien entendu, » dit-il, « j'aviserai à ce que vous n'en souffriez pas. Je veillerai à rendre solide votre position. Bien que, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais qu'il n'y ait aucun contrat, pour des raisons de famille. »

Je le remerciai mille fois et lui dis qu'il était très généreux. Et alors il dit : « Très bien, donnons-nous une poignée de main pour sceller notre accord. »

Je lui donnai donc une poignée de main, et tout de suite après il dit qu'il était temps que nous allions nous coucher, et il s'en alla.

Je trouvais tout cela très bien ; une déclaration pleine de dignité. Seulement j'étais attristée de sentir qu'il n'avait pas assez d'affection pour moi pour ne pas faire à ce point de tout cela une question d'affaires.

Quelle fut ma surprise au moment où, en train de me brosser les cheveux, je l'entendis taper à ma porte et pénétrer dans la chambre.

« Me voici donc, » dit-il, « ma chère Sara. » M'appelant Sara pour la première fois. J'étais si déroutée que je ne sus que dire. Je continuai à me brosser les cheveux tandis qu'il faisait les cent pas impatiemment. A la fin il dit : « Allons, ma chère amie. Je ne veux pas me coucher trop tard. J'ai une réunion du conseil demain matin. »

Et alors tout d'un coup je saisis son intention, et que tout ce qu'il avait dit n'avait rien à voir avec le mariage. Vraiment, j'avais été bien folle de rêver mariage, sachant ce qu'il savait sur mon compte. J'étais donc là à me brosser les cheveux et à me demander que faire.

Car je pensai : « Si je le mets à la porte, il sera blessé, c'est fatal. Tout ce qu'il dit est bel et bon, mais c'est un homme, et, si je suis persuadée qu'il n'est pas aussi délicat que mon pauvre Matt, il a en tout cas le vif sentiment de la bienséance, et il est facilement froissé par tout ce à quoi il ne s'attend pas. Et le voilà ici, maintenant, tellement sûr de lui, et si je lui dis que tout cela est une méprise, est-ce qu'il ne va pas se faire l'effet d'un imbécile? »

Aussi après avoir attendu aussi longtemps que je pouvais le faire attendre, je dis : « Vous ne croyez pas que c'est aller un peu vite?

— Ma foi, Sara, dit-il, si vous le trouvez, soit ! Aujourd'hui est mon jour habituel, vous le savez... mais je ne suis pas à ce point assujetti à la routine et je ne voudrais pour rien au monde faire rien pour vous presser, ou vous ennuyer. Car je sais m'en rendre compte, quand je suis un homme qui a de la chance et qui a trouvé une femme comme il n'avait certainement jamais rêvé d'en avoir une. Oui, ma chère amie, dit-il, en posant ses mains sur mes épaules, une femme bien. » Mais alors le souvenir des convenances lui revint. Car il s'éloigna de moi brusquement et dit : « Demain, alors. » Et il franchit le seuil de la chambre. Mais avant d'avoir complètement refermé la porte, il passa sa tête à l'intérieur et dit : « Ou quand il vous plaira, ma chère Sara, car

ce sera à vous d'en décider. Rappelez-vous que j'ai pleinement conscience de mon extraordinaire bonne chance.

Il ne vint pas le lendemain, ni le surlendemain, et il se conduisit comme si rien ne s'était passé. J'aurais pu croire qu'il avait renoncé entièrement à la chose. Je fus près de le croire, mais je savais en mon for intérieur qu'il n'avait pas renoncé. Je savais très bien qu'il tenait sa parole et que c'était à moi qu'il appartenait d'en reparler.

J'avoue que je trouvais affreusement embarrassant de faire cela. C'était déjà suffisamment mal comme cela de l'accepter, mais pire de le demander. Pourtant je ne sais comment cela se faisait, mais je sentais que j'en avais le devoir. Si je ne veux pas de lui, pensai-je, de nouveau ce sera, au mieux, quelques rentrées tardives, encore cette femme vulgaire et brutale, et encore son lumbago aussi ; et, au pire, un refroidissement et une pneumonie double, pour couronner le tout. Car un homme est toujours plus en danger d'attraper un refroidissement après avoir fait ça, et vraiment c'est ce qu'il y a de plus naturel pour lui, de rester au chaud dans un lit à deux places, et c'est pourquoi la nature, je l'ai toujours pensé, avait fait naître l'idée de ce genre de lit, jusqu'à ce que s'introduisent les coutumes modernes contre-nature.

Mais je dois avouer que je perdais le nord, tiraillée entre ma conscience et mes devoirs, et même j'ai prié une nuit, et j'ai pleuré à propos de tout cela, m'étant prise à penser que même si ma mère avait pu être encore en vie, elle n'aurait pas été capable de me guider, et pourtant tout le temps je savais que je céderais. Car je tenais bien trop à mon bonheur à Craven Gardens et aux agréments de ma vie et à ma paix et à mon cher M. Wilcher lui-même, pour faire quoi que ce soit qui me fasse les perdre, ou leur causer préjudice. Si bien que — je dois l'avouer — plus de la moitié de mon chagrin était fait tout bonnement de mon embarras, je ne savais comment lui dire que je ferais ce qu'il lui plairait, sans me couvrir de confusion, et sans du tout le froisser. Car Dieu sait s'il est facile de froisser un homme à ces moments critiques.

Aussi, tandis que je me creusais la tête, un soir, après le dîner, j'en vins à penser, en désespoir de cause, que je ne pouvais pas attendre plus longtemps, Je portai donc moi-même dans la salle à manger la bouchée piquante, et en la posant sur la table, je dis :

« Je préférerais que ce soit vous qui décidiez, monsieur Wilcher.

— Qui décidiez quoi? dit-il, surpris de me voir dans la salle à manger, et pas très content.

— Quel jour vous voulez venir me trouver. »

C'est ainsi que je lui lâchai cela à la volée et je tremblai aussitôt qu'il n'en soit à jamais rebuté ; comme Matt l'eût été. Mais là était la différence entre les deux hommes. Je n'aurais pu faire rien de plus sensé avec mon sincère M. Wilcher si je l'avais étudié comme la structure d'une feuille sous le microscope. Il me répondit sur-le-champ : « Très bien, madame Jimson, comme vous

voulez. Mais, naturellement, il faudra me mettre à la porte si cela ne vous convient pas. »

C'est ainsi qu'il s'amena ce même soir, et, chose curieuse et inattendue, il se montra très doux et respectueux. Bien que je ne devrais pas dire cela, il me faut être sincère et avouer que sa manière de faire la chose était un vrai plaisir ; il était si prévenant et si attentif.

Bien qu'au cours des années qui suivirent, j'ai souvent souffert dans ma conscience, et me suis souvent étonnée de moi-même, pensant, tandis que je me promenais dans le parc : « Comment se fait-il que je puisse circuler comme ça, comme une personne sans rien de particulier, et qu'on ne découvre pas mon vrai caractère, et que je ne me cache pas sous terre de honte? » cependant la vérité c'est que j'étais très heureuse.

Nous continuâmes donc de la sorte trois ans sans un seul mot vif, et dans la plus parfaite entente. La seule chose qui me chagrinait c'était que M. Wilcher ne voulait jamais me permettre de lui témoigner la moindre tendresse, ou plutôt je voyais que ça le mettait sens dessus dessous. Je ne devais pas me permettre jamais de laisser échapper un « chéri », et si j'avais à le toucher pour quelque raison, je devais m'y prendre de la même manière qu'avec un jeune être craintif, d'un geste tranquille et d'une main calme et ferme. Car si j'avais l'air de le caresser, il s'éloignait d'un mouvement brusque et disait quelque chose de froid et de sérieux : « Allons, maintenant, il se fait tard, » ou bien il entamait quelque conversation au sujet de la maison. D'abord je crus qu'il me tenait à distance par peur que je devienne suffisante et ne l'encombre, comme probablement d'autres femmes avaient fait auparavant. Par la suite je m'aperçus que c'est la tendresse même qui le mettait mal à l'aise, et peut-être, à vrai dire, avait-il peur des femmes. Il n'avait appris qu'une seule manière de se comporter avec elles et il ne pouvait donc pas se risquer à se comporter d'aucune autre manière. Car je savais qu'il était heureux avec moi ; il me l'a dit bien des fois.

JOYCE CARY.

(Traduit de l'anglais par Yvonne Davet.)

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

HISTOIRES DE CHASSE

Célia Bertin : *La Dernière Innocence.*
Pierre Boulle : *La Face.*
Michel Mohrt : *Le Serviteur fidèle.*
Pierre Moinot : *La Chasse royale.*
Marcel Schneider : *L'Enfant du dimanche.*

Nous sommes à la saison où le critique tastevin prend un air docte et mystérieux pour apprécier la récolte, goûter le vin nouveau, comparer les différents crus du roman ; où le critique médecin prend un air mystérieux et docte pour étudier ce qui tient lieu de respiration, de circulation ou de digestion au roman français, ce perpétuel homme malade de notre littérature ; où le critique prophète, enfin, s'écrie : le roman se meurt, le roman est mort. Puis au spectacle des dizaines et des centaines de romans qui s'abattent sur les tables des libraires et des critiques, on répond qu'il n'est pas mort, et qu'il prouve sa vitalité comme Diogène le mouvement, en marchant. Puis on lit quelques-uns de ces romans, et on s'aperçoit que si le malade marche, il marche en rond. Et on en revient au même point.

Avouons-le, ces discussions sont assez vaines, parce que le roman français est devenu un moyen d'expression souple et informe, qui sert à tout dire, et en particulier tout ce que l'on serait bien en peine d'énoncer clairement. « Ce qu'on veut bien encore appeler aujourd'hui « le » roman me paraît être typiquement une forme de fin de civilisation : de plus en plus universelle et de plus en plus indifférenciée, » écrivait un jour un grand connaisseur en matière de prix Goncourt, M. Julien Gracq. Et le professeur de géographie qui est en lui ajoutait : « Il est probablement le dernier stade — presque complètement amorphe — de la dégradation des formes littéraires, tout comme le dernier stade de la désagrégation des roches, l'argile, en est aussi le plus plastique. » Rien ne me semble plus juste. Le caractère anarchique de la production justifiera en partie, j'espère, le décousu de cette chronique : il ne peut s'agir que de prendre successivement quelques échantillons. Nous voudrions choisir aujourd'hui de jeunes écrivains qui, soit par goût naturel de l'ouvrage bien fait, soit parce qu'ils ont acquis du métier en publiant déjà plusieurs livres, sont fidèles d'une manière

générale à l'esprit et aux normes du roman français traditionnel, quitte à examiner un autre jour quelques-uns de ceux qui sont les romantiques de ce classicisme-là. Et puisque nous définissons ainsi notre gibier en matière de livres, nous ne pouvons mieux commencer que par *la Chasse royale* (1) de M. Pierre Moinot.

Rien de plus traditionnel, en effet, rien de plus classique. Au chasseur de livres qui prend l'affût distraitement, rien même qui risque davantage de paraître plus banal et plein de poncifs. Philippe Lussac arrive dans les Vosges pour chasser pendant quelques jours avec son ami Henri Guifred. A quelque distance, dans une grande maison isolée, la jeune et belle Hélène Servance vit avec sa mère, Marthe, qui est demi-folle depuis son veuvage, et sa tante Céline. Coups de feu, coups de foudre, scènes de chasse, vieux serviteurs fidèles et bourrus, Philippe, qui se croyait revenu de l'amour en arrivant, repart avec la belle Hélène. On le voit, ce n'est pas du côté du canevas qu'il faut chercher l'originalité de M. Pierre Moinot. Mais regardons la tapisserie.

A la première page, Hélène Servance se cache dans la forêt et voit passer sans qu'ils le sachent, les deux chasseurs qui parlent de l'amour comme d'une chasse à peine différente de l'autre. A partir de ce moment, un mécanisme subtil est monté, une sorte de carrousel cynégétique et sentimental dont le mouvement qui ira en s'accélérant est le mouvement même du livre. Par exemple, il y a dans la grande forêt qui est le décor de *la Chasse royale*, une bande de braconniers : marchands de viande, qui tuent sans discernement et ne cherchent que le profit ; mais aussi hommes sans scrupules qui n'hésitent pas à immobiliser d'un coup de fusil dans les jambes, un témoin gênant, ou même à s'en débarrasser. Ainsi tandis que chasseurs et braconniers traquent le gibier, les chasseurs traquent les braconniers, et les braconniers menacent les chasseurs. Jeu dangereux du chasseur chassé. Mais sur un autre plan, Philippe, silencieux et dissimulé, surprendra un jour Hélène Servance comme il a été surpris par elle. Chacun voit l'autre sans être vu, chacun surprend de l'autre un visage qui n'est pas apprêté pour lui, et c'est cela qui va jouer un grand rôle dans la naissance et le rapide mûrissement de leur amour. Le roman de M. Pierre Moinot est à coup sûr parfaitement documenté : mais c'est bien autre chose qu'un documentaire sur la chasse au brocard ou au sanglier, parce que dès le départ nous sommes avertis, nous savons qu'il y a aussi une chasse à l'homme, et une chasse réciproque de l'homme et de la femme. En même temps, il ne s'agit point d'allégorie, parce que les épisodes ne se recouvrent pas, et surtout parce que tout est littéralement vrai. La progression du livre ne se fait pas sur deux plans parallèles, elle s'opère en spirale, en passant par un mouvement continu d'un plan à un autre.

Mieux encore, il ne s'agit pas de développer ce thème après tout banal que chaque chasseur est le gibier d'un chasseur d'un autre plan. Peu à peu, à mesure que nous lisons M. Moinot, nous sommes obligés de nous poser deux questions graves, de nous demander :

(1) Éd. Gallimard.

qu'est-ce que le gibier? Et qu'est-ce que la chasse? Loyalement, l'auteur nous a mis sur la voie en plaçant en épigraphe à son roman une citation fameuse de Pascal (« ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non pas la prise, qu'ils recherchent »). Mais il ne se contente pas de l'illustrer, il en cherche le secret. Hors de la chasse, qui finit par être l'image et le contenu de toute la vie, il n'y a presque rien de stable dans ce roman. La forêt, l'amitié : mais à la fin Philippe quitte la forêt et l'ami pour aller vers la mer et l'amour. N'y a-t-il donc pas de repos, l'homme est-il un être toujours en mouvement? Mais dans toute chasse, il y a un être qui atteint le repos : cet être, c'est le gibier, et ce repos, c'est la mort. En est-il autrement pour la chasse amoureuse? Ou bien faut-il répéter une fois de plus le « chacun tue ce qu'il aime » du prisonnier de Reading?

On voit poindre ici une différence : c'est que dans l'amour, il y a une sorte d'élection réciproque entre le chasseur et le chassé. Le gibier choisit son chasseur au moins autant que le contraire. Entre Philippe et Hélène, dans le roman de M. Moinot, il n'y a presque pas de rencontres, et pas de conversations avant que tout soit décidé. Ce qu'il y a entre eux, ce sont des coïncidences, et peut-être une seule coïncidence fondamentale, dont Hélène est la première à se rendre compte, ou du moins qu'elle est la première à accepter. « Je ne m'échapperai jamais de toi... Je voudrais que vous m'emmeniez et que tout s'arrête enfin de m'arracher à vous » dit Hélène. C'est le gibier qui parle ainsi, pour convaincre le chasseur.

Faut-il répondre comme Philippe le fait dans cette scène : « Rien ne pourra jamais s'arrêter de vous arracher à moi? » Qu'il y ait une élection, rien n'est plus certain. Nous savons bien, nous aussi, chasseurs des grandes villes, que nous voulons arracher à la foule et aux forêts de la nuit, un visage et un corps qui, grâce à une correspondance réglée par les lois mystérieuses et immuables de la sympathie, sont le visage et le corps de notre unique gibier, de celui qui nous est destiné. Un jour vient où la chasse s'arrête, où nous pouvons laisser comme Philippe nos armes et nos amis, parce que nous avons trouvé. Mais le gibier que nous emportons, ce n'est pas un chevreuil mort, c'est une proie vivante dont nous pouvons à notre tour devenir la proie. Il n'y a qu'une femme dans ce livre qui vit entièrement dans son amour : c'est la folle, et cet amour ne peut pas lui être enlevé parce que c'est précisément l'amour d'un mort. La chasse royale, c'est le cortège légendaire du chasseur maudit qui chevauche à jamais dans les nuages et dans la tempête, damné pour on ne sait quels péchés : mais, notre chasse royale à nous, la chasse de l'amour, n'est-ce pas l'ombre portée de cette malédiction qui court dans le ciel? N'est-ce pas aussi une chasse maudite?

J'assombris, je crois, en allant jusque-là, la perspective du livre de M. Moinot : mais il ne m'a pas fallu forcer ce beau roman pour m'éloigner beaucoup de l'anecdote banale. Et le talent du romancier est de nous faire faire ce chemin sans jamais forcer l'allure, sans jamais quitter le contact de la terre et des hommes. La langue

est excellente, le livre parfaitement ordonné, le plaisir de lecture constant : ce sont des qualités qui pourraient être seulement académiques et dont M. Moinot a fait des qualités vivantes.

Il y a une sorte de chasse à l'affût aussi dans le beau roman de Mme Célia Bertin, *la Dernière Innocence* (1), et il y a de très grandes qualités de romancière et de psychologue. On pourrait redire pour elle bien des choses que nous venons de dire pour M. Moinot, on pourrait raconter son roman en termes de vénerie, ou tout au moins appliquer à ses personnages le joli vieux texte sur le rut des cerfs qu'un personnage de *la Chasse royale* cite à un moment : « Au lieu de fuir lorsque quelque chose leur donne de l'ombrage, ils marchent vers ce qui les inquiète. Par leurs courses nombreuses, ils semblent se multiplier, ils abondent dans les grandes forêts Ce rut... qui est à proprement parler l'amour des cerfs, a dans son principe du rapport à celui des hommes, puisqu'il leur prend une mélancolie qui interdit leur conduite ordinaire, etc. » Mais à vrai dire, j'ai l'impression qu'il me manque quelque chose : c'est un peu comme une chasse sans gibier. Je ne sais plus si c'est le livre de M. Moinot ou le livre de Mme Célia Bertin qui m'a remis en mémoire l'histoire du lièvre que Thibaudet aimait raconter : un paysan apporta un jour un lièvre au hodja de Konia qui l'invita à dîner. La semaine suivante, des gens vinrent voir le hodja en lui disant : « Nous sommes les parents de l'homme qui t'a apporté un lièvre, » et le hodja les invita à dîner. Puis ce furent les parents des parents de l'homme qui avait apporté le lièvre, et ainsi de suite jusqu'au moment où le hodja ne fit servir à ses visiteurs que des bols d'eau chaude. Et comme ils s'étonnaient : « C'est, dit-il, la sauce de la sauce de la sauce du lièvre... » Disons que Mme Célia Bertin ne nous traite pas comme des parents trop éloignés, mais que nous sommes cependant obligés de chercher le lièvre dans la sauce.

Mme Célia Bertin, on le sait, dirige avec M. Pierre de Lescure une intéressante revue où l'on se donne pour tâche d'étudier les problèmes de la création romanesque et de publier des textes exemplaires, français et étrangers. C'est un organe sympathique parce qu'il est animé par une foi véritable, et on sent bien que les différents collaborateurs se considèrent un peu comme les membres d'un ordre religieux — un ordre toutefois où l'on administrerait plus souvent l'admiration mutuelle que la correction fraternelle. On y soutenait dans l'éditorial du dernier numéro une discussion assez confuse sur le temps dans le roman. Il est clair que le temps du roman n'est pas le temps de la tragédie, c'est-à-dire un temps de crise violente ; mais il me semble imprudent d'en conclure que le temps du roman est tout le contraire, un temps étale, un temps d'attente. Le vrai problème du romancier (que l'on pourrait rapprocher du problème analogue chez le dramaturge élizabéthain) est celui de l'homogénéisation du temps, celui de la coexistence dans une même œuvre du temps de crise de certaines scènes et du temps mort de certaines transitions. Emportée par son mouvement, Mme Célia Bertin a tendance à considérer ses personnages

(1) Éd. Corréa.

pendant des périodes et non pendant des moments importants, et le lecteur en retire une certaine impression de lenteur.

Mais le procédé a des avantages pour la psychologue. La grande force de *la Dernière Innocence*, par exemple, c'est que tous les personnages principaux y ont deux, trois, quatre dimensions ; ils ont de l'épaisseur, de l'étoffe, de la durée, au lieu d'être dessinés sur le papier. Mme Célia Bertin use de son pouvoir discrétionnaire de romancière en nous faisant passer du point de vue de l'un au point de vue de l'autre ; elle aime insérer les paroles qu'elle prête à ses héros dans un contexte pensé et elle compose avec beaucoup de bonheur des monologues qui vont de l'intérieur à l'extérieur ou le contraire. Bref, si les personnages jouent une partie, nous connaissons les cartes et le dessous des cartes. Tout cela avec un art qui dans ce quatrième roman semble bien en plein épanouissement. Livre savant et livre riche, mais...

Mais ces personnages parfaitement élaborés me touchent très peu. *La Dernière Innocence* nous introduit dans une grande maison pendant les vacances et nous y voyons une demi-douzaine de familiers qui vont, viennent, montent et descendent les escaliers, passent d'une chambre à l'autre. La maîtresse de maison, c'est Brigitte Touray, la veuve d'un grand poète. L'opposition est représentée par sa fille Paule, en rébellion contre l'ordre familial puisque elle prétend gagner sa vie toute seule en faisant de l'apiculture ; en rébellion contre sa mère qui, en parfaite veuve abusive, tronque l'image du poète ; en rébellion enfin contre l'amour ordinaire auquel elle préfère l'amour qui n'osait pas dire son nom. Entre les deux, Etienne, l'époux d'une autre fille de Brigitte Touray. Sa femme, Maïa, ne l'intéresse plus beaucoup, ou bien ne l'a jamais intéressé que comme un moyen d'entrer dans la famille d'un poète qu'il admire. Mais de ce poète, est-ce Brigitte qui lui donne l'image la plus vraie, ou bien est-ce Paule? Son amour ira-t-il à la reine mère, ou à la jeune rebelle? Et, lorsque la jeune rebelle l'emportera dans son cœur, réussira-t-il à la convertir à une forme d'amour pour laquelle elle n'a que de l'aversion?

Le roman est fait de ces hésitations : avec un art très subtil, répétons-le, Mme Célia Bertin nous rend sensibles les moindres nuances, les moindres glissements psychologiques. Mais tout cela est terriblement lent, et parfois quelque peu ennuyeux. Nous avons peine à nous intéresser profondément au drame de cette Agrippine littéraire ou au problème de la conversion de cette sainte Paule de Lesbos. Non que les sujets ne soient pas intéressants en eux-mêmes : tous les sujets sont bons. Mais en voulant trop bien faire, en raffinant sur les procédés d'analyse et d'exposition, Mme Célia Bertin jette un voile entre la vie et nous. Elle nous fait perdre le contact de la substance romanesque , ou bien elle manque de la force créatrice élémentaire, naïve et brutale qui est peut-être indispensable au grand romancier. C'est pour cela que nous cherchons le lièvre. M. Pierre Moinot nous sert tout bonnement un civet. Mme Célia Bertin applique des recettes infiniment plus compliquées, mais ou bien son lièvre est trop maigre, ou bien elle en masque le goût en abusant des épices. Proust, Joyce, Virginia

Woolf nous ont donné de grandes leçons, mais des exemples combien périlleux. Il fallait la force créatrice de leur génie pour unir l'œuvre d'art et la réflexion sur l'œuvre d'art. Que la réflexion, même la plus intelligente, la plus subtile, l'emporte sur l'impulsion créatrice, et il n'y a peut-être plus de roman. Mme Célia Bertin et ses amis mènent souvent une action utile ; ils ont raison de prescrire des antidotes à une certaine littérature contemporaine, mais il y a des antidotes qui sont de véritables poisons... Au total, *la Dernière Innocence* emporte notre estime plus que notre conviction ou cette adhésion fascinée qui reste le plus grand plaisir du liseur de romans.

On dirait volontiers la même chose du nouveau roman de M. Michel Mohrt, *le Serviteur fidèle* (1). Certes, l'auteur a acquis du métier, et même de la maîtrise. Sa langue est ferme et pure, son intrigue adroitement agencée. Il reste fidèle à la technique classique, bien qu'il ait la coquetterie de rejeter vers la page 180 les éléments descriptifs que l'on donne généralement au début et celle de placer deux longs monologues en style parlé dans la bouche de deux confidents, la vieille cuisinière et le serviteur fidèle lui-même, qui d'ailleurs est muet. Le cadre qu'il a choisi nous semble familier à l'avance : c'est celui de la vieille maison familiale à proximité de la mer, en Bretagne. Et le thème, c'est un peu celui du vert paradis des amours enfantines, un peu celui des *Hauts de Hurlevent* : une jeune fille partagée entre son frère et le compagnon de leurs jeux, un grand amour pour le garçon qui n'est pas de la même classe sociale, un mariage malheureux avec un être falot, et le passé qui revient... Ici, le frère donne dans la collaboration, et quand la Libération arrive, le Heathcliff de l'histoire le laissera abattre par ses hommes au cours d'une spectaculaire poursuite en mer, (une chasse à l'homme). Malgré ce piment d'actualité, il est clair que nous sommes au pays du roman, et M. Michel Mohrt s'y meut avec une grande aisance apparente. Il a certainement mis beaucoup de vérité dans son livre, dans sa Bretagne en particulier, et tout dans son roman respire le goût de l'ouvrage bien fait. C'est le chef-d'œuvre artisanal de certains vieux compagnonnages : impeccable, et qui ne sert à rien. Il y avait une part de témoignage et d'essai romancé dans les deux livres précédents de M. Mohrt, *Mon Royaume pour un cheval*, et *les Nomades* : peut-être est-ce là la vraie veine de notre auteur, et *le Serviteur fidèle* n'est-il pour lui qu'un divertissement.

Divertissement aussi *l'Enfant du dimanche* (2) de M. Marcel Schneider. Au pays du roman dont nous parlions, nous possédons tous de nombreuses maisons de campagne, de multiples domaines hantés, depuis celui du grand Meaulnes jusqu'à Jalna, en passant par le Mogador de Mme Élisabeth Barbier. Rien que dans cette chronique nous avons déjà visité la grande maison provençale de Mme Célia Bertin, la grande maison vosgienne de M. Pierre Moinot et la grande maison bretonne de M. Michel Mohrt. M. Mar-

(1) Éd. Albin Michel.
(2) Éd. Albin Michel.

cel Schneider n'a pas voulu être en reste et il a sans doute mis un peu de malice à situer son domaine hanté à Neuilly. Pourtant, tout y est : le fleuve qui coule à côté, la Seine, avec son île mystérieuse, la Grande Jatte, et non loin les lumières de la ville, le quartier des Ternes. Dans cette maison, s'agite la tribu la plus classique : les deux grand-mères, papotantes et gatouillantes, le père, médecin et flûtiste comme M. Georges Duhamel mais beaucoup moins soucieux que l'illustre académicien du maintien des vertus familiales et françaises ; la mère, Amanda ou Biquette pour ses enfants, un oiseau des îles ; la veuve entre deux âges qui ne réussit pas à noyer l'aigreur croissante de son caractère dans des flots de chartreuse ; la servante-mousquetaire (bon cœur et mauvais caractère) ; et enfin les enfants, et d'abord, né un dimanche, Patapon, l'adolescent qui vit sous le charme de sa mère, comme un enfant, et voudrait la protéger comme le ferait un homme. M. Marcel Schneider a imaginé que pour distraire sa mère, et faire la figue, si j'ose dire, à son père, Patapon se met en devoir de donner un amant à sa Biquette. Il y réussit, il n'y réussit que trop bien, Biquette y prend goût et comme elle est bonne personne et ne peut guère résister à une demande poliment présentée... Comment notre apprenti-sorcier réussira-t-il à arrêter ces débordements? C'est un thème de vaudeville, on le voit, ou de comédie du boulevard. Malheureusement, M. Marcel Schneider n'a pas réussi à écarter complètement son esprit de sérieux ; on voit poindre à la fin du livre un père franciscain fort digne, alors que c'est un abbé Constantin qu'on attendait. On saisit des allusions littéraires, une ébauche d'étude de la crise de l'adolescence : mais l'atmosphère n'y est pas, c'est Ariel chez la comtesse de Ségur, Freud chez Zénaïde Fleuriot, ou si l'on veut, Marcel Schneider chez Abel Hermant. D'ailleurs le livre est plein d'élégance, de verve, d'invention cocasse dans le détail : à le prendre comme un divertissement, il ne décevra pas les lecteurs de M. Marcel Schneider. Après tout, c'est son septième roman, son enfant du dimanche.

Pas plus que les lecteurs de M. Pierre Boulle enfin ne seront déçus par son dernier livre *la Face* (1). M. Pierre Boulle s'est fait connaître par trois ou quatre livres déjà qui lui ont valu un ou deux prix littéraires. Sa position est très particulière. Il a peu de dons d'écrivain : sa langue est correcte, plate et incolore malgré une surabondance d'épithètes ; il n'a pas beaucoup d'humanité ou de chaleur : ses personnages sont des fantoches. Mais il a un don de conteur et un certain pouvoir d'invention. A une époque où l'on prend l'absurde au tragique, M. Pierre Boulle a choisi d'en faire le ressort d'un humour grinçant. Il nous montre des personnages dont le comportement est parfaitement logique, la mécanique mentale parfaitement mise au point. Puis il introduit un grain de sable dans ce mécanisme, qui au lieu de s'enrayer, continue à fonctionner imperturbablement mais dans une direction aberrante. Ainsi le fanatique de l'organisation et de la rationalisation du travail qui applique ses méthodes rigoureusement, mais

(1) Éd. Julliard.

en pleine jungle, dans *le Sacrilège malais;* l'officier anglais fidèle à la parole donnée, à la discipline, au devoir, mais faisant bénéficier de ces vertus une entreprise qui ne peut servir que les Japonais dans *le Pont de la rivière Kwai.* Ici, c'est un procureur de la République d'une petite ville de province qui, témoin d'un accident que les autres prendront pour un crime, sera amené par sa logique interne à faire poursuivre un innocent et à requérir contre lui la peine capitale. Le drame du procureur, c'est au moment de l'accident d'avoir eu une seconde de lâcheté, de n'avoir pas dit un mot, pas fait un geste pour porter secours à la victime. Sur une seconde de lâcheté, sur ce qu'elle peut révéler à un homme de lui-même, Joseph Conrad a construit un de ses plus beaux romans, *lord Jim.* Le drame de M. Pierre Boulle, c'est de ne pouvoir construire sur une situation de tragédie que des œuvres factices. S'il dotait son personnage principal de conscience, d'invention dans le domaine moral au sens bergsonien, son roman s'écroulerait. Il lui faut donc ne peindre que des imbéciles. Son œuvre relève du domaine de la « science-fiction » : c'est un essai plein d'ingéniosité pour peindre ce qui pourrait tenir lieu de psychologie à des robots. Cela admis, l'amusement de la lecture est le plus souvent fort vif.

Arrêtons ici pour l'instant notre échantillonnage de la production romanesque de cette saison. L'impression d'ensemble n'est pas mauvaise sans doute : cependant, s'il fallait faire un reproche à tous ces romanciers, sauf peut-être à M. Pierre Moinot, ce serait celui de manquer un peu trop de communication directe avec la vie dont ils prétendent nous restituer l'image et le mouvement. Nous l'avons dit dans chaque cas, tous ces romanciers sont fidèles aux procédés classiques et ils en sont maîtres. Ce ne sont pas les secrets de fabrication qui sont perdus : mais peut-être le secret de la naïveté.

ROBERT KANTERS.

LES ESSAIS

AUTOUR DE LA NOTION D'HISTOIRE.

« Les objets qui forment le cadre de notre existence, sur lesquels nous agissons et que nous percevons, sont par le fait même actuels; si l'on veut, ils sont de l'actualité présente et non de l'actualité passée; ils ne deviennent passé que par une sorte de transposition paradoxale que les êtres humains réalisent à leur propos avec plus ou moins de dextérité et d'assurance. C'est donc à une certaine action de l'esprit que les spectacles que nous avons sous les yeux doivent leur qualification historique. En eux-mêmes

ces spectacles ne sont ni passés, ni présents, ni futurs. Ils ne s'échelonnent sur la ligne du temps que grâce à l'intercession d'un être dont l'existence précisément est temporelle, d'un être dont le caractère fondamental est précisément de se refuser à l'actuel, ou plutôt encore de refuser de se réduire à l'actuel, de se donner à lui-même des antériorités. En d'autres termes, cet objet prétendûment perçu comme passé est en réalité pourvu d'une existence qui n'est pas celle d'un objet : il est bien plutôt une des attestations les plus fortes de l'impossibilité de réduire toute existence à l'objet, de la nécessité de poser une autre existence. »

Le problème que pose ici Amédée Ponceau dans un remarquable essai posthume (1) consacré au monde du passé et des événements porte sur ce qu'on aurait autrefois appelé les conditions transcendentales de l'histoire. A vrai dire je ne crois pas être du tout en désaccord avec l'auteur sur ce point. Je me propose cependant de reprendre la question en un langage un peu différent.

Je serais, en ce qui me concerne, porté à mettre l'accent le plus fort sur le fait que l'histoire est essentiellement *racontée* ou susceptible de l'être. C'est là, il me semble, une donnée à laquelle il convient de se référer toujours. Mais on ne saurait nier que l'influence de Hegel et de son école ait puissamment, ait dangereusement contribué à en faire perdre conscience. Par un très singulier transfert qui se situe à une époque déterminée, on en est venu à objectiver l'histoire exactement comme on avait objectivé la nature. Comment ne pas voir qu'une sorte d'hégélianisme diffus s'est de nos jours répandu chez ceux-là même qui n'ont aucune connaissance directe de la pensée hégélienne? C'est seulement à partir de cette objectivation qu'on peut être amené à s'interroger sur « le sens de l'histoire », sur ce qui est ou n'est pas conforme à ce sens, etc...

Mais plus on insistera sur les conditions sous lesquelles seules la réalité ou une certaine réalité peut présenter un caractère historique, et plus on sera amené à considérer avec méfiance cette objectivation, cette façon, dirai-je, d'hypostasier un certain mode de la connaissance.

Lorsque Amédée Ponceau nous rappelle que l'histoire résulte en nous du « souci de nous reprendre sur l'objet, d'affirmer notre pouvoir de perpétuel dépassement », il nous met justement en garde contre cette redoutable tentation à laquelle succombent aujourd'hui tant d'esprits irréfléchis qui se laissent d'ailleurs intimider ou fasciner par un des dogmatismes les plus arbitraires et les plus tyranniques qui aient jamais été formulés. « Nous sommes historiques, dit-il, l'histoire est notre destin. Soit, nous sommes contraints de vivre dans l'histoire, mais c'est nous qui la créons. » Peut-être introduirais-je ici quelques nuances, sans d'ailleurs qu'il y ait opposition entre ma pensée et celle d'Amédée Ponceau.

Que veut-on dire au juste quand on dit : l'histoire est notre destin? « Durer, dit-il ailleurs, c'est se constituer un passé, et c'est le dépasser »; cela est rigoureusement exact, et il est d'autre part certain que j'ai conscience d'être un être dont le propre est de durer,

(1) *Le Temps dépassé.* Éd. de la Colombe.

en ce sens à la fois précis et très positif. Je ferais en revanche peut-être quelques réserves sur l'emploi du mot destin dont le sens devrait à coup sûr être précisé. Il risque en effet d'être grevé d'une certaine indétermination suivant qu'on l'interprète plutôt dans le sens d'une fatalité essentielle à laquelle chaque être humain est soumis ou qu'on met davantage l'accent sur l'acte par lequel il se finalise en quelque sorte lui-même et se confère une destination.

Mais lorsque je m'interroge sur ma propre vie, je m'aperçois inévitablement que quelque chose en elle dépasse en tous sens ce que j'en puis raconter; le récit qu'il me sera possible d'en faire, quelque circonstancié qu'il puisse être, se présente à moi comme la plus subtile des trahisons par rapport à une certaine plénitude vécue et supra-historique. Mais ce qui est vrai de moi-même, de ma vie, l'est sans aucun doute des autres existences. C'est en vertu d'une illusion d'optique qui doit et peut être dénoncée que j'en viens à imaginer que l'autre peut être légitimement réduite disons à la biographie soi-disant exhaustive qu'un historien consciencieux parviendra après des années de travail incessant à rédiger sur la base des innombrables documents qu'il lui aura été possible d'accumuler.

Cette inadéquation sera d'ailleurs d'autant plus flagrante que la tâche historique sera plus ample. Mais peut-être faut-il ajouter que cette inadéquation réelle sera de moins en moins *sentie* parce que l'ampleur même du cadre que se donne l'historien contribue à renforcer pour lui le caractère objectif — soit spectaculaire, soit abstrait — de la réalité qu'il étudie.

L'authentique devoir du philosophe n'en sera pas moins de mettre en jeu une réflexion susceptible de faire apparaître le caractère relatif et en dernière analyse inévitablement fallacieux des résultats auquels l'historien est susceptible de parvenir.

Peut-être conviendrait-il, il est vrai, de s'inscrire ici en faux contre l'usage du terme même de résultat, et à cet égard on pourrait méditer utilement sur le rapprochement esquissé par Amédée Ponceau entre l'historien et l'artiste. Ne pourrait-on pas dire que la mission propre de l'historien est de travailler sur les résultats d'un travail d'archives dont on ne peut dire, à la rigueur, qu'il soit lui-même de l'histoire?... Il est d'ailleurs à craindre qu'on n'ait tout fait depuis près d'un demi-siècle pour effacer le sens de cette distinction par elle-même si importante. Du même coup la notion d'histoire en tant que telle se dépersonnalise, l'historien cesse d'être un artiste pour devenir une sorte de manœuvre travaillant du reste à l'intérieur d'une équipe. Je me demande s'il n'existerait pas une corréaliton secrète entre cette dégradation d'une part, et de l'autre l'idolâtrie dont j'ai parlé plus haut et qui consiste à penser l'histoire tantôt comme un législateur, tantôt comme un Moloch, les deux interprétations d'ailleurs ne s'excluant pas. On ne saurait être trop consciemment en garde contre l'idée d'un usinage historique et contre ses conséquences. Cela ne veut naturellement pas dire qu'on puisse revenir à une conception purement littéraire de l'histoire. Personne ne saurait contester la nécessité absolue des substructures sur lesquelles seules une œuvre historique peut s'édifier. Mais ne faudrait-il pas insister beaucoup plus qu'on ne l'a fait de notre temps

sur les responsabilités personnelles qu'assume tout historien digne de ce nom et qui seules peuvent conférer au témoignage qu'il apporte sa qualité irremplaçable?

GABRIEL MARCEL.

COSTA DU RELS

LES CROISES DE LA HAUTE MER

Les Croisés de la Haute Mer ne sont pas un livre mais un mémorial : témoin privilégié, Costa du Rels dispose, pour évoquer la brève existence de son fils Serge, les premiers déchirements d'une conscience d'homme, d'innombrables souvenirs; il peut se livrer à ces curieux recoupements que recherchent parfois les romanciers lorsqu'il fait alterner ses propres notes avec les carnets intimes et les lettres d'un adolescent.

Il ne s'agit donc pas de « littérature » ni de documents si l'on entend par là un témoignage glacé. Le narrateur, malgré son effacement est aussi toujours acteur. Il est aussi engagé que son fils dans l'aventure de ces Croisés.

Serge Costa du Rels était né sur ces hauts plateaux boliviens balayés par de furieux orages. En lui s'affrontaient des hérédités contraires : Espagnol et Corse par son ascendance, il appartenait à la France par sa culture; dans sa fidélité exaltée par la défaite, on peut retrouver quelques traces de « l'honneur » castillan. Mais il restait attaché à ce Nouveau-Monde où il avait vu le jour... Dans ses confessions à bâtons rompus que constituent son Journal et ses lettres, on découvre ce rapport entre père et fils que les romanciers osent rarement éclairer parce qu'il est si riche et si complexe que les péripéties ou les commentaires ne peuvent que l'obscurcir. On voit ainsi, et ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre, deux intelligences viriles s'éclairer mutuellement à travers les livres et les idées; deux sensibilités parentes se reconnaissent à travers les spectacles, les événements, les rencontres imprévues avec les êtres et les choses.

C'est une incessante osmose où le plus âgé se retrouve à chaque instant en le plus jeune. Le fameux conflit des générations ne serait-il qu'une triste ficelle pour les écrivains sans imagination?

Serge fait ses études à Paris. Il réfléchit, il s'instruit, il cherche de toute son âme la vérité, selon la parole de Platon. Comme sur un plus jeune frère, on imagine, en lisant ces pages, que se penchent sur lui le Psichari du *Centurion*, l'Alain-Fournier du *Grand Meaulnes*, l'Alan Seeger de *J'ai rendez-vous avec la mort* et bien qu'il n'apparaisse pas dans son journal, le Lawrence des *Sept Piliers de la Sagesse* qui voulait endurcir son corps et « tremper » son âme.

Cette intimité d'un père et d'un fils plus étroite et plus vigilante qu'une amitié, va presque jusqu'au dédoublement : à travers ces quelques années, chacun contemple celui qu'il a été, celui qu'il sera peut-être. Cette intimité ne peut que s'affirmer avec l'épreuve : alors l'œuvre du père se retourne contre lui. Il n'ose retenir un fils qu'il a trop bien armé pour ce combat, auquel il a donné pour patrimoine, cette culture française menacée de disparaître?

Alors, Saint John Perse réfugié aux États-Unis, écrivait comme un chant funèbre pour les Dieux morts les versets somptueux d'Exil.

Mais comment enseigner à ce croisé cette sagesse désespérée? Comment lui inculquer tardivement la prudence et l'égoïsme? Le fils, cette fois, convainc sans trop de peine le père : c'est l'instant où le maître est dépassé par le disciple. Serge s'en va vers l'inconnu, vers la haute mer dont il ne reviendra pas.

Certaines vies font songer à des veillées d'armes. Dans l'ombre, les futurs chevaliers prient et attendent. Mais ils disparaissent à l'aube, volés de leur premier combat.

Costa du Rels a seulement évoqué avec une justesse de ton bien rare, une émotion vraie l'un de ces Œdipes qui n'ont pas eu le temps de déchiffrer l'énigme du monstre. Le jury du Prix Antoine de Rivarol en couronnant ce livre qui a retenu l'attention d'esprits aussi divers que Gabriel Marcel, Daniel-Rops, Supervielle, Lacretelle, semble affirmer que l'on peut faire de l'excellente littérature avec de bons sentiments.

(Éd. Plon.) CHRISTIAN MURCIAUX.

MENACHEM BEGIN
LA RÉVOLTE D'ISRAEL

« Détourner la jeunesse juive des rangs de la révolution en Europe et la mettre à la disposition de l'impérialisme britannique au Moyen-Orient », telle était l'accusation que le commissaire du peuple de Wilno portait en 1941 contre Menachem Begin, l'auteur de *la Révolte d'Israël*. Moscou déjà redoutait la concurrence de Jérusalem et stigmatisait ceux qui, oublieux de la maxime : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », écoutaient l'antique appel de la Terre promise.

Paradoxalement (la politique mondiale avait entre temps modifié son cours), dès qu'il arriva en Palestine, Menachem Begin combattit les Anglais à outrance. Son livre est le récit de la lutte qui se poursuivit des années contre la puissance mandataire et s'acheva par la déroute des Anglais, tandis que l'État d'Israël proclamait son indépendance. Cette lutte, Menachem Begin l'a menée comme commandant en chef de l'Irgoun, organisation militaire fondée par Vladimir Jabotinsky et qui fut presque toujours en dissidence par rapport au sionisme officiel. Il ne faut donc pas attendre un récit objectif; c'est un plaidoyer passionné que nous lisons, au cours duquel Begin cherche à porter des coups à la fois aux Anglais, aux Arabes et aux membres de l'Agence juive.

Trois catégories de lecteurs s'attacheront à ce livre. D'abord, les amateurs d'aventures héroïques, de batailles, de complots, d'espionnage, y trouveront leur compte largement. Begin vit dans la clandestinité, pourchassé par un Colonial Office qu'il décrit assez naïf pour se laisser rouler par des tours rocambolesques et le moindre n'est pas la prise de l'hôtel King David, enlevé aux Anglais par des irgounistes déguisés en maîtres d'hôtel. Les analystes politiques réfléchiront utilement sur les circonstances qui accompagnent la création d'un nouvel État, surtout quand sur son territoire c'est un peuple dispersé aux quatre coins du monde qui se rassemble. On a traité les irgounistes de terroristes; ils se défendent en accusant

les sionistes majoritaires de défaitisme et de collaboration larvée avec la puissance occupante. J'entends ce que cette dernière accusation a d'excessif, mais les terroristes de la guerre civile ne sont-ils pas les patriotes de la guerre étrangère? Le difficile était de déterminer, au début de l'insurrection juive (de la révolte d'Israël comme écrit Begin) si l'on se trouvait placé devant un effort d'émancipation nationale ou encore sous le coup de simples fauteurs de troubles. Les arguments échangés sont aussi ceux de militaires jusqu'auboutistes, face à des politiques, des hommes d'État, des diplomates juifs légitimement soucieux de l'opinion internationale et des engagements souscrits. Les historiens, enfin, prendront connaissance avec intérêt mais prudence d'une série d'informations inédites concernant les dessous de bien des tractations diplomatiques à l'époque, ou de pénibles affaires comme celle du naufrage de l'*Altanea*. On apprend, par exemple, que les représentants de l'Irgoun et des Nations-Unies se rencontrèrent le 26 juin 1947, et le compte rendu de la séance est plein d'enseignement. Somme toute, voilà un livre qui, pour des motifs divers qui vont de la récréation à la réflexion, devrait trouver un large public.

(Éd. Plon.) JACQUES NANTET.

LES ROMANS

BONNE NOUVELLE

On nous dit, on nous répète que la nouvelle se meurt, que la nouvelle est morte. Pourtant, rien que cette année, j'en ai lu cinq ou six volumes (Pierre Boulle, Pierre Gascar, Christian Murciaux, Paul-Aloïse de Bock, j'en oublie certainement) et tous, me semble-t-il, ont trouvé audience. Ces jours-ci, en voici encore un, excellent, dû à Jean Fougère, intitulé Un Cadeau utile (1) *et auquel l'auteur a même ajouté une très pertinente préface sur l'art de la nouvelle. Non, non, qu'on se rassure! Je promets de ne pas prononcer la phrase : nous trouverions-nous devant une renaissance de la nouvelle? Mais surtout parce que je crois qu'en fait la nouvelle n'a pas cessé de bien se porter. Outre les nouvelles des auteurs nommés plus haut, je pourrais en citer une dizaine d'autres, excellentes ou qui ont eu du succès. Sauf qu'en l'occurrence on les avait baptisées romans. Ou un peu déguisées en romans. Ou un peu étirées en romans.*

Voilà, je crois, le seul embarras de la nouvelle : que, vu les prestiges du roman, lorsqu'un écrivain tient un sujet, il a tendance à en

(1) Éd. Albin Michel.

faire un roman, même quand le sujet ne s'y prête qu'à moitié. D'où, primo, des romans, même pleins de qualités, mais qui tournent court, ou qui s'essoufflent, ou qui s'étirent et qui, avec tous leurs mérites, s'annonçant comme des romans, commençant comme des romans, nous laissent sur notre soif ou nous donnent vaguement l'impression d'avoir été volés. D'où, secundo, parfois des recueils de nouvelles où l'auteur n'a mis que ce dont il ne pouvait vraiment pas faire un roman (des nuances, des babioles, des verres d'eau, fusains et esquisses, comme on disait en 1905) et qui, eux aussi, donnent au lecteur l'impression qu'on ne l'a dérangé que pour trois petits jours. Trois petits jours et puis s'en vont. S'en vont, les lecteurs, déçus, jurant qu'on ne les y reprendra plus.

Exactement au même titre que le roman, la nouvelle exige un sujet. Et peut-être plus impérieusement encore que le roman. Il y a de fort bons romans dont le sujet pourtant est imprécis, ou qui en ont plusieurs, ou qui le cherchent, qui piétinent, qui cafouillent. On a même pu parler de roman sans sujet. La nouvelle n'a pas le temps de cafouiller. Son sujet, il faut qu'elle tombe dessus à pieds joints. Et qu'elle ne le lâche pas d'une semelle. Le roman peut se sauver par sa prolifération. D'une certaine manière, il ne cesse de s'enfanter. La nouvelle ne prolifère pas. Elle va en pointe. Elle raconte. Je n'irai pas jusqu'à dire que le roman ne raconte pas. Mais son but est plutôt de nous faire vivre un drame, de nous installer dans une situation, de nous mettre dans la peau d'un individu. Cela permet le détour. Cela oblige au détour. Le roman a le temps. Il a vraiment le temps puisque le temps est là, qu'il y joue son rôle. Dans la nouvelle, le rôle du temps est plus limité. On écrit : « Deux ans plus tard... » Dans le roman, ces deux ans, il s'agit qu'on les sente passer. Voilà déjà une première différence. Une autre tient à ceci : que la nouvelle a l'unité de vision. Tout y est vu par un seul, soit par le personnage, soit par le narrateur. Tandis que, dans le roman, nous pouvons passer d'un personnage à l'autre. Par quoi, l'on voit que, devant un sujet, il ne s'agit pas, pour l'écrivain, de se demander si c'est un petit sujet ou un grand, mais uniquement de savoir quel est le mode d'expression que ce sujet demande et si c'est le roman, la nouvelle ou le théâtre. La nouvelle n'est pas plus un roman court que le théâtre n'est du roman dialogué. La nouvelle est un mode d'expression. Que, se bornant à un seul personnage (ou au seul narrateur) et ne jouant guère sur le temps, ce mode d'expression convienne davantage pour le récit court, cela va sans dire. Mais Balzac a traité en nouvelle un récit comme la Vieille Fille, *lequel est plus long que beaucoup de nos romans.*

La nouvelle, art d'avenir, s'exclame Jean Fougère dans sa préface. Et il justifie cet optimisme par de solides raisons : que l'époque est pressée, que notre époque est celle du cinéma et que, s'il est permis de comparer deux genres aussi différents, le cinéma s'apparente davantage à la nouvelle qu'au roman. Tout cela est vrai, mais les raisons, dans ce domaine... La vraie méthode est d'écrire de bonnes nouvelles et, pour cela, et d'abord, d'y voir une chose aussi sérieuse qu'un roman.

FÉLICIEN MARCEAU.

CLAUDE JAMET
L'HOMME ÉGARÉ

Dans l'ordre de la vie amoureuse, il n'y a bien souvent que l'épaisseur d'un cheveu entre la farce et le drame, entre la tragédie et le vaudeville. Neuf fois sur dix, la différence tient uniquement au dosage, chez les intéressés, de la passion et de l'esprit critique ou, si l'on préfère, du délire et du sens de l'humour. Il en va de même pour la littérature amoureuse. Il suffirait souvent de peu de chose pour que maintes réincarnations de Tristan et d'Yseult apparaissent sous un jour parfaitement risible; en revanche, l'humour aigu d'une Claude Martine (par exemple) ne dissimule qu'aux yeux des balourds la délicatesse de sentiments et la sensibilité profonde dont s'inspire un livre comme *Arthur et Olympe s'entendent*.

Je ne cite pas ce titre au hasard. Si *L'Homme égaré* de Claude Jamet est d'une tout autre inspiration que le roman de Claude Martine, si l'humour, l'ironie et l'esprit critique s'y manifestent d'une manière très différente, ils n'y jouent pas moins un rôle essentiel. Comme il est agréable de voir un « amoureux », partagé entre deux, voire entre trois « passions », ne pas trop se prendre (ni les prendre) au tragique, ne pas s'aveugler trop complaisamment sur leur(s) objet(s)! Ne pas non plus, tombant dans l'autre piège, donner à cette aventure à trois (ou quatre) personnages les couleurs trop criardes d'un vaudeville « à tiroirs »...

Tout cela, répétons-le, est affaire de mesure, de dosage. D'autant plus délicate que le récit de Claude Jamet a la forme d'un triple journal intime — à celui du « héros », Michel, répondant des fragment de celui des deux femmes entre lesquelles il se partage. Chacun est rédigé *cum grano salis*, dans un style plaisamment ambigu où il appartient au lecteur de faire la part du sentiment et de l'ironie, de la pudeur et de la sottise, pour chacun des intéressés. Cette ambiguïté n'est pas le moindre charme du livre — comme elle n'est pas le moindre charme des rapports « amoureux » en général. Michel — protagoniste de cette aventure — est, bien sûr, un « séducteur ». Comme beaucoup de ses pareils, il n'est pas moins un « séduit », embarrassé bientôt par les passions qu'il suscite (et qu'il éprouve), tout empêtré dans les imbroglio tragi-comiques qui en résultent, « homme couvert de femmes » comme le héros de Drieu, âne de Buridan de l'amour, partagé « entre chienne et louve » et ne s'en tirant qu'à grand-peine — par une troisième « conquête »... Don Juan, son maître, avait plus d'*allegria*, mais moins de vergogne et de scrupules. C'est que Don Juan est un mythe, un archétype. Dans la vie (comme on dit), les choses ne sont pas si simples, et le donjuanisme militant fait aisément côtoyer le vaudeville... sinon le fait divers. La « défense » de Michel, c'est l'humour, l'ironie — parfois à ses propres dépens — et aussi une espèce de lucidité attendrie, complaisante à soi-même, indulgente à autrui. « Nul ne peut vivre innocemment, » constate Michel. Est-ce une raison suffisante pour vouloir à toutes choses les couleurs du tragique? Claude Jamet, ni son héros, ne sont de cet avis. Ils ont raison.

L'Homme égaré est un bien plaisant livre.

(Éd. Plon.) CLAUDE ELSEN.

ÉRUDITION

CRABES ÉRUDITS ET MODES SPIRITUELLES

Le grand philologue italien Italo Siciliano, dans son agréable mémoire sur *les Origines des Chansons de Geste* (trad. Antonetti chez A. et J. Picard, éditeurs) atteste non seulement la richesse de sa doctrine, mais la désinvolture de son irrévérence. Ne prête-t-il pas à l'illustre et pontifical Joseph Bédier les plus noirs desseins spectaculaires? allant jusqu'à écrire ces paroles qui contraindront sans doute les Juges Académiques à voiler de sombre nylon leur face :

« *Son histoire si complète, si limpide, si précieuse, devient à un certain moment une espèce de « panier de crabes » dans lequel il jette d'illustres crabes* (absit injuria...) *qui ont nom Fauriel, G. Paris, P. Rajna, P. Meyer, et d'autres moindres, et il les laisse se dévorer entre eux.* »

Au surplus, de l'avis du pervers Italo Siciliano, le carnage provoqué par Joseph Bédier menaçant de s'arrêter faute d'antagonistes, il précipite dans la corbeille mystique un nouveau contingent de crustacés décapodes altérés du sang de leurs confrères, et assiste avec tendresse à leurs ébats.

Depuis quelque cent vingt ans que dure ce tournoi de crabes érudits, qui disputent entre eux pour le malheur des candidats au baccalauréat sur l'origine des chansons de geste, que résulte-t-il enfin de tant d'ingénieux stratagèmes, de tant de belles prises de pinces?

Italo Siciliano nous en informe sommairement. Les crabes médiévistes, meurtris mais non vaincus, ont toujours refusé de renoncer à leurs idées et à leurs théories, parce qu'ils ont le pressentiment obscur que la moindre d'entre elles, retient une petite pépite de vérité.

Cantilènes barbouillées par d'honnêtes barbares avides de célébrer la gloire et l'exploit de leurs chefs, rhapsodies laborieuses de clercs intoxiqués par une essence d'Homère, de Virgile, de Lucain, légendes publicitaires inventées par de pieux impresarios spécialistes des tournées de pèlerinages, chants épiques propres à masquer certains intérêts économiques sordides et à gonfler d'idéalisme le cœur vacant de vertueux sous-officiers sortis du rang : tel est le merveilleux bric-à-brac des origines des chansons de geste pour la défense duquel les crabes en épitoge continuent à échanger de douloureux pinçons.

Italo Siciliano, ému soudain de mansuétude, avoue sans rechigner que chacun des objets, que renferme cette brocante, si on le débarrasse de tout poison polémique, possède une valeur propre. Il ajoute que tous, ont eu, tour à tour, leur succès d'évidence.

Cette vogue temporaire leur est, selon nous, accordée — et

Siciliano ne le marque pas assez clairement — dans l'exacte mesure où ils flattent une mode spirituelle précise. On montrerait sans peine que les intercesseurs, qui soutiennent les doctes crabes épiques au cours de leurs combats empaquetés, sont les divinités romantiques, les totems parnassiens, les fétiches naturalistes, les fées symbolistes et les anges valéryens.

Par une conséquence attendue, aujourd'hui que le mystère de la création poétique est percé à jour de toutes parts, le problème des origines des chansons de geste a perdu toute importance aux yeux des crabes professoraux, qui laissent retailler leurs pinces afin de mieux lutter pour de nouveaux enjeux : seule tend à les intéresser la façon dont *la Chanson de Roland*, par exemple, a formé ses cristaux dans le matras cérébral d'un mage obstiné.

« *Les chansons de geste*, écrit brièvement Siciliano, ce grand crabe arbitre, *sont des phénomènes poétiques « organisés », complexes, précis, fruit d'une synthèse d'éléments vieux, — inertes et indéfinissables, — et d'éléments neufs créateurs, : et elles n'ont pas, elles ne peuvent pas avoir d'autre date que celle où la synthèse se produit dans l'esprit et dans l'art du poète... Tout finit dans l'esprit du poète, tout naît de lui. Et la veine d'où jaillit sa poésie est nouvelle : trouble et puissante.* »

En conclusion, n'allez pas vous imaginer, ô laïcs, que, nous autres crabes universitaires, aimons nous réfugier dans les creux rocheux ou les cuvettes sableuses de nos instituts, occupés à nous chamailler ou à nous instruire, et dédaignant les bans de chatoyants poissons qui sillonnent non loin de nous les libres profondeurs. Nous sommes tous préoccupés que nos sentences reflètent les manies intellectuelles de notre temps. Plusieurs d'entre nous travaillent à des interprétations psychanalytiques ou surréalistes des chansons de geste. Tous nous brûlons du désir de garder le contact avec les fastes de la littérature vivante. Tous nous comprenons l'enthousiasme de cette Personnalité de la Sorbonne qui, pourtant surchargée d'honneurs officiels et scolaires, considéra comme le plus beau jour de sa vie le jeudi où pour la première fois elle fut autorisée à participer aux agapes d'un fameux libraire...

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

L'HITOIRE

LYAUTEY L'AFRICAIN

Les événements marocains d'août 1953 donnent une actualité inattendue au premier volume des papiers de Lyautey, qui porte sur la période de pacification 1912-13. Les événements essentiels sont le siège de Fès par les dissidents, la pacification de Sud, en partant de Marrakech, l'organisation d'un nouveau Maroc,

où la capitale administrative n'est plus une ville médiévale dans la montagne, mais une cité administrative nouvelle, près de l'Océan, l'adoption d'une politique indigène.

Dans des pages dramatiques, Lyautey décrit Fès encerclé où la révolte couvait, excitée en sous main par le sultan, (son abdication sanctionnera l'écroulement de l'ancien Maghzen dont l'autorité n'était plus reconnue dans l'anarchie chérifienne) et où il avait l'impression que les Français et les notables auraient à « se défendre chacun dans son état, isolé les uns des autres ». Il s'appuya alors sur les notables fassi parmi lesquels il cite les oulémas et le chérif Kittani, puissant par son autorité sur les confréries (1). Le second des acteurs du coup d'État d'août 1953, le Glaoui, apparaît quelques mois plus tard à propos des événements de Marrakech (sept. 1912). Le colonel Mangin réussit de justesse à sauver les Français menacés : à cette occasion, le Glaoui est nommé par le nouveau sultan pacha de Marrakech, et Lyautey lui donne le commandement effectif des opérations de pacification du Souss : le Glaoui, écrit Lyautey, « fut chargé du commandement de la Larka principale et de la direction principale des opérations militaires. Il y fit réellement preuve d'aptitudes militaires et d'un don de commandement tout à fait caractéristique. » Mais les autres grands chefs du Sud avaient été associés à cette expédition, et Lyautey conclut son rapport : « L'autorité chérifienne n'est plus discutée aujourd'hui par les tribus qui ne la reconnaissaient plus depuis de longues années et les populations de Marrakech confondent aujourd'hui dans un même sentiment de loyalisme le Maghzen et le gouvernement du Protectorat. »

Mais il ne s'agit plus de l'ancien Maghzen qui s'était effondré. Des textes très importants exposent les idées de Lyautey sur le nouveau Maroc : on les trouvera dans la correspondance qui cherche à obtenir de Paris le transfert de la capitale de Fès à Rabat où il veut créer une ville neuve administrative. On notera d'abord qu'il n'a pas mis en avant le danger de placer le résident et le sultan au milieu d'une grande ville indigène. On croit pourtant communément que c'était le motif principal : pas un mot à ce sujet, et en général, Lyautey ne semble pas se défier des fassi. C'est un grand dessein politico-économique qu'il invoque : transformer le Maroc médiéval en un pays atlantique, ouvert aux grands courants maritimes. C'est pourquoi ni sa situation excentrique, ni sa population d'artisanat traditionnel ne permettent à Fès d'assurer le rôle de capitale dans le Maroc rénové : « Les nouvelles capitales doivent être recherchées sur la mer, parce que la mer est la grande route du monde... Les lois politiques et économiques qui créaient au moyen âge les capitales dans l'intérieur des terres ne sont plus celles qui gouvernent les peuples de nos jours. » L'artisanat de Fès empêchera son industrialisation : « Au point de vue industriel, l'exemple de Tunis, de Kairouan, de Constantine, de Bougie, de Tlemcen, est là pour nous

(1) Regrettons à ce propos l'absence d'appareil critique, de notes, de commentaires. On ne peut même pas se fier à l'index des noms propres qui ne cite pas le nom de Kittani. Des textes aussi importants méritaient plus de soin.

montrer le peu d'espoir qu'on peut fonder sur l'industrie indigène telle qu'elle est pratiquée selon des traditions vieilles de plusieurs siècles. » On n'avait pas déposé les armes quand Lyautey élargissait ainsi l'horizon!

Un autre texte capital résume avec netteté sa politique indigène. Il distingue les pays Maghzen où il n'y a que des notables locaux : pas de grands chefs. Il faut alors chercher le « contact direct avec l'indigène », « s'aboucher avec une infinité de petits notables, » mener un menu « travail d'apprivoisement ». Dans le Sud au contraire, où les grands chefs exercent une autorité reconnue, il faut s'entendre avec eux. Lyautey se demande la raison de cette féodalité, il pense qu'elle répond à une menace. Quelle menace? « Les voisins quelquefois. Le Maghzen, croyons-nous, le plus souvent. »

Et cependant, dans ce texte, on cherchera vainement les traces d'une politique qui opposerait les Berbères aux Arabes; Lyautey ne paraît pas, ici du moins, y avoir songé, même pour l'écarter. Par contre il compare les deux politiques, de contact direct ou d'entente avec les grands chefs : « Que vaut-il mieux pour nous?... Je n'hésite pas à donner mes préférences pour le régime du grand chef. » Mais il ajoutait : « En réalité la première formule est la meilleure formule du début. Peu à peu, à mesure que notre domination s'affirme, que notre emprise sur le pays se fera matériellement plus serrée, on pourra prendre plus intimement contact avec l'indigène et se passer de plus en plus du grand chef. »

Cette largeur de vues, cette finesse, cet absence de préjugés, se retrouvent au long de ces textes qui éclairent d'un jour nouveau les problèmes marocains. Il est particulièrement opportun de les lire à ce moment de l'histoire chérifienne où réapparaissent au premier plan les personnalités déjà reconnues par Lyautey à l'origine du Protectorat.

(Éd. Plon.) PHILIPPE ARIÈS.

LE THÉATRE

LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB

Dans une conférence qu'il prononça en 1930 à Washington et qui sert de préface à l'édition Gallimard du *Livre de Christophe Colomb* (1), Paul Claudel s'explique très clairement sur son œuvre,

(1) On regrettera que l'on n'ait pas reproduit ce texte dans les *Cahiers de la Compagnie J.-L. Barrault-Madeleine Renaud* (éd, Julliard) où on lira cependant des notes et des souvenirs de Barrault sur sa collaboration avec Claudel.

sur l'emploi de la musique au théâtre, sur celui du cinéma. Il rappelle l'influence qu'a eue sur lui le théâtre chinois et japonais. Ce texte serait un des plus beaux textes sur le théâtre moderne qui aient été écrits, s'il n'existait auprès de lui la préface au *Soulier de satin* et bien d'autres textes et notes de Claudel sur lesquels ne se fondent pas seulement la compréhension que l'on veut avoir de son théâtre, mais notre compréhension de ce que J.-L. Barrault appelle un « théâtre total ».

On sait quels furent, de Gordon Craig et Dullin à Antonin Artaud, les maîtres de Barrault. Mais on ne saurait tout à fait le comprendre si l'on ne mentionnait pas les textes de Claudel que je viens de citer, si l'on oublie les longues conversations qu'ils durent avoir ensemble au cours de dix années de collaboration ininterrompue. Ce n'est en rien diminuer le rôle de Barrault, le courage qu'il lui a fallu pour vaincre, pendant dix ans, l'apathie du public, celle, plus grande encore, de la critique et des « commerçants » du théâtre, que de rappeler la place que Claudel occupe dans la mise en scène du *Soulier de satin* ou du *Livre de Christophe Colomb* (1). A l'issue des premières représentations de cette dernière œuvre, j'ai vu des esprits innocents s'étonner, s'émerveiller ou se plaindre des innovations de Barrault, quand il ne s'agissait pour lui que de suivre à la lettre les indications de Claudel. On ne peut même, après ce spectacle, que faire les soustractions et les additions de ce que Barrault a supprimé, de ce qu'il a ajouté.

Du côté des différences, on peut en particulier se demander si Barrault a tout à fait respecté l'allure de grande fête baroque donnée par Claudel — grand admirateur de Rubens — au début de la pièce : « ... *Ensuite le chœur d'abord marchant en rangs, puis avec pas mal de turbulence et de désordre, portant des livres, des pupitres, des bouquets de fleurs, des bouteilles de vin, des paniers remplis de partitions* » etc...

Dans la mise en scène de Barrault, le chœur est précédé de trois musiciens en smoking qui traversent la scène en jouant de la trompette et du saxophone. Cet air de jazz, ces musiciens en noir, puis l'Explicateur (Pierre Bertin) en habit donnent peut-être le ton général du spectacle : Barrault a renoncé à l'esprit baroque, au côté Rubens de Claudel. Il a « intellectualisé » la pièce, l'a conduite vers la rigueur et la sécheresse d'un drame d'Eliot. Dans la scène fameuse où les dieux aztèques (2) « barattent » la mer, Claudel avait prévu un déploiement infernal beaucoup plus considérable. Telle qu'elle est représentée, cependant, cette scène aurait plu à Artaud (qui se serait d'ailleurs montré en violent désaccord avec son idéologie). On n'a pas osé enfin faire entrer au paradis Isabelle la Catholique sur la mule de Christophe Colomb. La présence de cette mule, d'ailleurs, si convaincante lorsque Barrault, dans le rôle de Christophe Colomb, en parle, l'est beaucoup moins lorsque

(1) Tel est le vrai titre du drame de Claudel, qui a été tronqué sur les affiches.

(2) Jacques Soustelle, dans les *Cahiers de la Compagnie*, prend, avec érudition, la défense de ces divinités fort malmenées par Claudel.

c'est Madeleine Renaud qui en use. Entre elle et Barrault, il y a une différence de ton, plus accusée encore par Jean Dessailly (il aurait tout intérêt à simplifier ses intonations, ses gestes, etc...), qui, sans nuire au spectacle, ne l'a pas rendu aussi parfait que nous l'espérions. Comme ce doit être difficile de jouer du Claudel ! Se tenir à mi-chemin de l'ironie et de la *foi*, passer de la bouffonnerie au *Sanctus*... Claudel exige de ses interprètes qu'ils l'aient compris jusqu'à l'âme — et cette âme est faite autant de détachement que de passion. Barrault, lui, a compris. Mais les autres?

Malgré cette compréhension, j'ai dit que Barrault avait traduit Claudel de façon intellectuelle : il appartient à la même génération que Vilar. Son imagination est sans cesse contrôlée par un désir d'ordre, de clarté. Il faut dire cependant que pour ce *Christophe Colomb* il a respecté avec un art très sûr de la mise en place le désordre voulu par Claudel. Le dialogue des chœurs (1) et des personnages chargés de représenter la véritable tragédie de Colomb est rendu avec une sensibilité que porte à son maximum d'intensité la partition de Darius Milhaud — la plus complète qu'on ait jamais entendue au théâtre. Des chœurs ont été adjoints à la troupe du Marigny, mais les principaux acteurs chantent aussi, et ce n'est pas un des moindres mérites de Barrault que d'avoir pu obtenir que ses acteurs passent aussi facilement d'un art à l'autre. De même pour le cinéma. Lorsque j'avais lu, jadis, *le Livre de Christophe Colomb*, j'avais beaucoup craint, par manque d'imagination, la présence d'un écran sur la scène.

Or, l'élément scénique principal est une grande voile gonflée : la projection cinématographique épouse les contours indécis de cette toile qui porte vers les pays réels et imaginaires le destin de Colomb. Les images elles-mêmes, tantôt réalistes et tantôt symboliques, évitent la grossièreté habituelle des images de cinéma. Elles ouvrent, comme le voulait Claudel, un chemin « au rêve, à la mémoire et à l'imagination ». Toujours selon ses propres paroles, l'écran est utilisé « *comme un miroir magique où toutes sortes d'ombres et de suggestions plus ou moins confuses et dessinées passent, bougent, se mêlent et se séparent* ».

Parole, chant, images, rien de ce mélange n'est à aucun moment artificiel, affecté. Le génie de Claudel, à première vue démesuré, joue sur cet équilibre difficile, comme jouaient jadis avec l'équilibre des corps Tintoret ou Gréco. A quoi pourrions-nous autrement comparer la scène où Colomb, ramené enchaîné d'Amérique, apaise les éléments (2)? Colomb, le capitaine du vaisseau, le cuisinier (celui-là même qui, selon l'histoire de Colomb, fut le seul à accepter de river les chaînes) miment la danse furieuse du bateau dans l'ouragan — et pour la première fois, le mime, si triste, si

(1) « *Toute voix, toute parole, toute action, tout événement détermine un écho, une réponse. Elle provoque et propage cette espèce de mugissement collectif et anonyme comme la mer des générations l'une derrière l'autre qui regardent et écoutent. — C'est cela que j'appelle le chœur.* » (Le Drame et la Musique.)

(2) On reprochera un bruitage un peu trop réaliste pour cette admirable scène

vide, lorsqu'il est utilisé seul, est une expression véritable. Ce ne sont plus les personnages qui bougent, mais le plateau entier. Les paroles sont des vagues. Les premiers mots de l'Évangile de saint Jean apaisent *véritablement* la tempête et, pour moi, ce fut le seul moment où le message chrétien de l'œuvre de Claudel dépassait son intérêt esthétique, nous parvenait avec un frémissement qui n'appartenait plus au théâtre.

Pour le reste, le catholicisme baroque de Claudel, le catholicisme total, déroute l'esprit de notre temps qui se veut, croyant ou non, plus janséniste, plus « personnaliste ». Christophe Colomb, dont le nom signifie avant tout pour Claudel : Colombe porte-Christ, agit selon la volonté de Dieu. Il est celui qui donne aux hommes, et au nom de Dieu, la totalité de la terre. Grand voyageur, Claudel a été toute sa vie hanté par le mythe du voyageur. Rodrigue est aussi l'envoyé de Dieu sur d'autres terres, et comme Colomb termine ses jours, misérable, n'ayant rien « mérité de plus grand que l'ingratitude ». Comme autrefois pour Léon Bloy, comme pour toute une fraction de la pensée catholique qui voudrait le canoniser — Mgr Spelmann, sans doute, y réussira, — Christophe Colomb accomplit le cycle chrétien de la gloire et du dépouillement. Claudel ne s'est pas fait faute de mettre dans la bouche de son Christophe Colomb une des rares paroles authentiques qu'on ait trouvées écrites de sa main : « *Que le ciel me fasse miséricorde et que la terre pleure sur moi.* »

Mais Claudel n'a pas pour autant abordé cet immense problème de face. Il l'a saisi de biais, avec mille repentirs et retours qui ont replacé l'histoire et la légende dans leur naïveté première afin d'atteindre à une vérité qui fait éclater le théâtre et pulvérise les résistances que peut éprouver le non-croyant.

Le cheminement dans nos cœurs de cette légende dorée, de cet « auto-sacramental » est le même que celui de la vérité théâtrale qui doit jouer sur les deux tableaux de la croyance et de la non-croyance. Comme dans le théâtre chinois et japonais — j'imagine — on ne demande pas au spectateur de se trouver en face de la réalité quotidienne, mais devant un monde achevé en soi, dont les lois, pour indéfinissables qu'elles paraissent, obéissent à la même ordonnance que celles de la peinture, de la musique ou de la poésie. La distance formelle entre cet univers et l'univers religieux est alors infime. Sans doute est-ce pour cela que les sujets religieux font d'excellents thèmes de théâtre. Le catholicisme de Claudel n'est pas un instant trahi par la façon dont il s'exprime. Libre au spectateur de choisir les raisons pour lesquelles il s'émeut : l'émotion reste la même.

Le public qui découvre avec vingt-cinq ans de retard une forme de théâtre qui l'étonne, gagnera au moins à cette confrontation de délaisser un théâtre mort pour un théâtre vivant que Jean-Louis Barrault et Jean Vilar sont les seuls à pouvoir défendre avec tous les moyens désirables. Le succès qu'a rencontré Barrault devrait en tout cas lui permettre d'aller librement de l'avant et de rattrapper ces vingt-cinq années. La pièce de Georges Schehadé : *La Soirée des Proverbes*, qu'il doit incessamment monter

dans son théâtre d'essai, nous prouvera si le public est capable ou non d'aimer la poésie pour elle-même et de ne pas attendre qu'un poète ait passé quatre-vingts ans pour l'admettre et l'admirer.

LA NOUVELLE PIÈCE D'AUDIBERTI

Fidèle à ses anciens auteurs, Georges Vitaly a inauguré son nouveau théâtre (La Bruyère) avec une pièce d'Audiberti : *les Naturels du Bordelais*. Il y avait longtemps que nous n'avions rien eu de lui et, bien que je ne sache pas quand cette pièce a été écrite (1), il semble que l'auteur de *la Fête Noire* a profité de ce silence pour se renouveler, pour affirmer surtout son métier d'auteur dramatique. Parti de la poésie et du langage le plus libre, il était normal que dans ce *métier*, Audiberti allât plus loin qu'aucun autre. Pour la première fois peut-être, il renonça à n'être que lui-même, à n'être que l'affirmation splendide de son propre langage, et parle à plusieurs instants le langage de tout le monde. Ainsi, tout le monde devrait être content. Mais ce langage, inattendu chez lui, devient tellement insolite que nous sommes vite obligé de le soupçonner d'intentions plus secrètes. Lui-même nous y aide en nous conduisant vers une explosion finale qui transforme le ton de la pièce où nous avions tant ri : la machine qui avait si bien roulé pendant deux heures ne peut plus s'arrêter et défonce la gare d'arrivée. On aurait dû se méfier dès le début : cette simplicité de manière, ces « bons mots », ces caricatures, ces entrées de guignol dissimulaient une tension, un survoltage qui n'appartient à personne d'autre. En voulant faire une pièce aussi habilement qu'André Roussin, Audiberti se trahit davantage, et, comme cela n'a pas manqué de se produire, il épouvante les bons gros critiques parisiens qui n'aiment pas boire un liquide qu'ils prennent pour de l'eau et qui est d'alcool pur. Ils préfèrent ignorer délibérément la sûreté psychologique avec laquelle Audiberti dessine ses personnages, leur drôlerie et le comique des situations, pour se rappeler qu'ils sont en présence d'un poète réputé difficile et qu'il faut se garder de ses pièges. Mais la cause profonde de leur acrimonie est ailleurs : ces bien-pensants n'aiment pas que, sur scène, une petite fille de quinze ans s'offre à un jeune homme de vingt-huit, que la mère succède, avec les mêmes émois, à ladite petite fille, qu'un gendarme émoustillé pince la taille du jeune homme, etc... Ils n'aiment pas davantage, que l'intellectuel chéri de la jeunesse ait une tête de curé raté, ni que la bonne dise la vérité à ses patrons. D'un mot, ils n'aiment pas que l'on se moque de la bourgeoisie, de leurs patients lecteurs : le vitriol à l'eau de rose des « chansonniers », des caricaturistes prudents, de leurs journaux leur suffit amplement. Au moins ne dépassent-ils jamais les limites de la bienséance, de la gauloiserie permise et du conformisme gouvernemental.

(1) Elle a paru dans le troisième volume de son théâtre.

Comme ils auraient haï Molière ! Avec quel entrain ils auraient été du côté de ceux qui faisaient interdire ses pièces !

On rit énormément à la pièce d'Audiberti. Ce n'est que peu à peu, ai-je dit, que l'on décèle à travers l'étonnante habileté d'homme de théâtre récemment acquise par Audiberti, l'ampleur du sujet. Il se résume en quelques lignes : un fils de famille (XVI^e^ arrondissement, mère bavarde et bridgeuse, père dans les affaires, ami des ministres) vient d'être acquitté par la cour d'assises de Bordeaux où il se trouvait de passage. On l'accusait d'avoir tué sa jeune maîtresse qui, en fait, s'est suicidée. Mais ce meurtre supposé, joint à la beauté du jeune homme, déchaîne les passions féminines de la ville et d'ailleurs : toutes veulent se donner au bel assassin. Dans la maison amie qui l'abrite à sa sortie de prison, la mère, la fille, la bonne se précipitent sur lui. D'autres femmes — à béquille, une tueuse de panthères, la sœur de la victime, etc... — plus hystériques les unes que les autres, franchissent les barrages de police. Le gendarme lui-même... Le « secret » du jeune homme? Hors le pseudo-meurtre, les poèmes qu'il leur récite. Les poèmes sont de son maître, sorte de « penseur de l'absolu », Celui-ci n'arrive qu'au dernier acte : il est laid, sale, repoussant. Cet apologiste de l'érotisme ne parvient même pas à séduire la bonne. Il s'emploie à parler « comme tout le monde », et c'est dans sa bouche un argot dérisoire. Après cette série de très brillants sketches, après ce ballet que tous ces démons ridicules ont donné autour du jeune homme — lui-même, adolescent attardé, fruit sec — il se pend. On comprend alors que, de scène en scène, Audiberti nous a fait marcher sur une corde raide : on voit soudain le vide et on prend peur...

Georges Vitaly a mené cette aventure de main de maître. Il a su réunir autour de lui la meilleure troupe de Paris : un véritable feu d'artifice d'acteurs, et d'actrices incendiaires. Les démons masculins et féminins dansent leur danse nuptiale, ricanent et gesticulent autour de Michel Piccoli que je n'avais jamais vu jouer et qui m'a ébloui par la souplesse et l'intelligence de son jeu. Il tient le rôle principal, de loin le plus difficile.

Si l'on pense à l'étonnant François Perrot que nous avons vu dans *le Joueur* d'Ugo Betti, cela ferait deux jeunes premiers que révèle ce début d'année théâtrale. Le spectacle Barrault-Claudel, les acteurs, la pièce d'Audiberti, voilà qui prouverait assez la vitalité de notre théâtre. On dirait bien : « Tant pis » pour ceux qui ne savent pas le reconnaître, s'ils n'étouffaient de leur poids tant de jeunes efforts.

GUY DUMUR.

LE CINÉMA

AUTOCRITIQUE

J'ai vu *Madame de...*, je l'ai aimé, disons que je ne l'ai pas détesté, je l'ai dit. Pluie de bois vert. Bernard Frank me dit qu'il s'est arrêté, lui, devant l'affiche, qu'il a préféré ne pas entrer,

qu'il a reculé. Une jeune femme, en le jugement de qui j'ai grande confiance, m'écrit de province pour me demander comment j'ai pu m'intéresser à ce conflit de sexagénaires. Roger Nimier, dont j'avais cru qu'il m'avait conseillé d'aller voir ce film, me téléphone pour m'assurer que j'ai tort de ne pas haïr *Madame de...*, que je me mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Yvonne Printemps est de la même opinion. Enfin, le film n'a pas fait une belle exclusivité (40 millions, au lieu de 70 ou 80), malgré le Salon de l'Auto. Je vous prie donc de ne plus vous fier du tout à mes remarques. D'ailleurs, quand je vais au cinéma, est-ce que je lis une critique de Claude Mauriac ou de François Brigneau? Je vais au cinéma et ne me soucie pas de savoir qui a aimé ou détesté ce film avant moi.

Il paraît que « Madame de », (le personnage) est une arrière-petite-fille de la princesse de Clèves et que le film (de Max Ophüls) nous en propose une « viennisation » intolérable (le mot est d'un de mes correspondants). Il serait aisé de répondre qu'il n'est pas tellement sûr que la noblesse française ne se soit pas livrée, depuis trois cents ans, à quelques mélanges sanguins, que le portefeuille ne déplore pas tant que l'honneur national. Vienne est peut-être venue dire un peu bonjour à Versailles. Voulait-on que le général soit moins ridicule? Il est vieux, c'est entendu. Mais des généraux jeunes, on n'en a pas vu en France, hormis sous l'Empire ou sous la Résistance. En 1909, les généraux étaient vieux, c'est un point d'histoire. Danielle Darrieux manque d'élégance? Elle en a toujours autant que Martine Carol, et si ce n'est pas l'une, c'est l'autre, le cinéma est ainsi fait. Évidemment, l'affaire est banale : un mari cocu. Il n'y a qu'à marcher le long des rues pour en voir. Ce n'est pas une raison pour souhaiter ne plus voir au cinéma que les héros de l'Annapurna ou les oiseaux aquatiques de Walt Disney.

On peut dire encore que dans l'évocation de 1900, Autant Lara (l'auteur du *Mariage de Chiffon*) est très supérieur à Ophüls. Attention, le nationalisme nous guette, pire, le chauvinisme, et le cinéma est une sorte d'U. N. E. S. C. O. où il est bon de parler toutes les langues.

Ce film ressemble assez à un bijou de pacotille, à un bijou de théâtre. Mais qui a les moyens d'en offrir d'autres? Vous dire que *Madame de...* est une image de la richesse et du monde telle que peuvent s'en faire des pauvres, mais le cinéma est fabriqué par des pauvres pour des pauvres. D'ailleurs, il n'y a plus de monde. Où voudriez-vous que Danielle Darrieux aille apprendre les belles manières? dans les salons que nous décrit Peyrefitte dans sa *Fin des ambassades*, au quai d'Orsay, à la présidence de la République?

Je conseille à mes sévères amis de ne plus aller au cinéma. Il n'y a rien à voir. *Madame de...* est pour les pauvres de la poudre aux yeux. La *Mer cruelle* est pour les enfants. *Quo Vadis* est pour les Américains. Il n'y a rien. Rien. Peut-être que le cinéma meurt.

MICHEL BRASPART.

LES BEAUX-ARTS

JACQUES LAGRANGE ET L'AQUARELLE

La vie artistique se réveille lentement cette année de son traditionnel sommeil estival. Les premiers jours d'octobre n'ont guère été marqués d'événements en matière d'art, et je n'y verrais rien qui valût la peine d'être signalé, si Jacques Lagrange n'avait pas exposé dans un restaurant du quartier de la Bourse (après tout, pourquoi pas?) une série d'aquarelles qui invitent à réfléchir sur l'art de Lagrange d'abord, et ensuite sur la place de l'aquarelle dans la peinture contemporaine.

Il est charmant, l'art de Lagrange, séduisant, exquis, rare, quelle que soit la technique où il se manifeste : ses tapisseries, très influencées (ce n'est pas un reproche) par celles de Lurçat, remplacent l'accent souvent tragique de leur modèle par un chant calme et pur, et qui, pour n'avoir pas la profondeur de celui de Lurçat n'en convient que mieux peut-être à la décoration ; fêtes des yeux, repos de l'esprit, tremplins des imaginations qui bondissent facilement dans l'éther d'une poésie aérienne, faite de sourire et de plaisir, elles font régner dans les pièces qu'elles ornent une gaieté lumineuse et y répandent une délectation qu'il est bien dans le génie des tapisseries de prodiguer. Ses peintures valent encore mieux, peut-être. Transparentes de matière, légères de facture, gaies de chromatisme, elles unissent la justesse d'une enveloppe ensoleillée à la rigueur (secrète, mais authentique) d'une construction précise, et à l'exactitude d'une composition d'où la volonté et la réflexion ne bannissent pourtant ni la musique, ni la grâce. Tantôt — dans les natures mortes faites d'après des assiettes — l'arabesque se déroule, sinueuse, mais simple et évidente, semblable aux méandres d'une rivière paisible ; tantôt, dans les vues d'Arcueil, dont l'aqueduc enjambant les toits de tuiles roses inspire Lagrange si heureusement, une grille de verticales et d'horizontales perpendiculaires confère au tableau une majesté familière ; toujours l'ordonnance est expressive, musicale, et satisfait tout à la fois la sensibilité et l'intelligence. Art lucide, art voulu, mais aussi art ému, et dont l'émotion passe d'autant mieux à nous qu'elle est et entend être discrète, contenue, épurée par les moyens mis en œuvre, affinée par eux, rendue par eux plus rayonnante ; art léger et qui dissimule de la sorte sa densité ; art naturel et qui cache sa science ; art tout simple d'apparence, mais assez complexe pour résoudre les dilemmes lumière-forme et peinture pure-poésie ; l'art de Lagrange se situe dans la plus française de nos traditions picturales : celle de Villon et de La Fresnaye, celle de Seurat et de Corot, et n'en est pas indigne.

Que l'exemple de Cézanne, les problèmes de Cézanne, les réponses de Cézanne n'aient pas été étrangères à la formation de la peinture

de Lagrange, on s'en doute facilement. Aussi n'est-on pas étonné qu'à l'instar du maître d'Aix, Lagrange aime et pratique l'aquarelle, où il trouve, lui aussi, un de ses moyens d'expression les meilleurs, le meilleur, peut-être, le plus nécessaire, le plus adapté à la nature de son talent et à l'objet de ses recherches. La limpidité cristalline de cette technique (dont il se sert sainement, en laissant jouer constamment la blancheur du papier, qui devient, par contraste avec les tons, lumière), et son accent direct en même temps que discret sont, en effet, parfaitement appropriés tout à la fois à son effort de baigner d'air et de soleil les formes et de s'exprimer sans insister, pudiquement, avec gentillesse. Matériaux destinés à cette architecture qu'est le tableau, les aquarelles de Lagrange — vues d'Arcueil, études d'arbres, coin de verger — possèdent, à la rigueur et à la grandeur près, toutes les qualités ou presque de ses peintures, qui en retiennent aussi presque tout : rarement tableaux et aquarelles soutiennent d'aussi étroits rapports.

Rarement — aujourd'hui, surtout. Lagrange est un des rares aquarellistes, un des seuls artistes de sa génération, à affectionner une technique qui tend de plus en plus à tomber en désuétude. Impossible de se leurrer : l'aquarelle, aujourd'hui, a derrière elle son âge d'or. Si elle a été à certains égards *la* technique du XIX^e^ siècle, elle n'est plus celle du XX^e^. Parfaitement appropriée au génie d'un temps et d'une civilisation de l'individu, grâce aux facilités qu'elle offrait aux individus de se livrer eux-mêmes, rapidement, directement, avec la sincérité d'une confession sans apprêt, elle répond beaucoup moins aux aspirations d'un siècle moins curieux des hommes que des œuvres, et qui tend de plus en plus à préférer l'affirmation d'une œuvre aboutie à la notation spontanée de l'émotion passagère d'un individu singulier. Est-ce à dire que dans ce cas, elle soit condamnée à mort? Je ne le pense pas, car deux chances de survie me paraissent s'offrir à elle : elle est et restera longtemps encore, me semble-t-il, un des moyens dont le peintre dispose pour préparer le tableau définitif, d'une part, et, d'autre part, elle lui procure la possibilité d'exprimer certains messages, satisfaire certaines ambitions, que le tableau ne permet pas de traduire ou de combler.

Premier rôle de l'aquarelle dans la peinture française contemporaine : elle est tout à la fois comme le germe et le brouillon du tableau dont elle constitue l'idée mère et l'ébauche. Quand Lagrange se sert d'elle pour donner une première interprétation des aspects de la nature auxquels est accordée sa sensibilité ; quand Desnoyer jette sur nature, à l'aquarelle, sur le papier, des notations directes, d'après les sites, les monuments, les spectacles qui l'émeuvent ; quand Bazaine poursuit, par son moyen, son investigation curieuse du monde et analyse, grâce à elle, les mousses, les feuilles, les fleurs, les plantes, qui alimentent son inspiration, que font-ils d'autre que d'amasser des documents, des matériaux qui leur permettront de construire leurs ouvrages définitifs? C'est, de même, par des aquarelles que Lapicque, Lapoujade, Pignon se préparent à exécuter leurs tableaux, dont les aquarelles — figuratives, non-figuratives ou abstraites — constituent les essais, études

de formes, de couleurs, de rythmes, et d'ordonnances dont l'artiste fait ici une première expérience.

Mais il se trouve que souvent, dans l'état actuel des recherches picturales, l'aquarelle ne permet pas de poursuivre ces expériences dans des conditions propices. Le génie de l'aquarelle est, en effet, très éloigné de celui de la peinture contemporaine, éprise fréquemment d'une matité de fresque, d'une allure murale, d'une évidence décorative, d'un ensemble de qualités à l'obtention desquelles des essais à l'aquarelle préparent moins que des études à la gouache. La nature de celle-ci, s'apparente, en effet, davantage à celle de la peinture d'un Matisse, d'un Braque, d'un Picasso, d'un Léger. Aussi nombre de jeunes peintres français contemporains qui se réclament de ces maîtres préfèrent-ils, à l'aquarelle, la gouache, qui retrouve aujourd'hui une faveur depuis longtemps perdue. Qu'ils la chérissent pour l'équivalence qu'elle donne de la fresque, ou qu'ils aiment en elle sa profondeur soyeuse génératrice de mystère, de fantastique, de poésie, il est bien certain que Pichette, que Marie Hélène Vieira da Silva, que Gischia, que Walch ont trouvé en elle leur acolyte le plus fidèle, en même temps que leur instrument le plus propre à leur permettre de préparer leurs tableaux. La gouache est ainsi devenue une rivale redoutable pour l'aquarelle, et qui lui a enlevé beaucoup de fidèles et d'amants.

Mais justement, par ce qu'elle se rapproche trop de la peinture telle que la préconisent plusieurs peintres d'aujourd'hui, la gouache est apparue à tels autres artistes comme peu propre à exprimer certaines choses que la peinture ne leur permettait pas de dire, et qu'ils éprouvaient le besoin de concrétiser : l'aquarelle, ainsi, retrouvait sa chance par la possibilité qu'elle leur procurait de poursuivre des recherches qu'ils souhaitaient mener et que la peinture leur interdisait de faire : de là, le recours qu'eurent en elle des artistes comme Estève, comme Manessier, comme Singier. Intéressés plus ou moins consciemment par l'art du vitrail (où les deux premiers excellent et où le dernier triompherait aussi, j'en suis sûr, si l'occasion lui en était donnée), ce qu'ils ont aimé dans l'aquarelle, c'est une transparence, une limpidité que la peinture à l'huile ne permet pas d'obtenir, et que l'aquarelle met, elle, à la portée de ceux qui la pratiquent, pour peu qu'ils le fassent dans un esprit différent de ceux des aquarellistes du XIX^e^ siècle. Ainsi s'expliquent les tentatives de ces artistes dans cet art qu'ils ont enrichi de ressources inédites, — latentes, en lui, adéquates à sa nature, et qui n'attendaient que des Christophe Colomb pour révéler à tous leurs splendeurs : sous les doigts de ces magiciens, nul doute que l'aquarelle n'ait acquis des prestiges neufs et ne se soit annexée des terres encore inconnues. De beaux jours, ainsi, attendent encore l'instrument dont ont joué avec tant d'amour et tant de succès les maîtres du XIX^e^ siècle, de Constable et de Turner à Jongkind et à Cézanne, et dont plusieurs de nos contemporains, Lagrange, en particulier, se servent aussi avec un exquis bonheur.

BERNARD DORIVAL.

LA MUSIQUE

OU EN EST LA MUSIQUE CONTEMPORAINE?

Les journées musicales de Donaueschingen.

De tradition déjà ancienne, la petite ville princière de Donaueschingen est le lieu où, chaque année, au cours d'un week-end d'une rare densité musicale, on fait le point des acquisitions des douze mois précédents. Interrompue pendant la guerre, cette tradition a été renouée il y a trois ans sur l'initiative du Dr Heinrich Strobel et grâce à l'appui du prince de Fürstenberg. En ce début d'octobre 1953, devant un public encore plus nombreux que les années précédentes, et en présence de plus de quatre cents critiques et journalistes européens, on vient de passer en revue l'état de quelques-unes des principales tendances et techniques actuelles. Ici, pas d'esprit de chapelle, que ce soit sur le terrain du nationalisme ou sur celui de l'esthétique. Toutes les tendances, sans doute, ne peuvent être représentées au cours des quatre manifestations de ce week-end, mais aucune n'est bannie par principe, à condition qu'il s'agisse de tendances vivantes, de musique en marche, d'initiatives contribuant à l'évolution de la musique, et non pas de formes d'art dans lesquelles les compositeurs se contentent de se laisser flotter au fil du passé, fût-ce avec le plus grand talent du monde. Si cette devise n'était déjà utilisée par d'autres entreprises, celle des *Journées musicales de Donaueschingen* devrait être *Musica viva*.

Sans doute fait-on ici bon poids, bonne mesure aux écoles dodécaphoniques et plus ou moins apparentées — ce qui n'est que justice vu l'essor que la musique à douze sons a pris, depuis la guerre surtout, dans le monde entier — mais cela n'est nullement exclusif de toute autre tendance valable. Au cours de ces trois dernières années, Donaueschingen a suscité et entendu des œuvres de non dodécaphonistes déclarés tels que Messiaen, Jolivet, Hermann Reuter, Mihalovici, etc... dont la liste est longue. En ce sens, le festival 1953 a été un des plus éclectiques que l'on puisse souhaiter.

Le concert d'ouverture a été de loin dominé par Karl Amadeus Hartmann (Allemagne-52 ans) avec un *Concerto pour piano, instruments à vent et batterie* d'un irrésistible effet sonore et dynamique. Et surtout, à côté des œuvres entendues à ce même concert — sympathiques et intéressantes, certes ! — quelle royale maîtrise, quelle certitude de plume ! C'est une partition de la meilleure tradition germanique. Elle possède le côté copieux de cette tradition. Elle a cette charpente trapue, musclée, vigoureuse, pleine de rondeur qui est d'ailleurs, au physique, celle de son auteur. Mais jamais rien d'épais, de compact. Tout est d'une belle densité.

Rien d'inutile, pas un mot de trop (le finale, à cet égard, est une étonnante réussite). Un splendide jeu sonore. Il semble que K. A. Hartmann ait trouvé dans cette œuvre une solution à l'inquiétude — voire à l'angoisse — qui caractérise le climat dans lequel vit la musique allemande d'aujourd'hui. Cette volonté, cette vigueur, cette certitude rappellent celles d'un Hindemith à ses débuts.

Ce concert commençait par un *Concerto pour cinq instruments, batterie, et orchestre à cordes* d'Everett Helm (U. S. A.-39 ans). La formation de ce compositeur, peu connu chez nous, est assez intéressante : elle passe par l'Université de Harvard, Malipiero, Vaughan-Williams, et Darius Milhaud. Helm semble avoir remarquablement assimilé les influences les plus diverses, y compris celle, prédominante par moments, de Hindemith. Sa musique révèle une personnalité sincère et authentique. Ce concerto est une œuvre de recherches dans l'esprit de la musique pure, recherches portant à la fois sous la forme (transposition de l'ancien concerto grosso), du rythme, et du travail thématique. A ma connaissance, Everett Helm a écrit des œuvres plus détendues, dans lesquelles l'équilibre s'établissait mieux entre la volonté d'écriture et l'expression. Mais la réussite de construction est ici remarquable. Peut-être l'ouvrage aurait-il été plus à son avantage s'il avait été exécuté d'une façon un peu plus chaude, un peu plus grasse, bref quelque peu plus lyrique, alors qu'il l'a été avec une rigueur un peu exclusive et sévère.

Trois partitions non moins intéressantes, mais moins totalement et authentiquement réalisées que les précédentes, complétaient ce programme. Un *Portrait pour orchestre* de Karel Husa (Tchécoslovaquie-32 ans), musicien de grand et vrai tempérament chez qui le lyrisme, généreux et dépouillé à la fois, de son maître Honegger n'est pas sans trouver un réel écho. *Tre mutazioni per orchestra da camera* de Jacques Wildberger (Suisse-31 ans) qui eurent l'honneur d'un des deux chahuts de ce festival (avec sifflets à roulette, s'il vous plaît !). Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité... C'est une œuvre où la recherche, un peu trop apparente, ne traduit pas, esthétiquement ou psychologiquement, la nécessité même de cette recherche. Par ailleurs la pensée est conduite avec une certaine gaucherie, et la trame de la composition n'est pas sans faiblesse. Toutefois, voilà un musicien qui a le sens du rythme et des sonorités. Dans ces deux domaines, cette œuvre, conçue avec l'esprit de la variation perpétuelle, témoigne d'une invention assez remarquable. Enfin les *Cinq élégies romaines* de Giselher Klebe (Allemagne-28 ans) d'après Gœthe, pour récitant, piano, clavecin et contrebasse sont extrêmement intéressantes. Elles confirment le grand talent d'un très jeune musicien. Elles posent, à nouveau, sans d'ailleurs le résoudre d'une façon complètement satisfaisante, le problème insoluble (sauf miracle) de la prosodie. Ici, le musicien s'est effacé derrière l'admirable texte de Gœthe. Il n'a pas osé le faire chanter. Il n'a pas osé non plus le *mesurer*. Il le fait dire, simplement. Derrière, une musique discrète, un peu grise en apparence, mais assez étonnante avec sa

combinaison du clavecin et du piano, ainsi que de la contrebasse exploitée souvent dans l'aigu.

Une seconde séance était consacrée à une œuvre de *musique concrète* de Pierre Schaeffer (France-43 ans), *Orphée 53*. Il s'agissait d'un spectacle lyrique sur lequel, par charité, je ne m'étendrai pas étant donné le caractère d'amateurisme de cette réalisation. Sur le plan pratique, deux conclusions peuvent cependant être tirées de cette tentative : d'une part la musique concrète piétine, et cela en grande partie faute de véritable compositeur ; d'autre part il semble qu'elle aurait intérêt à rompre complètement avec ce que l'on appelle communément la musique, au lieu de s'y raccrocher artificiellement comme elle le fait. Ce n'est qu'ainsi, à mon sens, qu'elle trouvera son style véritable et authentique.

La troisième manifestation était une remarquable conférence du Dr Strobel qui a étudié le rôle de l'*humain* dans la musique nouvelle en tenant compte de l'ensemble des phénomènes caractéristiques des différentes écoles contemporaines. Et on a constaté, avec satisfaction qu'il est loin de vouloir restreindre ce rôle s'efforçant au contraire d'en souligner toute l'importance.

Le dernier concert, d'une très haute tenue, comportait d'abord une très belle pièce symphonique de l'un des doyens de l'école contemporaine, Gian Francesco Malipiero (Italie-71 ans), *Elegia e capriccio* qui, par son style et son esthétique, se situa évidemment assez loin des œuvres avec lesquelles elle voisinait pendant ces Journées, mais qui s'offre le luxe de ne pas paraître désuète grâce à sa vie intense, à son mépris des formules toutes faites, à son admirable expression pathétique, enfin à une substance sonore d'une rare somptuosité. Une très belle œuvre qui glorifie la verte vieillesse de ce grand maître.

Ensuite, de Boris Blacher (Allemagne-50 ans) *Orchester-Ornament*, partition très voulue où les jeux métriques passent au premier plan et qui, de ce fait, reste un peu du travail de laboratoire, une *étude*. A cet égard, en dépit de l'emploi de quelques formules conventionnelles, elle comporte des détails rythmiques extrêmement intéressants, et par ailleurs sonne admirablement.

La seconde œuvre ayant eu les honneurs des sifflets est celle du jeune Vénitien Luigi Nono (Italie-27 ans), *Due espressioni per orchestra*. C'est une des partitions les plus remarquables qui aient été présentées ici. Elle montre que le métier de son auteur s'est singulièrement affermi depuis un an. C'est un ouvrage qui se signale par sa certitude, sa maîtrise, et dans laquelle, pour la première fois, Nono trouve un équilibre total entre ce qu'il veut dire et la façon dont il le dit. C'est une admirable réussite sonore, à la fois d'une richesse et d'une concentration magistrales. Luigi Nono se confirme comme l'un des musiciens les plus prometteurs de sa génération.

Olivier Messiaen (France-45 ans) venait ensuite avec la première audition d'une œuvre pour piano et orchestre, *le Réveil des oiseaux*, qui sauva fort opportunément les couleurs françaises si gravement compromises par le fâcheux *Orphée* concret. Cette partition nouvelle d'Olivier Messiaen demanderait à elle seule une longue

analyse. On se contentera d'indiquer ici très schématiquement qu'elle est composée uniquement à l'aide des innombrables chants d'oiseaux que Messiaen a recueillis et su noter depuis des années. Il a su non seulement — et il est probablement le seul à l'avoir réussi — les noter des points de vue hauteur et rythme, mais aussi leur trouver des équivalences instrumentales. L'utilisation de ce langage intégralement emprunté aux oiseaux entraîne un profond renouvellement du style de Messiaen tout en restant dans la ligne de ses préoccupations habituelles qui vont chaque jour à un raffinement rythmique plus subtil et plus complexe, et qui ont toujours été l'exploitation des modes les plus divers. A cet égard, nous venons d'assister à l'entrée dans l'histoire de la musique de ce qu'on pourra peut-être appeler un jour les *modes ornithologiques*.

Le Réveil des oiseaux, que l'on peut sans doute discuter sous le rapport de la forme, constitue un tissu sonore d'une incomparable richesse, d'une finesse de relief et de grain vraiment inouïe. C'est d'ailleurs, en raison des éléments employés et des effets obtenus, une musique réellement *inouïe* au sens étymologique du mot ; en quoi c'est une réussite, le souci majeur des compositeurs des écoles actuelles étant la recherche de l'inouï. On saluera particulièrement Yvonne Loriod, prodigieuse dans la partie de piano de cet étonnant objet sonore.

Le festival se terminait par une grande page, un classique de notre époque, les admirables *Variations pour grand orchestre* opus 31 de Schönberg que l'on souhaiterait voir un peu plus souvent à l'affiche.

L'ensemble de ces concerts était donné par l'orchestre de la Südwestfunk sous la direction de Hans Rosbaud qui avait mis au point, avec une prodigieuse perfection, les moindres détails de ces partitions dont la difficulté était souvent diabolique.

CLAUDE ROSTAND.

LA VIE COMME ELLE VIENT

AVENTURES DE LA RENTRÉE

La baleine et moi

Je n'ai jamais eu qu'un seul « bon point » dans ma vie, et je le reçus à cinq ans, pour avoir récité avec exactitude et sentiment, une fable de Ratisbonne. Ce bon point, de la taille d'un ticket de métro et d'un rose funèbre qui est resté à jamais pour moi, le rose « bon point », était orné d'une vignette représentant modestement une baleine. Ce monstre qui souriait (comme par la suite, Fernandel) et dont le chef s'ornait de plumes d'eau à la manière des gommeuses 1900, me plut si fort, que je l'installai dans mon

plumier et que je lui dus, d'ailleurs, la plupart de mes cauchemars marins. C'est un fait que je ne hurlai jamais, dans la nuit, que pour des raisons auxquelles les surfaces solides demeuraient étrangères. Des houles puissantes m'emportaient. Je filais dans de bleuâtres profondeurs où je rencontrais des poissons dont aucun n'appartenait à des variétés comestibles, et qui me regardaient latéralement à la manière impressionnante des poissons. Cela ne m'empêchait pas de retourner sans rancune à ma baleine de plumier et plus tard d'envier Jonas, avant de louvoyer de mon mieux à travers les récifs de Moby Dick. Après ça, les baleines me devaient bien une sorte de réciprocité, aussi n'ai-je pas été autrement surprise que la *première* baleine de Paris vînt pour ainsi dire échouer à ma porte.

Mais il y a une grande différence entre le rêve et la réalité, entre la création d'un mythe et sa matérialisation. La baleine du bon point bénéficiait malgré un raccourci plutôt saisissant, de ce qu'on appellerait maintenant un bon angle de prise de vue, qui la faisait plus haute que longue. Les flancs cartonnés de la baleine des Invalides m'ont donné plutôt l'impression de cheminer le long d'un pipe-line, et ce qui demeurait le plus impressionnant c'était la rumeur, c'étaient les remous de la foule, toujours prête à se ruer pour contempler l'inusité, qu'il s'agisse d'une girafe, d'un Persan, ou de la reine Ranavalo. Et cette curiosité, collective, ces houles, finirent par me rappeler une autre image si frappante également pour de jeunes yeux : celle de Gulliver enchaîné par les habitants de Lilliput. De sorte que pour moi, en fin de compte, cette baleine réelle ne m'a rien appris sinon les progrès de la science pour conserver le périssable. Pour le reste je me suis laissée bercer par une mer autrement riche en merveilles que celles d'où nous vint ce monstre formolisé. La mer des navigateurs d'autrefois et des naufrages célèbres. La mer de Swift et de Daniel de Foe. Et comme au retour je me trouvais particulièrement lilliputienne, j'ai relu Swift.

Ce que voit l'objectif.

Est-ce pour cela que l'Exposition de la photographie à la Bibliothèque nationale ne m'a pas apporté les plaisirs d'évasion que je lui demande habituellement et qu'en général elle m'apporte, en noir comme en couleurs? Même le populisme paraît un peu fade à qui revient de Broddingnac. Il est certain cependant que de grands progrès ont été faits dans un domaine que stimulent sans cesse les recherches cinématographiques. Mais l'avenir de la photographie n'appartient pas uniquement aux techniciens car les plus belles photographies sont involontaires et jaillissent d'une collaboration entre tel ou tel saisissant fragment de vie et la présence fortuite d'un objectif. Les très grands artistes comme Cartier-Bresson ne cessent d'errer, et parviennent ainsi à piéger le rare ou l'absurde, ou bien telle combinaison d'éléments qui par leur naturel même, confinent au surnaturel. C'est également à Brassaï que je pense. A Brassaï photographiant sur les murs de Paris, des graffitti ou bien ces accidents, ces macules, ces mala-

dies de la pierre ou du bois qui deviennent alors aussi fabuleux, aussi chargés de mystère, aussi comblés de symboles que les paysages de la lune ou les grottes préhistoriques. La préhistoire n'est pas si loin de nous que nous le pensons. Les mers remuées de soubresauts, les entrailles de la terre sondées par les spéléologues sont là pour nous le rappeler, ébranlant ainsi nos confortables petites certitudes. Cela dit, quelques images demeurent dans l'esprit après la visite de l'Exposition. Une voiture d'enfant sous le maigre ombrage de deux arbres, une tonnelle à Belleville, qui oblige à penser à l'époque où Jean Dolent sous les lilas de son jardinet, attendait le dimanche ses amis qui montaient de la plaine ; des pylônes parcourant l'espace comme des faucheux, une cour d'immeuble plus sinistre d'être vaste que d'autres le seraient de ne l'être point... que sais-je. Tout cela s'ordonne peu à peu dans la mémoire, avec le temps et le recul.

Boulevard des Songes.

On peut se demander également si le marché à la ferraille par exemple, serait un bon sujet pour les photographes. Non, car ils n'en abusent pas. L'objectif écraserait les uns sur les autres, ces objets entre lesquels, circule, même quand ils sont accumulés, on ne sait quel fluide magique, insaisissable. Et même la couleur ne rendrait pas ce qui est sans couleur, nivelé par le passage cendreux des années, par la poussière des greniers et des salles de vente ; par la vapeur qui monte du sol ébranlé par trop de pas.

Il y a une très grande différence d'atmosphère entre la Ferraille et les Puces, encore qu'il y ait presque autant de ferraille à Saint-Ouen que sur le boulevard Richard-Lenoir, et pas plus de puces ici que là. Il y a une très grande différence que sentent fort bien j'imagine, les amateurs et les familiers de ce que l'on qualifie injurieusement d'antiquaille. Cela tient d'une part, à ce que les habitués de Saint-Ouen s'y rendent pour ainsi dire les yeux fermés, aimantés par leurs habituels terrains de chasse qu'ils se nomment Biron, Paul Bert ou Jules Vallès. (Je n'ai pas encore épuisé le comique du rapprochement entre ces deux noms : Vallès et Biron, encore que ce soit un Biron sans y.) Et, bien que les objets s'y renouvellent assez vite, la permanence du décor pourrait bien donner l'impression qu'il n'en est rien. Certains d'ailleurs ne bougent pas. Je pense à de sinistres vases géants qui tendent sans l'atteindre tout à fait, au Sèvres officiel, et à d'énormes gladiateurs en molleton mais coulés en bronze et montés sur des socles de porphyre, avec cartouches annonçant tantôt qu'ils sont victorieux et tantôt qu'il sont mourants, mais sans différence appréciable pour un œil même exercé.

Oui, à Saint-Ouen, l'objet se fixe et la loi des séries peut s'y exercer sans contrainte, s'étendre même sur plusieurs semaines pendant lesquelles on ne trouvera que du capiton ou bien des cathèdres ; des anges espagnols ou des mannequins crasseux façonnés comme des toupies. Mais à la Ferraille, on perçoit le miracle de l'éphémère et d'une sorte d'improvisation fantastique.

Un magicien est à l'œuvre, invisible et qui sort de son invisible chapeau, la faune et la flore des grandes profondeurs : des bonheurs du jour pour la dame de chez Maxim's, la toilette à jupons d'Ida de Barancy, le casque du colonel de Montriveau, l'herbier de Mme de Mortsauf, le tendre petit fauteuil de Cécile Volanges, et des écritoires de provenance suisse découpées par des avalanches pendant les longues nuits d'hiver.

Des greniers dont on croyait avoir épuisé les plus classiques trésors, ont encore, pour la ferraille, des trésors cachés : le tabouret de pied à insignes maçonniques, les cages en forme de castels avec tours d'angles et donjons (pour l'oiseau bleu sans doute) les tapis de table feuillus de mille petites langues de tissu à la manière des anciens essuie-plume, d'effrayantes tentures kurdes (et encore, quand je dis kurdes...) de bizarres lampes portant fièrement sur leur tête des tutus pailletés, et puis beaucoup de cuivres, hélas ! où le militaire retrouve le ménager, où la bassinoire tire grande vanité de son contact avec l'armure, et qui prouvent à quel point, avec quelle fréquence, avec quelle mélancolie aussi, la gloire et le bien-être, également défunts, se rencontrent dans les creusets de l'oubli.

Mais, si différentes que puissent être pour moi l'atmosphère du boulevard Richard-Lenoir et celle de Saint-Ouen, un fil en relie les pôles. Je puis ne reconnaître ni le marchand, ni l'objet, par contre, un peu partout je retrouve des visages familiers. Le visage un peu égaré des collectionneurs, qu'ils collectionnent les boutons ou les épées ; les sulfures ou les marteaux de porte ; celui des mystérieuses personnes alourdies de cabas comme en prévision d'une pêche miraculeuse, mais qui n'achètent que des miniatures ou des boîtes à mouches. Hélas ! plus jamais je ne rencontrerai le géant barbu, somnolent et tranquille, qui n'aimait que les cannes et dont Richard-Lenoir était la terre d'élection. A moins que je ne l'aie croisé sans le savoir, flottant, désincarné, entre des brûle-parfum et des girouettes, des tambours et des samovars. Je ne puis croire à la mort des amateurs. Bien plus que les assassins ils reviennent sur les lieux de leur passion. Car l'assassin après tout est généralement un impulsif, tandis que les amateurs et les collectionneurs sont déjà, en leur vie terrestre, des revenants.

C'est à l'amateur de cannes que je pensais, en circulant, seule et assez triste, par les travées. A lui et à Colette avec qui j'allais à la ferraille autrefois. Elle y dégagea un jour, pour moi, d'un immense amoncellement de loques, une tenture « entièrement faite à la main, me dit-elle, par les dames du chasteau ». Elle ajouta pensivement qu'elle ne voyait pas très bien ce que je pourrais en faire, mais que ce n'était certainement pas une raison pour ne pas me l'offrir. Ce que j'en ai fait? Mais le plus bel ornement de mes demeures successives et ce vers quoi se tournent sans cesse mes souvenirs et mes regards. Ne serait-ce qu'à cause de cette tapisserie, et de ses brillantes, de ses indestructibles fleurs, Richard-Lenoir est pour moi moins une découverte qu'un retour, et plus encore un pèlerinage qu'un plaisir.

GERMAINE BEAUMONT.

L'ORDRE

« *O race humaine, pourquoi mets-tu ton cœur en des biens qui ne peuvent pas se partager,* » soupire Dante, en quelque endroit de son *Purgatoire*, et, du même coup, il définit les conditions de la « gentille sociabilité » qui suppose l'égalité, c'est-à-dire un état de droit excluant la comparaison des forces et un terrain, à tous et à personne, permettant de fortifier cette égalité et de l'éprouver, ensemble, par la concorde. Montherlant a toujours recherché ces biens qui se puissent partager. Il les a trouvés dans cette forme supérieure de l'action où il a jeté ses forces et son plaisir : le jeu, exercé dans le cadre du collège, du sport, de la tauromachie (1). En outre, si Montherlant est peu ouvert à la politique, il s'est toujours répandu dans le social ; s'il lui est indifférent que notre civilisation périsse (il existe, pense-t-il, « *des civilisations de rechange* » et « *un homme en bonne santé, d'esprit et de corps, trouvera toujours sa place dans n'importe quelle civilisation* (2) », en revanche il ne lui a jamais été indifférent que le genre humain soit malheureux. Le *bon sens*, comme la *sympathie*, que Montherlant a vantés dans *le Solstice*, ne font qu'un, chez lui, avec ce *sens de l'humain* qui s'attache aux hommes plus qu'aux régimes, qui rapproche les êtres avant de les rassembler et remplit les instants d'équilibre entre les massacres des guerres et les désordres des révolutions. Dans la préface de *Service inutile*, l'écrivain a exposé comment, toute sa vie, il a voulu vivre avec « *le peuple* », « *le vrai peuple* » *qui est compris entre les combinards d'en haut qui le mènent, et les aminches d'en bas qui le desservent : jeune homme, pendant deux ans, dans un patronage, j'ai consacré deux jours aux enfants du peuple... Combattant, j'ai voulu n'être jamais plus que soldat de seconde classe, pour n'être pas retranché du peuple... Démobilisé, si j'ai fait du sport, ce n'était pas pour des niaiseries de chronomètre, c'était pour le retrouver.*

(1) Voir *Montherlant par lui-même* à paraître aux Éd. du Seuil.
(2) « L'Équinoxe de septembre, » *Que 1938 est bon.*

Errant, j'étais avec lui, et avec plus humble que lui, avec ces parias du peuple que sont les indigènes coloniaux (1). Enfin, en 1942-44, Montherlant a donné ses soins à la Croix-Rouge suisse, s'occupant des enfants réfugiés. Toute sa vie, donc, l'écrivain s'est tenu à une ligne d'entraide, afin de partager le bonheur, l'éducation et les secours ; action sociale sans aucune vivacité à l'égard des événements et des crises politiques, puisque cet esprit civique — soucieux seulement de l'intérêt du faible — et qui marche par sympathie et par justice, reste urgent et nécessaire sous toutes les institutions.

Il est même curieux de constater comme c'est la société amicale, ici, qui est une sorte de dieu, et point l'état : « *Le pouvoir « rend fou,* » disait Alain ; dans *Textes sous une Occupation,* Montherlant arrache, lui aussi, les masques des *Duces,* des chefs de peuple et l'on voit que « *tout le mal qui est fait sur la terre est fait par les convaincus et les ambitieux. Le sceptique sans ambition est le seul être innocent sur la terre* (2) ». D'ailleurs, toute sa vie, Montherlant a-t-il fait autre chose que décrisper l'important en lui, en vue de s'établir sur cette ligne commune qu'il appelle « *le civisme* »? Le civisme, mot rare chez nos auteurs, depuis Montesquieu, qui voyait là une vertu faite de sacrifices consentis et de respect d'autrui. C'est cette bonne volonté qui traverse la dernière guerre, dans *Textes sous une Occupation,* où Montherlant honore l'humanité éprouvée dans l'enfant et dans le malheureux. Sans se coudre des galons aux manches, sans peinture d'épouvante pour raidir les courages, ou enflammer les fanatismes, sans jouer au moraliste d'occasion dont la vertu est de servir le commissaire de salut public, sans traiter le peuple comme une matière à réussites et à pittoresques littéraires, mais au contraire en écrivant sur lui avec le comble de dénuement que mérite le sien (lisez le *Cinquième hiver,* p. 233, ou *Travail,* p. 215), Montherlant cherche passage à travers le drame des drames : la vie du déshérité par les temps troublés. C'est là son risque, car dans un monde où chacun a pris le parti de se mettre en guerre, on juge lâche et faible, par plus d'un endroit, celui qui se laisse émouvoir, particulièrement s'il a un talent littéraire pour toucher et émouvoir à son tour ; il fait peur et on n'aime pas à avoir peur chez soi, quand on vole aux frontières. Et pourtant, précisément parce qu'il est « fataliste », cet ouvrage n'est livré ni aux faux raisonnements, ni aux forces fanatiques ; on pense ici à Épictète : même vérité nue et sévère, même sens du « noir » de l'événement, subi plus que

(1) *Service inutile,* pp. 47-48.
(2) *Textes sous une Occupation,* p. 158.

conjuré : la justesse infaillible de celui qui a toutes les puissances de destruction sur la tête et qui *s'y intéresse* suffisamment pour en vivre le drame quotidien, pas assez pour y *être intéressé*. Dans ce livre sur la guerre, qui n'est pas le livre d'un partisan, dans ce livre où le bien n'est pas ce qui donne la victoire, où le sacrifice n'est pas ce qui rend injuste et puissant celui qui en profite, où les intérêts ne transigent pas, où aucune idée n'est le prétexte à quelque pathétique plaidoirie, on sent une sorte de retenue : incrédulité sourde qui unit tous ces *Textes* et désunit Montherlant du monde où ils furent écrits. « *Aussi les hommes de mon espèce parleront-ils de plus en plus une langue incomprise du grand nombre. Leur pensée solitaire monte et ne s'étend pas, comme ce fil de fumée qui s'élève dans le désert, au crépuscule, des feux des nomades : ce fil pur et perdu, mince amarre entre la terre et le ciel* (1). »

Pourtant, bousculé par la charge des temps, cet ouvrage trouve sa revanche dans l'ordre des choses qui durent. « *Le fil de fumée,* » il émane alors de ceux qui croient changer quelque chose au monde, le gonfler ou le calmer selon leurs désirs. Pendant des millénaires, les hommes de pensée ont rabâché que l'homme ne change guère la société telle qu'elle va par la nature, tout ce qu'on peut, c'est s'en accommoder ou, par une application de tous les instants, en organiser un très étroit secteur, trop heureux d'enregistrer là, en cet endroit précis où nous sommes, de très petites variations qui suffisent à combler nos espérances réelles ; car rien ne nous rend plus modestes dans les espérances que le travail vrai, l'efficacité rigoureuse. Là où l'homme actif n'a que deux mains et son courage, le chimérique a une tête vide qui passe à travers les difficultés comme à travers un nuage. A cet égard, il est significatif que Montherlant, prompt à l'exaltation lyrique, dans sa création littéraire, soit resté, pour le social, précis, mesuré, solide, cantonné à quelques expériences très limitées. Le collège, le champ de bataille, le stade, le couvent ont été successivement les petits royaumes de sa vie civique, et, s'il a restreint son « *ordre* », c'est que les petits royaumes font les bons gouvernements. Mais, cela suppose que nous revenions, en arrière, à l'époque où Montherlant écrivait *la Relève du matin*.

On connaît l'attitude de l'écrivain à l'égard du catholicisme. De la religion naît du bien et du mal. Du bien : elle élève, elle édifie, elle ouvre accès à la vie intérieure ; du mal : les préjugés, la contrainte pour rien, les persécutions. En art, le christianisme offre aussi la base pour une idée d'ordonnancement, de perfection qui cause, chez Montherlant, une émotion spé-

(1) *L'Éventail de fer.*

ciale, où l'humain réfléchit le divin. « *Je suis, c'est l'évidence, à l'extérieur du catholicisme. De là, je le regarde, dans des dispositions variables, et je prends de lui ce qui convient à ma vie spirituelle et à ma vie poétique* (1). » Ces « dispositions variables », c'est : d'une part, le catholicisme non pris au sérieux, le catholicisme sensuel de la Renaissance, où, devant le rituel, les officiants, le maître autel, on « admire un si bel ordre et reconnaît l'Église » (Boileau) ; d'autre part, le catholicisme exigeant, c'est-à-dire le jansénisme, jamais pratiqué par l'écrivain, mais toujours respecté, comme le prouve ce texte de 1933 : « *Je vois que s'il m'arrivait quelque jour d'être foudroyé par la grâce, en d'autres termes de prendre le catholicisme au sérieux, je me mettrais dans une ligne que je serais tenté d'appeler « sa ligne de cœur », parce qu'il me semble la voir courir comme la sève dans un arbre, au cœur du christianisme : elle est une tradition qui va de l'Évangile à Port-Royal, en passant par saint Paul et par saint Augustin. La devise que je lui donne est le cri de Bossuet : « Doctrine de l'Évangile que vous êtes sévère! » et sa figure, celle de la voie qui toujours se rétrécit* (2). »

Mais il y a un ordre, au moins, où les voûtes du vieux temple résonnent largement : c'est quand Montherlant est seul, face à face, avec la grande éducatrice. On sait que l'écrivain a été élève de Sainte-Croix de Neuilly ; il aime ce secret entre l'Église et lui ; et là, entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'aimer un souvenir de jeunesse, car, dès l'âge de seize ans, il a vu très clairement, au collège, le rôle que cette période jouerait dans sa vie : « *A seize ans, je savais non seulement que l'expérience que j'étais en train de vivre était une expérience exceptionnelle, dans un climat exceptionnel de gravité et d'ardeur, mais je savais aussi que j'en tirerais un jour une œuvre littéraire. Et il m'est impossible de croire que j'ai rêvé cela après coup, car cette prévision de l'avenir est notée à plusieurs reprises dans le journal intime de ma seizième et de ma dix-septième année* (3). »

Deux œuvres, donc, ont répondu à cette éducation religieuse : *la Relève du matin*, parue en 1920, pour ce qui est de la transposition lyrique ; *la Ville dont le prince est un enfant*, pour ce qui est de la réalité.

Ouvrons ces deux ouvrages et fermons-les, qu'en reste-t-il? D'abord l'idée que si vulnérable et désarmée que soit l'en-

(1) « Un Voyageur solitaire est un diable, » p. 122.
(2) « Un Voyageur solitaire est un diable, » *Trois jours au Montserrat*, p. 123.
(3) *Quinze soirées avec Montherlant*, R. D. F., 1952-53.

fance, c'est elle, et non l'adolescence ou l'âge adulte, qui est la création miraculeuse de la nature, et cela, point du tout parce qu'elle est l'âge du respect, de l'innocence et de la piété ! A l'encontre de presque tous les écrivains de l'enfance, qui n'y laissent pénétrer qu'un demi-jour, un demi-bruit et l'essence pure de toutes les affections, Montherlant n'a jamais cédé à l'angélisme du regard, toujours beau car levé au ciel ; ses enfants sont vifs et frappés de clartés prématurées. L'enfance est représentée, dans *la Relève* et dans *la Ville*, comme la forme la plus décidée de l'existence ; idée d'ailleurs souvent reprise : « *Le génie mâle qui apparaît vers la douzième année, avec son trop et son défaut, le monde créé ne suffit pas pour sa faim. Il se dérive en fureur de connaître, il se dérive en goût de sacrifice, il se dérivera en tendresses, en rêves de gloire, en fous dons de soi : épuisé le réel, il veut encore et saute chez les ombres : il va à Dieu de toute l'espèce* (1). » Et, en effet, dans *la Relève*, comme dans *la Ville*, l'enfance ne vit pas à l'ombre d'ornements mystérieux. Si les prêtres sont là pour approfondir « *cette partie de nous-mêmes de laquelle nous avons tiré l'idée du divin* », c'est-à-dire la vie intérieure, réglementée par l'effort sur soi, ordonnée par l'examen personnel, magnifiée par la musique et les offices, ce sont moins eux — les prêtres — qui comptent que la communauté enfantine. Communauté aux passions dures et fortes, où s'exerce la fascination des aînés et s'établissent d'invisibles liens de générosité et de sacrifice ; communauté dégagée de toute superfluité, de toute convenance et n'admettant entre les êtres que des mœurs élémentaires et le besoin de vivre ensemble.

C'est ainsi que « *l'ordre* » est né, dans l'esprit et dans l'œuvre de Montherlant ; cet « *ordre* », depuis *la Relève*, il n'a fait qu'en explorer les pièces communicantes. La tranchée, le terrain de sport sont, en ce sens, des dépendances du collège. Le chemin était créé ; il n'y avait plus qu'à suivre, à grossir par la répétition et une incorporation toujours ouverte, ce goût de la communauté, où l'intérêt ne compte pas, où les convoitises succombent, où l'on n'intrigue pas dans sa « sphère », où les classes sociales s'effacent, où la masse assemblée ne vient ni dévaliser les âmes, ni détronquer l'homme.

Mais, dira-t-on, Montherlant passe souvent pour un anachorète de la littérature : le « méprisant », le désespéré, « l'abandonné », « le terrible crieur » ; quand on interroge l'écrivain sur ce « moi pour autrui », il répond : « *Je vois en effet écrit dans les journaux que je suis un « solitaire ». Les gens de lettres, les gens du monde et, en général, les gens en place me*

(1) *La Relève du matin.*

croient solitaire parce que je ne les fréquente pas, eux, gens de lettres, gens du monde, et gens en place. Mais je fréquente d'autres gens qu'eux, et ma vie privée, dont ils ne savent rien, n'est pas celle d'un solitaire. J'ai noté, dans mes carnets, en 1935 : « Si je n'étais resté sans cesse en contact, et en contact étroit, avec les obscurs — en France, le peuple; en Afrique, les indigènes — je serais misanthrope. Et je le suis si peu qu'à la parole de Rousseau : enlevez les hommes et tout est bien, j'ai toujours répondu : enlevez les hommes et tout n'est rien (1). » Et en effet, certaines pages de ses livres sont bien étranges chez ce solitaire : « *Tout garçon au nom français a pour moi quelque chose de plus que n'importe qui. Aucun avec qui je n'aie affaire. Aucun qui ne soit un élément de mon ordre, mon partenaire, mon partisan, de qui je me demande : « Que ferais-je pour lui* (2). » Ou encore cette préface des *Olympiques*, qui prouve nettement que Montherlant n'est pas allé sur le terrain de sport pour bomber le torse et faire des performances : « *Il y a un terrain sur lequel on se trouve naturellement avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : différences dans l'instruction, l'éducation, les soucis, les ambitions, la sphère de mouvance, l'argent. Nul besoin de « se mettre à la portée », de « minimiser les distances », rien de ces laborieux efforts qui introduisent un artifice, une réserve et finalement une caducité dans tant d'essais de pénétration des classes... Rien de tous ces efforts car tout est aplani par ceci : une passion commune* (3). »

Humainement parlant, cette idée d'une communauté orientée par sa passion commune et adoucie par la trêve des corps va loin ; elle précise la condition d'une vraie paix. Qu'est-ce, en effet, qu'un ennemi? C'est un contradicteur ; peu importe qu'il ait tort ou raison, la justesse de sa pensée compte strictement pour rien, pire elle durcit la querelle. C'est moins parce que l'autre a tort qu'on s'irrite que parce qu'il a raison ! Les fanatismes se dressent ainsi les uns contre les autres comme deux puissances convaincantes qui, ayant chacune raison, se font chacune tort en elle-même. Autrement dit, la raison, rapportant tout à soi, ne fait jamais la paix ; les idées sont des orgueilleuses qui manquent de cette pente qui va vers autrui. Pour qu'un « ordre » s'établisse entre des hommes, il ne peut être fondé que sur un *sentiment*. « *Que d'hommes entre Dieu et moi!* » soupire J.-J. Rousseau ; et, à une société cimentée par l'intérêt commun ou par l'équilibre

(1) *Quinze soirées avec Montherlant*, R. D. F., 1952-53.
(2) *La Relève du matin*, p. 137.
(3) *Préface des Olympiques*, pp. 17 et 18.

des volontés individuelles, il substitue une société reposant sur la sincérité du cœur. Société où chacun ne va qu'à ce « *qui est bon pour soi et pour tous* (1) ». Ainsi, dans l'*Émile*, Rousseau recommande de faire fond sur « *ce qui*, dans la nature humaine, *en est inséparable* (2) », c'est-à-dire les « *affections humaines qui suivent « l'ordre de la nature »*. « *Pour éviter qu'Émile fasse du tort à autrui, faites donc qu'il ne voie rien dans les autres qui ne leur soit commun avec lui.* » Ce socialisme de la nature qui détache de l'homme tout ce qui en lui n'est pas essentiel, pour le réduire à la pure forme de la commune nature, on en voit l'application dans presque tous les principes moraux préconisés par Montherlant. « Ses répugnances » vont toujours à ce qui accentue les différences entre les êtres, ou qui sépare les classes : *les richesses*, « *je ne parviens pas à comprendre le pourquoi de cette multitude de crimes et d'horreurs qui depuis l'aube du monde ont pour cause le seul argent* (3) ; » *la considération* « *poussant jusqu'à la manie le souci de passer inaperçu et de ne rien montrer en moi que de commun* (4) » ; *l'opinion des hommes*, « *le cancer qui ronge le monde européen, c'est la vanité sociale* (5). » Et si la richesse, la considération, la vanité doivent sortir, c'est pour que fusent, à leur place, des qualités qui fondent l'adhésion souveraine et, ne pouvant exclure, égalisent tout : *la sympathie*, « *sentir avec, c'est-à-dire se mettre dans la peau de...* (6), » *la charité*, toujours traitée ici comme une vertu « *qui ne trompe pas* (7) », fondée moins sur le plaisir reçu que « *l'accomplissement d'un instinct* (8) », *la bonne qualité humaine*, en d'autres termes, ce qui dans ses goûts et dans son allure donne une certaine chaleur à l'homme et le rend respirable pour tous ; enfin *le désintéressement*.

Il n'est pas jusqu'à la manière dont Montherlant présente sa morale qui ne nous montre qu'elle est, pour lui, d'abord un sentiment ; il en parle parce que le cœur y est : « *C'est le malheur des bons sentiments, qu'en parlent tant de gens qui n'y croient pas : ils en parlent donc mal avec des mots, qui défraîchissent les sentiments* (9). »

Ces dispositions qui fondent « *l'ordre* », Montherlant les a

(1) *Les Olympiques*, p. 72.
(2) *Émile*, IV, p. 102.
(3) *Textes sous une Occupation*, p. 172.
(4) *Service inutile*, p. 20.
(5) *Id.*, p. 19.
(6) *Le Solstice de juin*, pp. 229 à 231.
(7) *Pour une Vierge noire*.
(8) *Textes sous une Occupation*, p. 204.
(9) *Textes sous une Occupation*, p. 202.

entretenues avec les œuvres de sa maturité. On trouve « la famille de Sainte-Croix » dans *le Solstice*, le couvent dans *Port-Royal* et l'ordre de Chevalerie dans *le Maître de Santiago*. Et, là encore, les vertus ne peuvent marcher seules, car ce que les autres tirent de nous par leur adhésion, rien d'autre au monde ne le peut faire, ni la contrainte, ni le sens du devoir, ni l'orgueil. Et que ces vertus aient besoin d'une résonance nous dit assez que ce sont des vertus qui ouvrent les bras. Seul le partage les justifie. Elles tombent au néant si elles ne sont pas médiatrices et arbitres entre les hommes. Alvaro paraît si amer, si rude, parce qu'il ne parle pas pour lui, mais au nom de conséquences plus graves ; les qualités dont il fait leçon sont des qualités qui tiennent moins à lui-même qu'à l'humanité : tout « l'ordre » et tout le sort d'une société y sont commis : « *Je n'ai rien à faire dans un temps où l'honneur est puni, où la générosité est punie, où la charité est punie, où tout ce qui est grand est rabaissé et moqué, où partout au premier rang j'aperçois le rebut* (1). » *Honneur, générosité, charité, hiérarchie*, toujours et uniquement *le sens civique*.

« *Manquer cette occasion de devenir pareil aux autres* » soupire le personnage de *l'Exil* quand sa mère lui refuse l'autorisation de s'engager. Tous les personnages de Montherlant cherchent, eux aussi, à être plus au large, quitte à s'anéantir, quitte à se sacrifier : « *La générosité c'est toujours le sacrifice de soi* (2). » Leur solitude n'est qu'un regret qui se retire sans rien dire, ou une morale provisoire. Moraliste exigeant et humanitaire réfléchi, Montherlant a toujours tracé la courbe de la vie morale comme un chemin très long et où il faut marcher longtemps et sans se presser. Chaque vie, ici, fait son cours par la patience ; et il n'y a point de but trop éloigné à qui s'y prépare sans relâche. « *Oh! comme depuis toujours j'y aspire!* » dit Alvaro au moment de s'enfermer au couvent de Saint-Barnabé. Certes, ce n'est pas en un jour qu'on réussit à s'oublier si fort, ce n'est pas par une vertu anticipée qu'on ouvre les yeux et qu'on voit, qu'on prête l'oreille et qu'on entend ; il faut du temps pour en arriver à ce degré d'imprégnation où toute l'humanité tressaille et nous murmure que la terre, en nous, est délivrée. Et l'on songe, ici, aux paroles du supérieur à l'abbé de Pradts : « *Quand il atteint un certain degré dans l'absolu, la pérennité et l'oubli de soi, (l'amour) est si proche de l'amour de Dieu qu'on dirait alors que la créature n'a été*

(1) *Le Maître de Santiago*.
(2) *Id.*, acte III, scène v.

conçue que pour nous faire déboucher sur le créateur (1). »

« *Le sourire de la pensée la plus profonde* (2) » ne cache pas la malice, la brillante réussite, l'exploit de mettre les autres dans sa poche, ou la jovialité de l'homme sûr de lui, mais la confiance. Confiance instinctive dans le premier sourire du monde, intarissable comme le monde, réceptif comme lui, un peu nonchalant, mais pourquoi hâter le *gentil naturel?* Malgré les traverses des égoïsmes et des sécheresses, malgré les extravagances passagères des gens d'esprit ou les crimes momentanés des honnêtes gens, « *il revient au galop.* » Comme la grâce pour le chrétien, tout ce qu'on doit faire, c'est s'y préparer et le bien accueillir. A ce « *consentement* », Montherlant n'a jamais manqué. Et même, lui le « sceptique », peut-être est-il entré dans cet ordre sage et respectable avec une fidélité trop souriante, trop naïve, comme s'il tenait là sa *foi*, sa règle pragmatique de salut. « *Il faut beaucoup de cœur pour aimer un peu,* » a écrit Montherlant ; il faut aussi beaucoup de foi pour vivre un peu. Tout peut la démentir, on s'y accote, on s'en fait une idole, fier d'être si bien parti et de se sentir soutenu : « *Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point* (3). » Là encore, comme dans la pensée de « *l'alternance* », comme dans la direction de la sensibilité, comme dans la conduite de l'œuvre, si on commence par l'*indifférence*, la *non-action*, l'*acceptation*, c'est pour entendre l'exhortation de l'infini. Le *Rien de trop* des Grecs mène au *néant* des Hindous, comme au *silence* des grands mystiques. On trouve le vide en soi quand rien d'extérieur ne correspond à une tension intérieure : « *Une parcelle de moi, éternelle, devenue vivante dans le monde des vivants* (4). »

Quant aux contradictions qui dressent l'une contre l'autre les parties de cette œuvre, comme des vents opposés, elles sont le détour nécessaire vers cet élargissement, parce que « *le moi* » est « *parcelle* » et « *le monde infini* ». C'est alors que les contradictions disparaissent, ou plutôt qu'elles s'accomplissent.

PIERRE SIPRIOT.

(1) *La Ville dont le prince est un enfant*, acte III, scène VII.
(2) *Le Solstice de juin*, pp. 321-322.
(3) PASCAL, Pensées, III, X, 913.
(4) *Baghavad Gita*, XV, 7.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. DÉPÔT LÉGAL

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — NYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 65084.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI^e^

Je soussigné (nom et prénom) _____

adresse : _____

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du N° de* _____

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A _____, *le* _____

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française.....	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger.....	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les N^os^ de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE.*

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, **PARIS**

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

ALBERT GARREAU

NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR

roman

Un garçon né d'une famille de petits employés s'acharne à obtenir ce qu'il croit être le prix légitime de l'effort et du mérite ; mais le destin lui refuse toutes les faveurs du monde. Contraste qui naît entre la vocation des âmes et leur apparente médiocrité..... 495 fr.

EDMOND VERMEIL

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

Sociale, Politique, Culturelle

L'intérêt capital de ces deux volumes est de mettre en évidence la troublante continuité qui anime et explique l'histoire de l'Allemagne, de Guillaume II à Weimar, de Weimar à Hitler et à nos jours. (Col. *Historique.)*

I. *Le Règne de Guillaume II, 1890-1918.* Prix..... 795 fr.

II. *La République de Weimar et le Troisième Reich*..... 930 fr.

ROBERT FOLZ

L'IDÉE D'EMPIRE EN OCCIDENT

du Vᵉ au XIVᵉ siècle

R. Folz, le grand spécialiste de Charlemagne, s'attache à l'Allemagne et à la papauté. Depuis la fin du monde antique jusqu'à l'aube des temps modernes, il suit l'évolution de cette idée impériale, héritée de Rome, puis ses applications pratiques. (Col. *Historique.*)..... 585 fr.

PIERRE GRIMAL

LE SIÈCLE DES SCIPIONS

Rome et l'Hellénisme au temps des Guerres puniques

C'est un des grands tournants de l'histoire, le moment où Rome déjà puissante et glorieuse, mais encore à demi barbare, est pénétrée par l'hellénisme. A cet instant commence sa mission humaine, universelle, dont elle n'aurait pas même pris conscience sans l'apport de la Grèce. (Col. *Historique.*) Prix..... 525 fr.

VLADIMIR SOLOVIEV

LA GRANDE CONTROVERSE ORIENT - OCCIDENT

et la politique chrétienne

Soloviev précise la nature et les origines lointaines de la rivalité séculaire entre l'Orient et l'Occident. Celle-ci contredit le christianisme, œcuménique dans son essence même ; y mettre fin a toujours été et demeure le devoir suprême. (Col. *Philosophie de l'Esprit.*)..... 525 fr.

M. GUEROULT

DESCARTES

II. L'âme et le corps

Dans le premier volume, l'auteur suivait le cartésianisme jusqu'à la Vᵉ Méditation. Ici il le suit à travers la VIᵉ Méditation, étonnant contrepoint philosophique où se trouvent fondées à la fois toutes les sciences du monde existant : physique, médecine, psychologie des passions, morale. (Col. *Philosophie de l'Esprit.*) IIᵉ tome... 900 fr.

MAURICE NÉDONCELLE

DE LA FIDÉLITÉ

Écrit pour des philosophes, ce livre s'adresse aussi à ceux qui, ne l'étant pas, cherchent à le devenir : la matière qu'il traite, les réflexions qu'elle suscite touchent de trop près chaque destinée pour être réservées à un cercle d'initiés. (Col. *Philosophie de l'Esprit.*) ..... 480 fr.

MAX SCHELER

L'IDÉE DE PAIX ET LE PACIFISME

C'est bien toute sa pensée que Scheler prétend engager ici, lorsqu'il s'interroge sur le problème suivant : Quelles sont, après les désastres d'un conflit mondial mal éteint, les possibilités et les chances d'une paix éternelle ? (Col. *Philosophie de l'Esprit*). 390 fr.

AUGUSTO GUZZO

LA PHILOSOPHIE DE DEMAIN

Le lecteur reconnaîtra là, en recourant à sa propre expérience, l'homme tel qu'il est dans sa structure éternelle, au dessous et au-delà de toutes les crises. (Col. *Les Philosophes italiens*)..... 345 fr.

Dr ANDRÉ BERGE

LES DÉFAUTS DE L'ENFANT

Les défauts de l'enfant ne sont pas les simples témoignages d'une erreur de fabrication ou d'une mauvaise qualité de la matière première. Et l'éducateur, pour faire œuvre positive, ne doit pas tant combattre ces défauts que faire germer les qualités qui s'y trouvent en puissance. (Col. *L'Enfant et la Vie*)..... 495 fr.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

HENRY CONTAMINE

L'EUROPE EST DERRIÈRE NOUS

Faire l'Europe... Ce mot d'ordre revient sans cesse. Cependant l'Europe a existé et cette Europe, qui a sombré en 1914, est décrite avec beaucoup de vie et de verve dans ce livre passionnant.

Un volume 800 frs.

EUGÈNE DE THASSY

MON BEAU DANUBE PERDU

Un récit sensible et frémissant, écrit par un de ces hommes que le destin a contraint à choisir la liberté, et qui, même avant sa publication, a été sélectionné par le Jury du Prix des Lecteurs.

Un volume 650 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

Robert Laffont

Collection "PAVILLONS"
dirigée par Armand PIERHAL

Vient de paraître :

GRAHAM GREENE

C'est un champ de bataille

roman

Denoël

Vient de paraître

MAURICE RAPHAËL

FEU ET FLAMMES

Un couple traqué par un incendie de forêt.

Denoël

STOCK
publie :

ROMANS FRANÇAIS

HENRI QUEFFÉLEC
Celui qui cherchait le soleil

Les hommes ont besoin de Dieu

510 fr.

CLARA MALRAUX
Par de plus longs chemins

Le métier de femme

360 fr.

ROMANS ÉTRANGERS

HAN SUYIN
Splendeur multiple

750 fr.

HOWARD CLEWES
L'homme qui se souvient

480 fr.

DONALD WETZEL
L'âge de lumière

630 fr.

MARCEL PROUST

Correspondance avec

SA MÈRE

LETTRES INÉDITES
présentées et annotées par
PHILIP KOLB

570 Fr.

PLON

Vient de paraître :

WIM GÉRARD

CHVOUL

roman

Il est un sujet qu'une convention a banni fort longtemps du domaine des Lettres. Une mode s'établit à présent, qui tend à l'y installer à demeure, trop en évidence peut-être au gré de certains. L'on ne s'étonnera guère, si l'ombre de Sodome se projette par instants sur la bonhomie — toute en apparence — de la petite ville allemande où l'auteur de " CHVOUL " situe son récit.

A la faveur d'une occupation militaire — il ne s'agit pas de la dernière —, un jeune Français découvre le visage de l'Allemagne. Non sans heurts, il découvre aussi l'amour sous une forme inattendue, peu conforme à l'idéal qu'il se proposait.

Tout est dans la manière... Ce sujet, scabreux en soi, l'auteur l'aborde sans indulgence particulière, avec une franchise tempérée par une intime pudeur. S'il prend un parti, c'est celui du respect de l'être humain.

Ce même souci d'honnêteté se retrouve dans l'esquisse tracée à traits légers mais souvent acérés d'une Allemagne meurtrie, ombrageuse, toute vibrante de passions adverses, d'où devait par la suite jaillir, comme un surgeon monstrueux, le nazisme. Au moment où se fait l'Europe, il peut être bon d'examiner objectivement de quoi elle sera composée. A ce point de vue déjà, la lecture de " CHVOUL " ne sera pas sans apporter d'enseignement. Le récit romanesque ici se double de témoignages et le tout eût pu s'intituler " Les Illusions dangereuses ".

L'exemplaire sur Fleur d'Alfa des Papeteries de France (format 14×19) . . . . . 690 fr.
(Baisse déduite).

15 exemplaires sur vélin Madagascar. . . . . 6 900 fr.
45 exemplaires sur pur fil Outhenin-Chalandre. 3 000 fr.
450 exemplaires sur alfa mousse Navarre. . . . . 1 200 fr.

RAPPEL :

ANDRÉ SIEGFRIED, de l'Académie française

GÉOGRAPHIE POÉTIQUE DES CINQ CONTINENTS

L'exemplaire. 1 650 fr.

LA PASSERELLE

Difffusion : M. L. F.

73 bis, quai d'Orsay, PARIS-VII^e^. — Inv. 81-83.

Denoël

Vient de paraître :

JEAN-PAUL CLÉBERT

LA VIE SAUVAGE

Une résurrection du roman picaresque

Du même auteur :

PARIS INSOLITE

Denoël

Denoël

Un roman comme vous n'en avez jamais lu :

MARIANNE ANDRAU

LES MAINS DU MANCHOT

Parsépol : deux mains de pierre, la droite, cité des hommes, la gauche, cité des femmes. Une évasion au monde du fantastique. On voudrait que ce livre n'eut pas de fin.

(PARIS-MATCH).

Denoël

merlin

An International Quarterly in English edited in Paris

Autumn issue now available

story by Samuel Beckett
journal by Vasco Pratolini
austryn wainhouse on The Marquis de Sade
photos by Brassai
poems by Cocteau
Eliffe
Logue

Single issue : 200 fr.

Annual Subscription : 750 fr.

Editorial Address :

The English Book-shop, 42, Rue de Seine
PARIS VI^e^

R.F. PÉRIODIQUES

PLON

CAMARA LAYE

L'ENFANT NOIR

roman

Ce livre d'un nouvel écrivain noir de Haute-Guinée sera une véritable révélation pour le public français. A travers ce roman Camara Laye nous fait vivre la vie de ces « paysans de l'Afrique » que sont les Malinkés et avec ce fils de forgeron, nous découvrons sous l'Islam la présence d'un immuable et mystérieux fond fétichiste.

● Des extraits de ce roman sont publiés dans « **RÉALITÉS** »

In-16, 256 pages. . . . . 420 F

20 exemplaires numérotés sur alfa . . . . . 840 F

PLON

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

JEAN CASSOU

LA MÉMOIRE COURTE

ALBERT MOUSSET

L'ÉTRANGE HISTOIRE

DES CONVULSIONNAIRES DE SAINT MÉDARD

PRÉFACE DE MAURICE GARÇON

PIERRE SCHNEIDER

LA VOIX VIVE

BALZAC - BAUDELAIRE - CORBIÈRE - HUGO
NERVAL - LA FONTAINE - VUILLARD - WATTEAU

AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

ANDRÉ BRETON

LA CLÉ DES CHAMPS

Le Surréalisme de 1936 à 1953

7, rue Bernard-Palissy

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N. M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)

Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,

MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER, Charles ORENGO.

Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 ; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130 ; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108 ; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50 ; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21 ; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misèricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

COLLECTION
DES
CLASSIQUES GARNIER

TOUTES LES GRANDES ŒUVRES CLASSIQUES
D'HOMÈRE A VICTOR HUGO

D'une richesse incomparable, puisque toutes les grandes littératures, depuis celles de la Grèce et de la Rome antiques, s'y trouvent représentées, la Collection des Classiques Garnier possède dans le monde entier la faveur du public lettré, parce qu'elle offre, dans une présentation impeccable et à des prix modiques, des textes établis, présentés et commentés par les plus incontestables érudits.

Choix d'environ **400** volumes brochés, format in-16 (12 × 18,5).

Un grand nombre de titres sont présentés sous
TROIS RELIURES DIFFÉRENTES :

Demi-basane genre ancien, fers spéciaux..... **1.088 fr.** le vol.
Imitation parchemin avec coins dos aquarellé..... **882 fr.** le vol.
Pleine peau souple (bleue ou rouge), tête or,
(Collection *Minerve*)..... de **1.323** à **1.617 fr.** le vol.

Envoi sur demande du catalogue détaillé

ÉDITIONS GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

JULLIARD

CAHIERS

DE LA COMPAGNIE

MADELEINE RENAUD
JEAN-LOUIS BARRAULT

I

PAUL CLAUDEL et CHRISTOPHE COLOMB

L'ENTHOUSIASME, par Paul Claudel - PAUL CLAUDEL ET CHRISTOPHE COLOMB, par J.-L. Barrault - LA VOCATION DE L'AUTRE MONDE, par A.-M. Carré O. P. - CURIOSITÉS COLOMBIENNES, par André Frank DU « THÉATRE TOTAL » ET DE CHRISTOPHE COLOMB, par J.-L. Barrault - MES DEUX PARTITIONS POUR CHRISTOPHE COLOMB, par Darius Milhaud PAUL CLAUDEL, NOTES POUR DES SOUVENIRS FAMILIERS, par J.-L. Barrault - ESSAI D'UNE CHRONOLOGIE DE L'ŒUVRE THÉATRALE, DE P. CLAUDEL, par André Alter - RESPECT AUX DIEUX MORTS, par Jacques Soustelle. Textes propositions et controverses.

2

JEAN GIRAUDOUX et POUR LUCRÈCE

DIALOGUES JOUVET-GIRAUDOUX, par Georges Neveux - JEAN GIRAUDOUX, par Louis Jouvet - LOUIS JOUVET, par Jean Giraudoux - LE THÉATRE DE JEAN GIRAUDOUX, par Édouard Bourdet - LE SOURIRE DE JEAN GIRAUDOUX, par Gérard Bauer, de l'Académie Goncourt - AU BOUT DE SON CANICHE..., par Jean Cocteau - MON AMI JEAN GIRAUDOUX, par Denise Bourdet - SOUVENIRS, par François Poulenc - LE CAPRICE DE L'INSPIRATION CHEZ GIRAUDOUX, par André Beucler - GIRAUDOUX MODÈLE, par Claude Roy - JEUNES FILLES DE JEAN GIRAUDOUX, par Pierre Bertin - A LA RECHERCHE DE L'ÉTERNEL GIRAUDOUX, par Pierre-Aimé Touchard - LE DRAME ET LE PERSONNAGE DE LUCRÈCE, par Léon Chancerel - GIRAUDOUX 53 : enquête de Georges Lerminier A LA RECHERCHE DE « POUR LUCRÈCE », par J.-L. Barrault. Textes propositions et controverses.

— Chaque cahier : 200 fr.

— ABONNEMENTS :

Un an (4 cahiers) France et Union Française : 750 fr. - Étranger : 850 fr.

Chez votre Libraire, sinon, 30, rue de l'Université - PARIS

(C. C. P. René Julliard Paris 16.1837)

Denoël

Romanciers français :

MARIANNE ANDRAU
LES MAINS DU MANCHOT

La belle histoire! L'avons-nous assez souhaité, ce dépaysement. Changez-nous de temps, changez-nous d'espace, assez de nos soucis. Et nous voici comblés, voici l'ailleurs : « Les Mains du Manchot ».

(DOMINIQUE ARBAN).

●

JEAN-PAUL CLÉBERT
LA VIE SAUVAGE

Nous entourons Jean-Paul Clébert et nous l'écoutons. Silence. On raconte.

KLÉBER HAEDENS).

●

MAURICE RAPHAËL
FEU ET FLAMMES

Le feu des âmes et le feu tout court, voilà ce qui galope ensemble à travers le livre de Maurice Raphaël.

(JEAN COCTEAU).

Denoël

1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★

YVES GIBEAU

LES GROS SOUS

" un très beau roman qui vous prend à la première page et ne vous lâche plus" **J. Peuchmaurd (ARTS)**

" le rythme dramatique de ce livre est d'une puissance surprenante... Un excellent roman".

J. Albert-Hesse (FRANC-TIREUR)

MAURICE CHAVARDÈS

LE RENDEZ-VOUS DE L'AUBE

"... Une simplicité de ligne, un dépouillé dans la construction et dans l'écriture, une netteté dans le maniement du pathétique...". **M. Galliot (LES NOUVELLES LITTÉRAIRES)**

JEAN CLAUDIO

LA SAISON CHAUDE

" Un style alerte et le sens de l'ironie font de cette Saison Chaude *un roman débordant de vie et de passion "* **(PARIS-MATCH)**

LUCIEN COROSI

A Ï N A

OU L'AMOUR DIFFICILE

Ce que les hommes n'avouent jamais aux femmes, ce qu'ils ne s'avouent même pas entre eux.

ANTOINE GIACOMETTI

LE FIGUIER MAUDIT

" Un vrai roman construit, intrigué, intrigant... et mené avec une véritable maîtrise" **(SEMAINE DU MONDE)**

ANDRÉ ROSFELDER

ROCADE SUD

" Quel art de conteur ! ...on pense à Saint-Exupery, à André Malraux, à Roger Vailland".

J.-C. Pichon (LES NOUVELLES LITTÉRAIRES)

1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★ 1836 - 1953 ★

CALMANN-LEVY

PL

PLON

Nouveautés :

EGON CAESAR COMTE CORTI

VIE, MORT ET RÉSURRECTION D'HERCULANUM ET DE POMPÉI

795 fr.

•

PER HÖST

DES PHOQUES ET DES INDIENS

" De la mer de glace à la forêt vierge ". 795 fr.

•

MAJOR GÉNÉRAL CHARLES A. WILLOUGHBY

LA CONSPIRATION DE SHANGHAÏ

Sorge, chef d'espionnage soviétique. 600 fr.

•

GONZAGUE DE REYNOLD

LA FORMATION DE L'EUROPE

Volume 2

LES GERMAINS

Le Monde barbare et sa fusion avec le Monde antique.

1200 fr.

•

ROSAMOND LEHMANN

LE JOUR ENSEVELI

Collection " FEUX CROISÉS " 570 fr.

PLON